GROUPE LYONNAIS
DE PSYCHANALYSE

Cette Revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. Freud.

Tome IX - N° 1 1936

REVUE FRANÇAISE de Psychanalyse

Organe officiel de
la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Sommaire

Mémoires originaux. — Partie médicale

S. Freud. — Contribution à la psychologie de la vie amoureuse.

S. Freud. — Métapsychologie.

Comptes rendus de la Société Psychanalytique de Paris.

Bulletin de l'Association Internationale de Psychanalyse.

XI' Congrès International de Psychologie.

DENOEL et STEELE, Editeurs à Paris (7e)
19, Rue Amélie

La Revue Française de Psychanalyse paraît par tomes de chacun 4 fascicules

PRINTED IN FRANCE

Comité de Direction :

Madame Marie Bonaparte (Paris).
Le Professeur A. Hesnard (Toulon).
Les Docteurs A. Borel (Paris).
H. Codet (Paris).
R. Laforgue (Paris).
R. Lœwenstein (Paris).
Ch. Odier (Paris).
Ed. Pichon (Paris).
R. de Saussure (Genève).

Secrétaires

Docteur J. Leuba.
Marc Schlumberger.

Les manuscrits, la correspondance, et en général toutes les communications concernant la Revue, doivent être adressés à M. Marc Schlumberger, 24, Avenue de Lamballe, Paris (XVIe).

Les manuscrits seront de préférence dactylographiés et l'auteur est prié d'en garder toujours une copie.

Les ouvrages dont on désire voir l'analyse figurer dans la Revue doivent être adressés à M. le Docteur R. de Saussure, 2, rue de la Tertasse, à Genève (Suisse).

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France, Colonies	80 fr.
Etranger, tarif n° 1	100 fr.
— — n° 2	120 fr.

Prix du numéro : 25 francs.

Pour éviter des frais onéreux de recouvrement, nous prions nos abonnés de bien vouloir nous faire parvenir le prix de leur abonnement soit par chèque, soit par un versement ou un virement à notre compte chèque postal, n° 1469-03 Paris.

Tome neuvième. N° 1. 1936

GROUPE LYONNAIS
DE PSYCHANALYSE

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MEMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Contribution à la psychologie de la vie amoureuse

par Sigmund FREUD

traduit par Marie BONAPARTE et Anne BERMAN

Le 1er *essai fut publié en* 1910 *dans la* Revue des recherches psychanalytiques et psychopathologiques, *vol. II ; le* 2e, *dans la même Revue, vol. IV ; les deux furent ensuite publiés avec le* 3e, *sous le titre ci-dessus, dans la quatrième partie du* Recueil des petits écrits sur les névrosés.

I

D'UN TYPE PARTICULIER DE CHOIX OBJECTAL CHEZ L'HOMME

Jusqu'ici nous avons toujours laissé aux poètes le soin de nous décrire selon quelle « condition d'amour » les hommes faisaient leur choix objectal et comment ils accordaient les exigences de leur imagination avec la réalité. Les poètes, il est vrai, sont doués de certaines qualités qui les rendent aptes à cette tâche ; ils ont surtout en partage cette sagacité du cœur qui leur permet de percevoir les émotions secrètes d'autrui et ce courage qui leur rend possible de laisser s'exprimer leur propre inconscient. Toutefois, la valeur scientifique des confidences de poètes est diminuée du fait qu'ils sont contraints de provoquer un plaisir intellectuel et esthétique, ainsi que certaines émotions ; c'est pourquoi ils ne peuvent décrire la réalité telle qu'elle est vraiment et sont obligés d'en isoler certaines parties, de détruire certains rapports gênants, d'atténuer l'ensemble et de pourvoir à ce qui manque. Tels sont les privilèges de ce qu'on a appelé la « licence poétique ». En outre, les poètes ne peuvent témoigner que peu d'intérêt pour l'origine et l'évolution d'états psychiques qu'ils décrivent comme étant achevés. C'est ainsi qu'inévitablement la science doit porter des mains plus rudes, et cela pour un gain moindre en plaisir sur les objets mêmes dont s'est, depuis

des milliers d'années, occupée la poésie, pour la plus grande joie de l'homme. Ces remarques doivent servir à justifier jusqu'à l'étude purement scientifique de la vie amoureuse de l'homme. C'est que la science implique justement le plus parfait renoncement au principe de plaisir qui soit possible à notre travail psychique.

*
* *

Au cours du traitement psychanalytique, on a maintes et maintes occasions de s'éclairer sur la vie amoureuse des névrosés et il faut alors se garder d'oublier qu'on a pu trouver, chez la moyenne des normaux et même chez d'éminentes personnalités, un comportement analogue. Grâce au nombre considérable d'impressions recueillies au hasard des analyses, certains types ressortent plus nettement. C'est l'un de ces types de choix objectal mâle que je décrirai d'abord ici, parce qu'il se distingue par une série de « conditions d'amour » dont la rencontre semble incompréhensible, voire bizarre, et ensuite parce qu'il se prête facilement à l'élucidation psychanalytique.

1° La première de ces conditions d'amour doit vraiment être qualifiée de spécifique ; dès qu'on la rencontre, on peut rechercher les autres caractères du même type. Il s'agit de la condition du « tiers lésé » et voici en quoi elle consiste : le sujet ne choisit jamais comme objet d'amour une jeune fille ou une femme libre, mais exclusivement une personne sur laquelle un autre : mari, fiancé ou amant, peut faire valoir ses droits. Cette condition est parfois si rigoureuse qu'une femme à laquelle le sujet n'a d'abord prêté aucune attention, ou même qu'il a dédaignée tant qu'elle a été libre, devient l'objet de son amour dès qu'elle noue des relations avec quelqu'autre.

2° La seconde condition, moins constante peut-être, est tout aussi surprenante ; elle n'apparaît qu'intriquée avec la première dans ce deuxième type de choix objectal, tandis que la première s'observe souvent à l'état pur, en soi. Dans ce second cas, la femme chaste, insoupçonnable, ne saurait exercer une attirance propre à la faire élire comme objet d'amour. Seule une créature sexuellement tarée de quelque manière, une femme dont la fidélité, la véracité sont douteuses, est capable d'inspirer de l'amour.

On observe dans ce cas, d'ailleurs, bien des nuances. Le choix varie de la femme mariée, de réputation un tantinet compromise parce qu'elle ne dédaigne pas le flirt, jusqu'à celle qui se livre ouver-

tement à la polygamie, la « cocotte », la professionnelle experte. Pour le type d'homme que nous étudions, il doit toujours y avoir quelque chose de ce genre. On peut assez grossièrement appeler cette condition l' « amour de la putain ».

Si la première condition favorise la satisfaction des tendances belliqueuses, hostiles envers l'homme auquel on ravit une femme aimée, la seconde position, celle de la « putasserie », est liée à la *jalousie,* véritable besoin, semble-t-il, pour les amoureux de ce type. Ce n'est que lorsqu'ils ont motif d'être jaloux que leur passion peut culminer et la femme acquérir sa pleine valeur. Jamais ils ne laissent échapper une occasion d'éprouver ces très intenses sentiments. Chose curieuse, ils ne sont pas jaloux du légitime possesseur de la bien-aimée, mais de nouveaux-venus soupçonnés d'être en rapport avec elle. Dans les cas aigus, l'amoureux ne témoigne pas le désir de posséder la femme pour lui tout seul et paraît se satisfaire fort bien d'une situation triangulaire. L'un de mes malades que les écarts de conduite de sa bien-aimée avaient affreusement fait souffrir ne s'opposa nullement au mariage de celle-ci, mais, au contraire, le favorisa par tous les moyens. Plus tard, durant des années, jamais il ne ressentit envers le mari la moindre jalousie. Un autre de mes patients s'était, lors de sa première liaison amoureuse, montré très jaloux de l'époux et avait forcé la dame à refuser tous rapports conjugaux. Au cours de ses nombreuses liaisons ultérieures, il se comporta cependant comme les autres amoureux du même type et cessa de considérer le possesseur légitime comme un gêneur.

Les observations qui suivent ne concernent plus les conditions exigées de l'objet aimé, mais le comportement de l'amoureux envers cet objet.

3° Dans une vie amoureuse normale, la valeur qu'on attribue à une femme dépend de l'intégrité sexuelle de celle-ci et diminue lorsqu'elle se rapproche des caractères de la putain. Il semble donc assez anormal que des amoureux, tels que ceux ici décrits, puissent considérer comme les plus précieux des objets d'amour des créatures ainsi avilies. Pour avoir avec ces femmes des rapports amoureux, ils font les plus grands frais psychiques, allant jusqu'à ne plus s'intéresser à rien d'autre. Ces femmes sont les seules qu'on puisse aimer et il exigent d'eux-mêmes la plus grande fidélité, quelque fréquentes d'ailleurs que puissent être leurs trahisons. Ce qui saute aux yeux dans ces rapports amoureux, c'est le caractère *obsédant*

qui est, dans une certaine mesure, commun à tous les états amoureux. On pourrait croire que l'intensité d'un amour, la fidélité qu'on lui voue soient garantes de perpétuité. Il n'en est rien : une liaison de ce genre n'est généralement pas unique dans la vie d'un pareil sujet et ne suffit pas non plus à remplir toute l'existence. Tout au contraire, de semblables passions, avec toujours les mêmes particularités, se répètent, l'une identique à l'autre, au cours de la vie d'un individu tel que celui qui nous occupe ici. Et même les objets aimés peuvent si fréquemment se succéder, suivant les séjours et les milieux, qu'il y a *formation d'une longue série* d'amours analogues.

4° L'observateur est surtout surpris de voir se manifester chez ces amoureux la tendance à « sauver » la bien-aimée. L'homme est persuadé que celle-ci a besoin de lui, que, sans lui, elle ne tarderait pas à perdre toute retenue morale et tomberait malheureusement bientôt très bas. Il la sauve donc en ne l'abandonnant pas. Parfois l'intention de sauver peut se justifier par un recours à la faiblesse sexuelle ou à la position sociale menacée de la bien-aimée, mais elle ne se manifeste pas avec moins de netteté là où la réalité ne la justifie pas. Un homme de ce type, expert en l'art de gagner les dames de ses pensées par d'habiles séductions et une argumentation subtile, n'épargnait ensuite, dans ses liaisons amoureuses, aucun effort pour retenir l'amante du moment dans les sentiers de la vertu. Il lui donnait à lire de petits traités qu'il composait lui-même.

En considérant les divers points du tableau ainsi tracé : nécessité de la non-liberté et de la conduite licencieuse des femmes aimées, surestimation de celles-ci, besoin de jalousie, fidélité s'accordant toutefois avec une série de changements, désir de sauver, on pensera qu'il est peu probable que tous ces caractères émanent d'une seule source. Et cependant, l'étude psychanalytique de la vie des sujets en question montre facilement que cette source existe bien. Ce choix objectal étrangement déterminé, ce comportement amoureux si bizarre ont la même origine psychique que le comportement amoureux de l'être normal ; ils émanent d'une fixation infantile à la mère et représentent l'un des aboutissements de cette fixation Dans une vie amoureuse normale, un petit nombre seulement de particularités décèlent avec évidence le propotype du choix objectal, par exemple la préférence dont témoignent les jeunes gens pour des femmes déjà mûres. La libido se détache relativement assez vite de

la mère. Par contre, en ce qui concerne le type d'hommes que nous étudions ici, la libido, même après la puberté, reste fixée à la mère au point que les objets aimés ultérieurement sont empreints des caractères maternels et deviennent tous des substituts, facilement reconnaissables, de la mère. On se voit ici obligé de penser à la conformation du crâne des nouveaux-nés : après un accouchement difficile, le crâne d'un enfant prend forcément la forme de l'étroit bassin maternel.

Il nous reste maintenant à expliquer comment les traits caractéristiques de notre sujet, conditions d'amour et attitude amoureuse, émanent vraiment de la constellation maternelle. Cette explication est aisée surtout en ce qui touche la première condition : celle de la non-liberté de la femme choisie, du tiers lésé. On saisit tout de suite que, pour l'enfant élevé au sein de sa famille, le fait que la mère appartienne au père devient un caractère inséparable du concept de mère et que c'est le père qui représente le tiers lésé. C'est tout aussi naturellement que se rattache à la conception infantile ce trait de surestimation qui fait que l'aimée est l'unique, l'irremplaçable, car personne ne possède plus d'une mère. Les relations avec cette dernière sont fondées sur un événement dont on ne peut douter et qui ne se reproduira plus.

Si les objets aimés doivent réellement être surtout des substituts de la mère, on comprend aussi la raison de ces séries de passions dont le nombre semble aller si directement à l'encontre de la condition de fidélité. La psychanalyse nous enseigne par d'autres exemples encore que l'influence dans l'inconscient de ce qui est pour nous irremplaçable se manifeste souvent par la formation d'une série infinie, infinie parce qu'aucun substitut n'est capable de fournir la satisfaction désirée. C'est de cette manière qu'il convient d'interpréter l'insatiable besoin d'interroger propre aux enfants, à un certain âge. Ils n'ont qu'une seule question à poser, mais cette question ils ne peuvent la laisser sortir de leurs lèvres. C'est aussi le motif du bavardage de certains névrosés sous la poussée d'un secret qui tend à se révéler, mais que ces patients n'arrivent pas à confier, quelque envie qu'ils en aient.

Mais comment penser que la seconde condition nécessaire : l'attirance vers des femmes de mauvaise vie, puisse dériver du complexe maternel ? N'y a-t-il pas là une flagrante contradiction ? En effet, la mère, pour la pensée consciente de l'adulte, semble juste-

ment personnifier la pureté inviolable des mœurs. Toute suspicion concernant cette pureté est, lorsqu'elle émane du dehors, ressentie comme une offense à peu d'autres comparables et lorsqu'elle émane du dedans, comme un fort pénible tourment. C'est justement cette opposition foncière entre les concepts de « mère » et de « putain » qui nous incitera à étudier l'évolution et le comportement inconscient de ces deux complexes, puisque nous avons depuis longtemps compris que ce qui forme des contrastes dans le conscient arrive souvent, dans l'inconscient, à ne faire qu'un. L'investigation nous ramène alors à cette période de la vie où le garçonnet acquiert, pour la première fois, une connaissance plus complète des rapports sexuels entre adultes, à peu près à l'époque de la prépuberté. C'est la révélation brutale de tendances non voilées, avilissantes et tumultueuses qui lui fait connaître le secret de la vie sexuelle et détruit l'autorité des adultes, autorité incompatible avec la connaissance de leur activité sexuelle. Ce qui impressionne le plus le nouvel initié, c'est le rôle sexuel de ses propres parents. Parfois, il nie simplement ce rôle en disant par exemple : « Peut-être que tes parents et que d'autres gens font ça ensemble, mais en ce qui concerne mes parents à moi, c'est impossible ! »

En même temps qu'il subit son « initiation sexuelle », le jeune garçon apprend le plus souvent l'existence de certaines femmes qui font de l'amour un métier et sont, de ce fait, généralement méprisées. Ce mépris, l'adolescent ne doit pas le ressentir. Il n'éprouve envers ces malheureuses qu'un sentiment complexe, mélange de désir et d'horreur, dès qu'il apprend que lui aussi peut être initié par elles à la vie sexuelle qu'il avait jusqu'alors considérée comme l'apanage exclusif des « grands ». Quand ensuite il en vient à ne plus pouvoir douter, à ne plus pouvoir considérer ses parents comme susceptibles d'échapper à l'abominable norme de l'activité sexuelle, il se dit, avec une logique cynique, qu'après tout la différence n'est pas si grande que cela entre sa mère et une fille de mauvaise vie et qu'elles font bien la même chose ! Les révélations qui l'ont éclairé ont, en effet, réveillé en lui les traces mnésiques de ses impressions et de ses désirs infantiles et, par là, réactivé certains de ses émois. Fort de ses nouvelles connaissances, il recommence à désirer sa mère et à haïr son père, rival qui lui barre le chemin ; il tombe, comme nous disons, sous la coulpe du complexe d'Œdipe. Il garde rancune à sa mère et considère comme un acte d'infidélité le fait

qu'elle accorde ses faveurs non à lui-même, mais à son père. Ces émois, lorsqu'ils ne sont pas que fugitifs, ne peuvent se liquider qu'en fantasmes relatifs à l'activité sexuelle de la mère, dans les conditions les plus variées. Ces fantasmes et la tension qui les accompagne incitent tout particulièrement le jeune garçon à se masturber. En vertu de la constante convergence de ces deux facteurs pulsionnels : désir libidinal et soif de vengeance, les fantasmes préférés sont ceux relatifs à l'infidélité de la mère. L'amant, complice de cette dernière, a toujours, dans ces fantasmes, les caractères du propre moi de l'adolescent, ou plutôt de ce même moi idéalisé par la maturité, élevé au niveau de la personnalité du père. Ce que j'ai dépeint ailleurs comme étant « le roman familial » (1) comprend les multiples productions de cette activité imaginative ainsi que leur enchevêtrement avec divers intérêts égoïstes propres à cette période de la vie. Après avoir ainsi étudié cette partie du développement psychique, nous cesserons de trouver contradictoire et incompréhensible le fait que la condition *sine qua non* d'une conduite licencieuse de la femme aimée puisse dériver directement du complexe de la mère. L'amoureux du type que nous venons de décrire porte en lui l'empreinte de cette évolution et son comportement s'explique par une fixation aux fantasmes de la puberté du garçon, fantasmes qui, plus tard, n'ont pu trouver d'issue dans la réalité de la vie. Il n'est pas difficile d'admettre que la masturbation si active des années de puberté a contribué à fixer ces fantasmes.

La tendance à *sauver* la bien-aimée semble ne se rattacher à ces fantasmes, parvenus à régenter la vie amoureuse réelle, que par un lien plus lâche, plus ténu et que les raisons conscientes pourront plus aisément rompre. La bien-aimée, du fait qu'elle est portée à l'inconstance, à l'infidélité, s'expose elle-même au danger. Il est donc compréhensible que l'amant s'efforce de la prémunir contre ce danger, en veillant sur sa vertu et en s'opposant à ses mauvaises tendances. De plus, l'étude des souvenirs-écrans, des fantasmes et des rêves nocturnes des humains montre qu'une « rationalisation » parfaitement réussie d'un élément inconscient s'est faite ici, rationalisation comparable à une élaboration secondaire onirique bien venue. Dans la réalité, le thème du « sauvetage » a sa signification propre, son histoire propre. Il est un rejeton indépendant du com-

(1) Rank : *Der Mythus von der Geburt des Helden* (Le mythe de la naissance du héros). Ecrits de Psychologie appliquée, cah. 5, 2e éd., 1922.

plexe maternel ou plus justement du complexe parental. Plusieurs émois s'associent en l'enfant quand il apprend qu'il *doit* la vie à ses parents, que sa mère lui a *donné* le jour : émois tendres, désirs de passer pour un grand homme, aspirations à l'indépendance qui aboutissent au souhait de pouvoir rendre aux parents le cadeau qu'ils lui ont fait, de s'en acquitter en leur en donnant un de valeur égale. Tout se passe comme si le garçonnet dépité disait : « Je n'ai nul besoin de mon père, je veux lui rembourser tout ce que je lui ai coûté. » Il se plaît alors à s'*imaginer sauvant son père d'un péril mortel* et s'acquittant ainsi envers lui. Ce fantasme est souvent transféré sur l'empereur, le roi ou quelqu'autre grand personnage et devient, par suite de cette transposition, susceptible de devenir conscient et même exploitable par quelque poète. C'est au sentiment de défi qu'incombe, dans les fantasmes de sauvetage relatifs au père, le rôle principal, tandis que la tendresse prédomine dans ceux relatifs à la mère. La mère a donné la vie à l'enfant, il n'est guère facile à ce dernier de lui rendre un cadeau équivalent. Or, grâce à une légère modification de sens, aisément produite dans l'inconscient, processus presque analogue à la confluence consciente des idées, le sauvetage de la mère aboutit à ce désir : lui donner, lui faire un enfant, pareil à soi naturellement. Le sens primitif de « sauvetage » n'est pas par trop modifié, ni le changement de signification trop arbitraire. Votre mère vous a donné la vie, en retour vous lui donnez une autre vie, celle d'un enfant qui a avec vous-même la plus grande ressemblance. Le fils s'avère reconnaissant en souhaitant d'avoir de sa mère un fils pareil à lui. Ainsi, dans son fantasme de sauvetage, il s'identifie totalement à son père. Toutes les pulsions de tendresse, de reconnaissance, de convoitise, de défi, d'orgueil se satisfont en un désir : *être son propre père*. Le facteur danger n'a pas disparu non plus au cours du changement de signification ; la naissance elle-même ne constitue-t-elle pas un danger duquel on a été sauvé, justement par les efforts de sa mère ? La naissance est à la fois le tout premier péril mortel que nous courons et le prototype de tous les dangers ultérieurs que nous redoutons. C'est à elle que nous devons vraisemblablement le phénomène affectif que nous appelons angoisse. Dans la légende écossaise, la mère de *Macduff* n'avait pas accouché de ce dernier, qu'on avait sorti de son ventre ; aussi Macduff ne connaissait-il pas la peur.

Le vieil oniromancien *Artemidore* prétendait avec raison que le

rêve change de sens selon la personne du rêveur. Conformément aux lois qui régissent l'expression des pensées inconscientes, la signification du fantasme de sauvetage varie suivant qu'il est élaboré par un homme ou par une femme. Il peut signifier : faire un enfant, provoquer sa naissance (pour l'homme) ou bien mettre soi-même au monde (pour la femme).

Dans les rêves et les fantasmes, c'est le rôle de l'eau qui traduit le mieux les diverses significations du sauvetage. Lorsqu'un homme rêve qu'il sauve une femme en train de se noyer, cela signifie qu'il en fait une mère, ce qui, d'après les commentaires ci-dessus, équivaut à dire qu'il en fait *sa* mère. Lorsqu'une femme sauve quelqu'un (un enfant) qui se noie, elle reconnaît être, telle la fille du roi dans la légende de Moïse, la mère de l'enfant, celle qui l'a mis au monde.

Parfois le fantasme de sauvetage à propos du père peut aussi émaner d'un sentiment de tendresse et traduire le désir d'avoir son père pour fils, c'est-à-dire d'avoir un fils semblable au père. C'est à cause de toutes ces relations du motif du sauvetage avec le complexe parental que la tendance à sauver la bien-aimée constitue un trait essentiel du type d'amoureux décrit ici.

Je trouve inutile de justifier ma manière de travailler ; ici comme dans mon étude sur « l'Erotisme anal », elle consiste à tirer avant tout du matériel d'observation des types extrêmes et à les faire ressortir. Dans les deux cas, on trouve un nombre bien plus grand d'individus chez qui on observe les mêmes caractères particuliers de ce type, soit partiels, soit atténués, et il va de soi que seul l'exposé de toutes les conditions dans lesquelles se trouvent placés les sujets étudiés permet leur juste appréciation.

II

Considérations sur le plus commun des ravalements de la vie amoureuse

Lorsque le praticien psychanalyste vient à se demander pour quelle maladie il est le plus souvent consulté (l'angoisse aux multiples formes mise à part), il est obligé de s'avouer que c'est pour des cas d'impuissance psychique. Ce mal bizarre atteint des hommes à constitution fortement libidinale et se manifeste par l'impossibilité pour les organes exécuteurs de la sexualité de réaliser l'acte sexuel alors que ces organes, avant comme après, s'avèrent intacts et

GROUPE LYONNAIS
DE PSYCHANALYSE

qu'une forte inclination psychique à accomplir l'acte se manifeste aussi. Le sujet lui-même fait un premier pas dans la voie de la vérité en ce qui concerne son état, quand il s'aperçoit qu'une pareille défaillance n'apparaît que lors de ses tentatives avec certaines personnes et jamais avec d'autres. Il s'aperçoit alors que c'est une particularité de sa partenaire qui provoque l'inhibition de sa puissance virile. Parfois il avoue éprouver le sentiment de quelque obstacle intérieur et percevoir une volonté antagoniste qui vient avec succès entraver son dessein conscient. Toutefois, il n'arrive pas à deviner ce qu'est cet obstacle intérieur, ni de quelle particularité propre à l'objet il peut bien émaner. Si le malade voit, à plusieurs reprises, se renouveler sa défaillance, il établit bien un rapport, mais ce dernier, suivant une association erronée bien connue, attribue les échecs au souvenir de la première tentative ratée, souvenir qui en tant que représentation angoissante perturbatrice a entraîné leurs répétitions, et il met sur le compte d'une impression « fortuite » la première défaillance.

Nombre d'auteurs ont écrit et publié (1) des études psychanalytiques sur l'impuissance psychique. L'expérience clinique permet à tout analyste de confirmer les éclaircissements donnés dans ces travaux. Il s'agit réellement de l'action inhibitrice de certains complexes psychiques qui échappent à la connaissance de l'individu. De ce matériel pathogène se détache le facteur le plus général : une fixation incestueuse non surmontée à la mère et à la sœur. Il convient en outre de tenir compte du rôle de certaines impressions fortuites pénibles liées à l'activité sexuelle infantile ainsi que de certains facteurs qui, très généralement, affaiblissent (2) la libido destinée à se porter vers l'objet sexuel féminin.

Si l'on soumet à une psychanalyse minutieuse certains cas très nets d'impuissance psychique, voici ce qu'on trouve par rapport aux processus actifs psycho-sexuels : ici, comme vraisemblablement dans tous les troubles névrotiques, c'est l'évolution de la libido vers sa forme achevée, normale, qui a été troublée. Deux courants, dont la réunion seule assure un comportement amoureux parfaitement normal, n'ont pu se joindre : ces deux courants nous les nomme-

(1) M. Steiner : *L'impuissance fonctionnelle de l'homme et son traitement*, 1907. — W. Stekel : Dans *Les états d'angoisse nerveux et leur traitement*. Vienne, 1908 (2e édit., 1912). — Ferenczi : *Interprétation analytique et traitement de l'impuissance psychosexuelle de l'homme* (*Revue hebd. de Psychiatrie et de Neurologie*, 1908).

(2) W. Stekel : *l. c.*

rons, pour les distinguer l'un de l'autre, le *courant de tendresse* et le *courant de sensualité.*

Le courant de tendresse est le plus ancien des deux ; il date de la prime enfance, c'est l'instinct de conservation qui lui a donné naissance et il se porte vers la famille et les personnes chargées de prendre soin de l'enfant. Dès le début, il se grossit des pulsions sexuelles, des composantes des émois érotiques plus ou moins marqués dès l'enfance, ainsi que des psychanalyses ultérieures l'ont pu découvrir, en tous cas, chez les névrosés. Ce courant correspond au *choix objectal infantile primaire* et nous montre que les pulsions sexuelles trouvent leurs premiers objets en s'appuyant sur les pulsions du moi, de la même manière que les premières satisfactions sexuelles sont ressenties lors des fonctions corporelles nécessaires au maintien de la vie. Les « démonstrations de tendresse » des parents, des personnes qui soignent l'enfant comportent toujours un caractère érotique (l'enfant, un jouet érotique). Elles contribuent beaucoup à augmenter chez l'enfant la part prise par l'érotisme à l'investissement des pulsions du moi et à élever cet érotisme à un niveau dont il faudra tenir compte lors de l'évolution ultérieure, surtout lorsque d'autres circonstances viendront apporter leur concours.

Ces fixations tendres de l'enfant se poursuivent tout au long de l'enfance et ne cessent de se grossir par de nouveaux apports d'érotisme détournés par là de leurs buts sexuels propres. A la puberté, le puissant courant de « sensualité » fait son apparition et ne méconnaît plus ses buts. Il ne manque, en apparence, jamais de suivre les voies antérieures et d'investir avec des charges libidinales plus fortes désormais les objets du premier choix primaire infantile. Mais, se heurtant là au barrage, entre temps édifié, de l'interdiction de l'inceste, il s'efforcera de s'éloigner aussi vite que possible de cet objet réellement inadéquat pour aller vers d'autres objets étrangers avec lesquels une vie sexuelle réelle sera possible. Ces objets étrangers continueront à être choisis à l'image des objets infantiles, mais, avec le temps, attireront à eux la tendresse restée liée aux objets primitifs. L'homme, suivant la loi biblique, quittera père et mère et suivra son épouse. C'est alors que tendresse et sensualité se trouveront confondues. Les plus hauts degrés d'amour sensuel entraîneront la plus haute estimation psychique, surestimation normale par l'homme de l'objet sexuel.

Deux facteurs décideront de l'échec de cette évolution de la libido.

En premier lieu, le degré de *renoncement réel* qui s'oppose au nouveau choix objectal et le dévalorise aux yeux du sujet. N'est-il pas inutile, en effet, de choisir un objet quand ce choix vous est interdit ou qu'on désespère de trouver ce qui convient ? En second lieu, le degré d'*attirance* qui peut émaner des objets infantiles à abandonner et qui est proportionnel à l'investissement érotique dont ils ont été l'objet dès l'enfance. Si ces deux facteurs sont suffisamment puissants, le mécanisme général de la formation névrotique se trouve déclenché. La libido se détourne de la réalité, est accaparée par l'activité de l'imagination (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ces derniers. L'obstacle de l'inceste oblige cependant la libido tournée vers ces objets à demeurer dans l'inconscient. Le courant de sensualité resté dans l'inconscient entre en activité dans des actes masturbatoires et contribue à renforcer cette fixation. Le fait que ce progrès, en réalité raté, soit imaginaire et que, dans les situations fantasmatiques aboutissant à la satisfaction masturbatoire, les objets sexuels primitifs soient remplacés par de nouveaux objets étrangers, n'influe en rien sur l'état des choses. Grâce à ce substitut, les fantasmes sont susceptibles de devenir conscients ; aucun progrès n'est réalisé en ce qui concerne l'emploi de la libido dans la réalité.

Il peut ainsi arriver que la sensualité tout entière d'un jeune homme reste liée, dans son inconscient, à des objets incestueux, ou bien, comme nous pouvons le dire aussi, à des fantasmes incestueux inconscients. On aboutit alors à une impuissance absolue, encore assurée peut-être par l'affaiblissement simultané de l'organe exécuteur de l'acte sexuel.

Il n'est pas besoin pour que se produise une impuissance que l'on appelle proprement psychique de conditions aussi rigoureuses. Le courant de sensualité n'a pas besoin de subir dans son entier le destin précité, ni de se dissimuler intégralement derrière le courant de tendresse. Il peut être demeuré assez fort, assez libre, pour se frayer partiellement un passage vers la réalité. Cependant l'activité sexuelle de ces sujets laisse aperecvoir, par les signes les plus nets, qu'elle ne dispose pas pleinement de sa force pulsionnelle. Elle est changeante, facile à troubler, incorrecte souvent dans ses réalisations, pauvre en voluptés, mais surtout elle échappe au courant de tendresse. Ainsi, une limitation dans le choix de l'objet se trouve établie. Le courant sensuel, demeuré actif, cherche des objets qui ne

rappellent pas les personnages incestueux interdits : lorsqu'une personne est susceptible de produire une impression qui pourrait entraîner une haute estimation psychique, cette impression ne se transforme pas en excitation sensuelle, mais en tendresse, inactive au point de vue érotique. La vie amoureuse de ces hommes reste scindée dans les deux directions que l'art a personnifiées sous les espèces de l'amour céleste et de l'amour terrestre (ou animal) Quand ils aiment, ils ne désirent pas, et quand ils désirent, ils ne peuvent aimer. Ils recherchent des objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, afin de maintenir éloignée des objets aimés leur sensualité. Et cette singulière défaillance, leur impuissante psychique, se produit alors suivant les lois de la « sensibilité complexuelle » et du « retour du refoulé » quand, jusque dans les objets choisis en vue d'éviter l'inceste, un trait souvent insignifiant vient leur rappeler l'objet à éviter.

Le mode de protection le plus efficace contre ce trouble, celui dont l'individu se sert dans cette scission de l'amour, c'est le *ravalement* psychique de l'objet aimé, tandis que la surestimation dont doit normalement jouir cet objet est réservée à l'objet incestueux ou à ses substituts. Dès que la condition du ravalement est remplie, la sensualité peut se donner libre cours et provoquer des manifestations sexuelles remarquables et une grande volupté. D'autres conditions encore concourent à ce choix : les personnes chez lesquelles les courants de tendresse et de sensualité ne se sont pas bien confondus ont généralement aussi une vie amoureuse peu raffinée ; les buts sexuels pervers ont été maintenus chez eux et s'ils ne peuvent les atteindre, cela est ressenti par eux comme une perte sensible en plaisir et il leur apparaît impossible d'y parvenir autrement qu'avec un objet sexuel rabaissé, méprisé.

Nous avons parlé dans notre premier essai de ces fantasmes dans lesquels le garçon rabaisse sa mère en en faisant une fille et que leurs motifs seuls permettent de comprendre. Ce sont des efforts tentés pour combler, tout au moins imaginairement, l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse, pour faire de la mère, en la ravalant, un objet accessible à la sensualité.

Nous ne nous sommes jusqu'ici préoccupés que de l'étude médico-psychologique de l'impuissance psychique, étude que le titre de cet essai ne justifie pas. Nous démontrerons maintenant pourquoi

cette introduction nous a semblé nécessaire pour pénétrer au cœur même de notre sujet.

Nous avons montré que l'impuissance psychique résultait d'un défaut de fusionnement entre les courants de tendresse et de sensualité dans la vie amoureuse. Nous avons expliqué cette entrave à l'évolution par l'influence de fortes fixations infantiles et par le renoncement ultérieur, dans la réalité, renoncement occasionné par la barrière de l'inceste qui se dresse alors devant le sujet. Une objection peut être faite à cette théorie: c'est qu'elle en dit trop ; elle nous explique pourquoi certaines personnes souffrent d'impuissance tout en laissant subsister une énigme, à savoir pourquoi d'autres échappent à ce trouble. Or l'on peut considérer que tous les facteurs visibles : la forte fixation infantile, la barrière de l'inceste, le renoncement lors de l'adolescence, après la puberté, entrent en jeu chez presque tous les civilisés. Ne devrait-on pas alors s'attendre à ce que l'impuissance psychique fût un mal culturel général et non pas l'apanage de quelques-uns seulement ?

Il serait facile d'éluder ce raisonnement en faisant ressortir le facteur quantitatif de causation morbide, ce plus ou ce moins propre aux divers facteurs et dont il dépend qu'une maladie puisse ou non survenir. Cependant, bien que cette réponse semble juste, je n'ai pas l'intention de repousser ainsi ce raisonnement. Au contraire, je prétends que l'impuissance psychique est un mal bien plus répandu qu'on ne croit et, qu'en fait, un certain degré de celle-ci caractérise la vie amoureuse du civilisé.

Si nous prenions le concept d'impuissance psychique dans un sens plus large et que nous ne le limitions plus au renoncement ou au coït proprement dit quand désir de volupté et appareil génital sont intacts, il faudrait faire entrer dans le groupe des impuissants psychiques tous les hommes considérés comme des anesthètes psychiques, ceux qui, tout en n'éprouvant jamais de défaillance, ne tirent de l'acte qu'une volupté médiocre, cas plus fréquent qu'on ne voudrait croire. L'étude psychanalytique de semblables cas révèle des facteurs étiologiques identiques à ceux découverts par nous dans l'impuissance psychique proprement dite, sans que les différences symptomatiques soient, de prime abord, explicables. De ces « anesthétiques », une analogie, facile à concevoir, nous amène au nombre immense des femmes frigides dont le comportement amoureux ne

peut vraiment être mieux décrit ou compris qu'en l'assimilant à l'impuissance psychique, plus tapageuse, de l'homme (1).

Si nous cherchons non à élargir le concept de l'impuissance psychique, mais à étudier les retentissements de sa symptomatologie, nous ne pouvons nous dissimuler que le comportement amoureux de l'homme, au sein de notre monde civilisé actuel, est tout imprégné de ce caractère d'impuissance psychique. Les courants de tendresse et de sensualité se trouvent rarement confondus chez les êtres cultivés ; presque toujours, l'homme voit son activité sexuelle atténuée par le respect de la femme et n'exerce toute sa puissance que lorsqu'il est en présence d'un objet sexuel de bas étage, cela aussi parce que certaines composantes perverses s'intègrent dans ses buts sexuels, tendances perverses qu'il n'ose satisfaire sur une femme estimée de lui. Il ne pourra vraiment ressentir une pleine volupté charnelle qu'en se livrant sans réserve au plaisir, ce qu'il n'osera faire, par exemple, avec une épouse raffinée. C'est pourquoi son désir se porte alors sur un objet sexuel rabaissé, sur une femme de moindre valeur éthique, à laquelle il n'a pas besoin de prêter des scrupules esthétiques, qui ne connaît pas les autres circonstances de sa vie et ne peut, par conséquent, le juger. C'est à cette sorte de femme qu'il consacre de préférence sa force virile, même lorsque toute sa tendresse appartient à une créature supérieure. Peut-être l'inclination de tant d'hommes appartenant à de hautes sphères sociales pour des femmes de basse extraction avec lesquelles ils nouent des liaisons durables ou même qu'ils épousent, n'est-elle rien d'autre qu'une conséquence de ce besoin d'un objet sexuel rabaissé, seul objet avec lequel soit psychiquement possible la satisfaction complète.

Je n'hésite pas à tenir pour responsables aussi de ce comportement amoureux, si fréquent chez l'homme civilisé, les deux facteurs effectifs de l'impuissance psychique véritable, à savoir : l'intense fixation incestueuse infantile et le renoncement réel au cours de l'adolescence. Un fait peu agréable et qui, de plus, paraît paradoxal sans qu'on puisse le passer sous silence, c'est que quiconque désire mener une vie amoureuse vraiment libre et être ainsi heureux doit avoir surmonté son respect de la femme et s'être familiarisé avec la

(1) Nous concédons toutefois volontiers que la frigidité féminine est un sujet complexe qu'on peut aussi étudier d'un autre point de vue.

représentation de l'inceste maternel ou sororal. Tout individu qui s'interroge sérieusement à ce sujet est bien forcé de reconnaître qu'au fond l'acte sexuel lui apparaît comme quelque chose de dégradant, qui souille, qui salit, même à un autre point de vue que le corporel. Il ne s'avoue pas volontiers cette appréciation, mais il lui est loisible d'en chercher l'origine à l'époque de sa jeunesse, dans cette période où, malgré la poussée impétueuse de sa sensualité, la satisfaction de par un objet étranger lui restait presqu'aussi interdite que la satisfaction incestueuse.

Dans notre monde civilisé, la femme subit un contre-coup analogue de son éducation et en outre celui du comportement de l'homme. Elle se trouve naturellement dans des conditions défavorables, aussi bien quand l'homme ne la fait pas profiter de toute sa puissance que lorsque la surestimation première de l'amour se trouve remplacée, après la possession, par du mépris. Chez la femme, on retrouve difficilement des indices du besoin de rabaisser l'objet sexuel. C'est certainement pour cette raison qu'elle ne peut généralement pas non plus parvenir à la même surestimation sexuelle que l'homme. Une longue abstinence, le maintien de la sensualité dans le domaine imaginatif comportent cependant pour elle une autre conséquence encore. Elle n'est plus capable de rompre le lien qui rattachait l'activité sensuelle à l'interdiction et s'avère psychiquement impuissante, c'est-à-dire frigide, lorsque cette activité lui devient enfin permise. De là l'effort de tant de femmes pour garder secrètes un temps encore même les relations autorisées et l'impossibilité où se trouvent certaines d'avoir des sensations normales ailleurs que dans des rapports secrets, c'est-à-dire à nouveau interdits : infidèles à leur mari, elles sont capables de garder à l'amant une fidélité de second rang.

Je crois que le besoin du fruit défendu, dans la vie amoureuse féminine, doit équivaloir au besoin qu'a l'homme de rabaisser l'objet sexuel. Ces deux tendances résultent du long délai imposé, pour des motifs culturels, par l'éducation. Elles tendent toutes deux à lever l'impuissance psychique qui découle de la non coïncidence des émois tendres et sensuels. Si les mêmes causes provoquent chez la femme et chez l'homme des effets aussi différents, cela s'explique peut-être par une autre divergence dans le comportement des deux sexes. La femme civilisée n'enfreint généralement pas, au cours de la période d'attente, l'interdiction de l'activité sexuelle et c'est pourquoi un

lien si intime se noue chez elle entre cette interdiction et la sexualité. L'homme, au contraire, enfreint d'habitude cette défense à condition de rabaisser l'objet, condition qui le suit ultérieurement dans sa vie amoureuse.

Vu les grands efforts actuellement tentés dans le monde civilisé pour réformer la vie sexuelle, il n'est pas superflu de rappeler que la psychanalyse n'adopte aucune attitude définie à ce point de vue. Elle ne s'efforce que de découvrir les connexions en reliant ce qui est patent à ce qui reste dissimulé. Elle se trouvera satisfaite si les réformes établies tiennent compte de ses données afin de substituer aux conceptions nuisibles des conceptions profitables, mais il ne lui appartient pas de décider si des institutions sociales différentes n'entraîneraient pas des sacrifices plus lourds encore.

Le fait que le refrènement culturel de la vie amoureuse entraîne le ravalement le plus répandu de l'objet sexuel nous incite à reporter nos regards des objets aux instincts eux-mêmes. Le dommage causé par le renoncement initial à la satisfaction sexuelle se manifeste de la façon suivante : la licence, une fois autorisée dans le mariage, ne provoque plus de satisfaction totale, mais une liberté sexuelle totale dès le début n'aboutit pas à un résultat meilleur. On observe aisément que la valeur psychique du besoin d'amour diminue lorsque la satisfaction est facile à obtenir. Pour s'épanouir, la libido a besoin d'obstacles et là où les barrières naturelles ne suffisent pas à entraver la satisfaction, les hommes en ont, de tout temps, édifié de conventionnelles afin de pouvoir savourer l'amour. Cela est vrai pour les individus comme pour les peuples. Aux époques où la satisfaction amoureuse n'était pas entravée, — par exemple durant la décadence de la civilisation antique, — l'amour perdit tout son prix, l'existence sembla vide et de puissantes formations réactionnelles devinrent nécessaires pour rétablir à nouveau les indispensables valeurs affectives. En tenant compte de ces faits, on peut affirmer que le courant d'ascétisme du christianisme a conféré à l'amour une valeur psychique que l'Antiquité païenne n'a jamais pu lui donner. C'est avec les moines ascètes dont la vie entière était presque exclusivement consacrée à une lutte contre la tentation charnelle que l'amour acquit sa plus grande importance.

On est toujours tenté d'abord de rapporter toutes les difficultés qui se présentent ici à des particularités générales de nos instincts

organiques. Certes, il est généralement exact que l'importance psychique d'un instinct croît, chez l'individu, dans la mesure même où il est insatisfait. Qu'on essaye d'imposer à un certain nombre de personnes, très différentes les unes des autres, le supplice de la faim: à mesure qu'augmentera le besoin de manger, on verra disparaître les uniformes différences individuelles et, à leur place, survenir les uniformes manifestations de ce seul instinct inassouvi. Toutefois, est-il juste de dire que l'instinct diminue dans de telles proportions partout où il se satisfait ? Qu'on pense, par exemple, à la situation du buveur par rapport au vin. N'est-il pas exact de prétendre que le vin ne cesse jamais d'offrir au buveur la même satisfaction toxique, satisfaction bien souvent comparée, en poésie, au plaisir érotique et qui d'ailleurs, scientifiquement parlant, lui ressemble vraiment ? A-t-on jamais ouï dire que le buveur fût contraint de changer sans cesse de boisson, la même cessant bientôt de lui plaire ? Tout au contraire, l'habitude consolide toujours davantage le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit. A-t-on jamais vu un buveur ressentir le besoin d'aller dans un pays où le vin soit plus cher, le plaisir de boire, interdit, afin de raviver, par de semblables difficultés, sa satisfaction décroissante ? Non, jamais ! Lorsqu'on entend ce que disent de leur attitude devant le vin nos grands alcooliques, Böcklin, par exemple (1), on s'aperçoit que leurs déclarations sont empreintes de la plus parfaite harmonie, et suggèrent le prototype d'une heureuse union. Pourquoi alors les relations de l'amoureux avec son objet sexuel sont-elles si différentes ?

Quelque bizarre que cela puisse sembler, je crois qu'il faudrait envisager la possibilité que quelque chose, dans la nature même de l'instinct sexuel, s'oppose à la réalisation d'une satisfaction totale. Au cours de la lente et difficile évolution que subit cet instinct, on voit aussitôt que deux facteurs peuvent être tenus pour responsables de cet état de choses difficile à expliquer. D'abord, l'objet final de l'instinct sexuel n'est jamais l'objet primitif, mais seulement son substitut, ceci en vertu de l'évolution en deux temps des choix de l'objet, avec, entre les deux, l'édification de la barrière de l'inceste ; toutefois, la psychanalyse nous a appris que lorsque l'objet primitif d'un désir avait été perdu à la suite du refoulement, il se trouvait souvent remplacé par une série infinie d'objets substitutifs

(1) G. Floerke : *Dix ans avec Böcklin*, 2e éd., 1902.

dont aucun ne suffit en lui-même. Voilà qui nous expliquerait l'instabilité du choix objectal, l'état de « faim perpétuelle », si fréquent dans la vie amoureuse des adultes.

En second lieu, nous savons que l'instinct sexuel peut, au début, se décomposer en une série de composantes — ou plutôt dérive d'une semblable série. Toutes ces composantes ne peuvent être intégrées dans sa structure ultérieure, mais sont d'abord soit réprimées, soit autrement utilisées. Ce sont, avant tout, les composantes instinctuelles coprophiles qui s'avèrent incompatibles avec notre culture esthétique, sans doute depuis que, du fait de notre station debout, nous avons éloigné nos organes olfactifs de la terre ; puis une bonne partie des pulsions sadiques qui appartiennent à la vie amoureuse. Mais tous ces processus évolutifs ne concernent que les couches supérieures de cette structure complexe. Les processus fondamentaux, générateurs de l'émoi amoureux, restent inchangés. L'excrémentiel est trop intimement, trop inséparablement intriqué au sexuel ; la situation des organes génitaux — *inter urinas et fæces* — demeure le facteur déterminant immuable. On pourrait dire ici, pastichant un mot du grand Napoléon, que l' « anatomie, c'est le destin ». Les organes génitaux eux-mêmes n'ont pas suivi l'évolution vers la beauté des formes corporelles humaines et sont demeurés animaux. De même, l'amour est resté aussi animal qu'il a toujours été. Les instincts amoureux sont difficiles à dresser, leur éducation aboutit tantôt à trop, tantôt à trop peu. Ce que la civilisation tente de faire ne paraît pas pouvoir se réaliser sans perte sensible en plaisir ; la survivance des émois non utilisés se traduit, dans l'activité sexuelle, par de l'insatisfaction.

Il faudrait peut-être alors se résigner à admettre que les besoins de l'instinct sexuel sont tout à fait inconciliables avec les exigences de la civilisation, et que le renoncement, la souffrance, ainsi que, dans un avenir lointain, la disparition du genre humain par suite du développement de sa culture, sont inévitables. Ce sombre pronostic repose, il est vrai, sur cette seule hypothèse que l'insatisfaction culturelle est la conséquence nécessaire de certaines particularités acquises par l'instinct sexuel sous la poussée de la civilisation. Cette incapacité dont témoigne l'instinct sexuel, dès qu'il se soumet aux premières exigences de la civilisation, à nous donner une pleine satisfaction devient cependant la source des plus magnifiques créations culturelles, lesquelles sont dues à une sublimation toujours

croissante des composantes instinctuelles. Pour quel motif, en effet, les hommes utiliseraient-ils à d'autres fins leurs forces instinctuelles si celles-ci étaient capables, en quelque répartition que ce fût, de leur fournir un plaisir total ? Ils ne se libéreraient pas de ce plaisir et ne parviendraient plus à progresser. Ainsi, semble-t-il, les hommes, grâce à l'irréductible divergence qui existe entre les revendications des deux instincts, l'instinct sexuel et l'instinct égoïste, sont susceptibles de produire toujours plus, toujours mieux, guettés, il est vrai, par un danger, celui qui, sous la forme de névrose, menace actuellement les plus faibles.

La science ne cherche ni à effrayer, ni à consoler, mais je suis moi-même prêt à concéder que des conclusions d'une aussi vaste portée que celles-ci devraient être bâties sur une plus large base et que, peut-être, d'autres conditions d'évolution humaine permettront de modifier les résultats que nous avons, en les isolant, étudiés ici.

Métapsychologie

Par Sigmund FREUD

Traduit par Marie Bonaparte et Anne Berman

Quelques observations sur le concept d'inconscient en psychanalyse

Je voudrais exposer en peu de mots et aussi intelligiblement que possible ce que représente en psychanalyse — et rien qu'en psychanalyse — le terme d'inconscient.

Une représentation — ou tout autre élément psychique — peut à un moment donné être *présente* dans mon conscient pour *disparaître* au même instant. Elle peut, au bout d'un certain temps, ressurgir telle quelle hors de la mémoire, comme nous disons, et sans avoir été provoquée par quelque nouvelle perception sensorielle. Pour tenir compte d'un semblable fait, nous sommes obligés d'admettre que la représentation en question est demeurée dans notre esprit pendant tout le temps intermédiaire, tout en restant latente dans le conscient. Sous quelle forme cependant persiste-t-elle dans l'esprit alors qu'elle est présente dans la vie psychique et latente dans le conscient ? Voilà ce que nous ignorons.

Attendons-nous à ce qu'on nous oppose ici une objection d'ordre philosophique. La représentation latente, dira-t-on, ne peut avoir été présente en tant qu'objet de la psychologie, mais en tant que disposition physique du même phénomène psychique (en l'espèce : le retour de la représentation). Nous sommes en droit de répliquer alors qu'une pareille théorie déborde de beaucoup les cadres de la psychologie proprement dite, qu'elle ne fait qu'éluder le problème en affirmant l'identité des concepts de « conscient » et de « psychique » et qu'elle a évidemment tort de dénier à la psychologie le droit d'étudier, au moyen de ses méthodes propres, l'un de ses phénomènes les plus banaux : la mémoire.

Nous qualifierons donc de « consciente » toute représentation présente à notre conscience et perçue par nous et ce sera là l'unique sens du mot « conscient ». Par contre, nous appellerons « inconscientes » les représentations latentes dont nous sommes en droit

de croire qu'elles sont contenues dans la vie psychique, comme c'est le cas pour les phénomènes mnésiques.

La représentation inconsciente est ainsi celle qui passe inaperçue de nous, mais dont certains indices et certaines preuves réitérées nous préparent à admettre l'existence.

Si nous n'envisagions que les faits de la mémoire ou de l'association à travers des chaînons inconscients, cela pourrait être considéré comme un fastidieux travail de description et de classement. Mais l'expérience si connue de la « suggestion posthypnotique » nous enseigne à soutenir toujours l'importance de la distinction entre *conscient* et *inconscient*.

Dans cette expérience, telle que *Bernheim* la pratiquait, une personne est mise en état d'hypnose, puis réveillée. Pendant qu'elle se trouvait en état d'hypnose, sous l'influence du médecin, il lui avait été ordonné d'accomplir un certain acte, à une certaine heure bien précisée, par exemple une demi-heure plus tard. Au réveil, cette personne a, selon toute apparence, retrouvé sa pleine conscience et son esprit habituel, elle ne garde nul souvenir de l'état hypnotique. Eh bien, malgré cela, à l'instant précédemment indiqué, l'impulsion à accomplir l'acte prescrit s'impose à l'esprit et le sujet le réalise consciemment, mais sans savoir pourquoi. Peut-on expliquer ce phénomène autrement qu'en disant que l'ordre était resté dans l'esprit du sujet sous *une forme latente ou inconsciente* jusqu'au moment prescrit où il devenait conscient sous sa forme intégrale, et que seule l'idée d'accomplir l'acte avait surgi. Toutes les autres idées associées à cette représentation : l'ordre reçu, l'influence du médecin, le souvenir de l'état hypnotique restaient ici encore inconscients.

Semblables expériences nous enseignent plus encore. Elles nous amènent à considérer le phénomène non plus du point de vue purement descriptif, mais du point de vue dynamique. A un moment donné, l'idée de l'acte ordonné pendant l'hypnose n'a pas été seulement un objet du conscient, mais s'est aussi avéré efficiente, et c'est là le côté le plus frappant de cet état de choses ; elle s'est traduite en acte dès que le conscient a pu remarquer sa présence, et puisque la véritable impulsion à agir émane de l'ordre donné par le médecin, il faut bien croire que l'idée de l'ordre reçu est, elle aussi, devenue efficiente.

Toutefois cette idée n'a pu, comme son rejeton l'idée de l'acte,

pénétrer dans le conscient ; elle reste inconsciente et est ainsi, tout à la fois, *efficiente* et *inconsciente*.

La suggestion post-hypnotique est un produit de laboratoire, un fait artificiellement provoqué. Si nous admettons la théorie des phénomènes hystériques établie d'abord par *P. Janet* et remaniée par *Breuer* et par moi, nous nous trouvons en possession d'une multitude de faits naturels qui nous montrent avec plus de clarté et de netteté encore le caractère psychologique de la suggestion post-hypnotique.

La vie psychique des hystériques est tout emplie de pensées efficientes bien qu'inconscientes, et c'est de celles-ci qu'émanent tous les symptômes. De fait, ces malades sont dominés par leurs représentations inconscientes et c'est même là le trait le plus saillant de leur tournure d'esprit. Quand une hystérique vomit, peut-être est-ce en vertu de l'idée qu'elle est enceinte. Toutefois elle n'a aucune connaissance de cette idée qui peut cependant aisément être mise en évidence, dans sa vie psychique, et rendue consciente par l'un des procédés techniques de la psychanalyse. Lorsque l'hystérique fait les gestes, les mouvements spasmodiques qui constituent son « accès », elle ne se représente même pas consciemment l'acte auquel elle tend et le considère peut-être avec les sentiments d'un spectateur désintéressé. Il n'en reste pas moins vrai que l'analyse parvient à prouver qu'elle jouait son rôle dans cette reproduction dramatisée d'un événement de sa vie, événement dont le souvenir restait, pendant l'attaque, inconsciemment actif. L'analyse montre que cette même prédominance des idées actives inconscientes est essentielle dans la psychologie de toutes les autres formes de névroses.

L'analyse des phénomènes névrotiques nous apprend ainsi qu'une pensée latente ou inconsciente n'est pas nécessairement faible et que sa présence dans la vie psychique est susceptible d'être démontrée de la façon la plus convaincante. La conviction qui s'impose à nous est presque équivalente à celle que nous apportent les preuves émanées du conscient. Nous pensons être en droit de modifier notre classification, pour la mettre en accord avec cet enrichissement de nos connaissances, en établissant une distinction fondamentale entre diverses catégories de pensées latentes et inconscientes. Nous étions habitués à croire que toute pensée latente n'était latente que du fait de sa faiblesse et qu'en acquérant quelque

force, elle devenait aussitôt consciente. Nous sommes maintenant convaincus de l'existence de certaines pensées latentes qui, quelle que soit leur puissance, ne pénètrent pas dans le conscient. C'est pourquoi nous qualifierons de *préconscientes* les pensées latentes du premier groupe, tandis que nous réserverons à celles du second groupe, par nous étudié dans le cas des névroses, l'appellation d'*inconscientes* proprement dites. Le mot « inconscient », que nous n'avions jusqu'ici utilisé que dans un sens descriptif, prend maintenant un sens élargi. Il ne désigne plus seulement les pensées latentes en général, mais surtout celles qui ont un caractère dynamique, celles notamment qui, malgré leur intensité et leur efficience, demeurent éloignées du conscient.

Avant de poursuivre mon exposé, je tiens à répondre par avance à deux objections éventuelles. La première peut se formuler ainsi : au lieu d'adopter l'hypothèse de ces pensées inconscientes dont nous ne savons rien, pourquoi n'admettrions-nous pas une division du conscient, de telle sorte que certaines pensées ou certains autres processus psychiques puissent former un conscient à part, détaché du bloc principal de l'activité psychique consciente et ainsi devenus étrangers à celui-ci ? Des cas pathologiques bien connus, tels que celui du *Dr Azam,* par exemple, semblent faits pour prouver que le morcellement du conscient n'est pas qu'une simple chimère.

Je me permets d'objecter ici à cette théorie qu'elle fait tout simplement état d'un mésusage du mot « conscient ». Nous n'avons nul droit d'élargir le sens de ce mot au point de désigner par lui un conscient dont son possesseur ne sait rien. Si certains philosophes trouvent qu'il est difficile d'admettre l'existence d'une pensée inconsciente, je trouve plus difficile encore d'envisager l'existence d'un conscient inconscient. Des cas considérés comme ceux d'un morcellement du conscient, le cas du Dr Azam par exemple, pourraient plutôt être regardés comme des migrations du conscient dans lesquelles cette fonction — ou quelque nom qu'on donne à la chose — oscille entre deux complexes psychiques différents qui sont alternativement conscients et inconscients.

Passons à la seconde objection éventuelle : on peut nous reprocher d'appliquer à la psychologie des êtres normaux des conclusions tirées surtout de l'étude des états pathologiques. Cette objection sera réfutée par un fait que nous a fait connaître la psychanalyse. Certains troubles fonctionnels des plus fréquents chez les sujets

bien portants, par exemple les *lapsus linguæ*, les erreurs de mémoire ou de langage, l'oubli des noms, etc., peuvent facilement être ramenés à l'action de pensées inconscientes fortes, tout comme les symptômes névrotiques. Nous donnerons dans un chapitre ultérieur un second argument plus convaincant encore.

En distinguant les pensées préconscientes des pensées inconscientes, nous sommes incités à abandonner le terrain de la classification et à nous former une opinion sur ce qui concerne les relations fonctionnelles et dynamiques dans l'activité de la psyche. Nous avons trouvé un *préconscient actif* qui passe sans difficulté dans le conscient et un *inconscient actif* qui paraît être coupé du conscient.

Nous ignorons si ces deux sortes d'activités psychiques sont identiques à leur début ou bien si elles sont, de par leur essence même, opposées, mais nous pouvons nous demander pour quelle raison elles seraient devenues différentes au cours des processus psychiques. La psychanalyse répond nettement et sans hésiter à cette question. Il n'est nullement impossible aux créations de l'inconscient actif de pénétrer dans le conscient, mais cette besogne ne se fait pas sans une certaine dépense énergétique. Si nous en pratiquons sur nous-mêmes l'expérience, nous avons l'impression nette d'une certaine *défense* à enfreindre et si nous en provoquons la manifestation chez un patient, nous percevons là contre des indices certains de ce que nous appelons *résistance*. Nous apprenons ainsi que la pensée inconsciente est exclue de la conscience par le jeu de forces vives qui s'opposent à son accès, tandis qu'elles ne barrent pas le chemin à d'autres pensées : les pensées préconscientes. La psychanalyse ne permet pas de douter du fait que le rejet des pensées inconscientes n'est provoqué que par les tendances incorporées en ces dernières. La théorie suivante, la plus proche et la plus plausible que nous puissions admettre en l'état actuel de notre connaissance, est celle-ci : l'inconscient est une phase normale et inévitable dans les processus qui créent notre activité psychique ; tout acte psychique commence par être inconscient et peut, suivant qu'il se heurte ou non à des résistances, le rester ou bien continuer son évolution vers le conscient. La distinction entre les activités préconscientes et inconscientes n'est pas primaire, elle ne s'établit qu'une fois que la « défense » est entrée en jeu. C'est alors seulement que la différence, dis-je, acquiert une valeur tant théorique que pratique. Le

domaine de la photographie ordinaire présente avec ce rapport supposé de l'activité consciente à l'activité inconsciente une grossière mais assez satisfaisante analogie. Le premier stade de la photographie, c'est le négatif ; toute image photographique doit subir le « processus du négatif » et ceux de ces négatifs qui auront bien subi l'épreuve peuvent être admis au « processus du positif » qui aboutit à l'image.

Toutefois la distinction faite entre les activités préconscientes et inconscientes, la connaissance des limites qui les séparent, n'est ni l'unique, ni le plus important des résultats donnés par l'investigation psychanalytique de la vie psychique. Il y a un produit psychique, observable chez les êtres les plus normaux, qui présente cependant l'analogie la plus évidente avec les manifestations les plus désordonnées du délire lui-même et qui, pour les philosophes, ne semblait pas plus compréhensible que celui-ci, je veux parler des rêves. Leur interprétation est ce que notre jeune science a réalisé de plus parfait jusqu'à ce jour. Voici de quelle façon peut se décrire l'élaboration typique d'un rêve : considérons un enchaînement de pensées qui, grâce à l'activité psychique diurne, ont été évoquées et qui ont gardé quelque chose de leur pouvoir d'action. Du fait de ce dernier, ils ont échappé à l'abaissement général de l'intérêt qui provoque le sommeil et le prépare psychiquement. Au cours de la nuit, cette chaîne de pensées réussit à se relier à l'un des désirs inconscients qui, depuis l'enfance, ont toujours été présents, bien qu'en général refoulés, dans la vie psychique du rêveur et qui sont exclus de sa vie consciente. Grâce à la force fournie par ce soutien inconscient, les pensées, les résidus du travail diurne, peuvent redevenir actifs et apparaître dans le conscient sous la forme du rêve. Trois faits se sont ainsi produits :

1) Les pensées ont subi une transformation, un déguisement et une déformation, ce qui est la part prise au travail par les forces alliées issues de l'inconscient.

2) Les pensées ont réussi à investir la conscience à un moment où elle n'aurait pas dû leur être accessible.

3) Une partie de l'inconscient, à qui cela eût été autrement impossible, a surgi dans le conscient.

Nous avons appris l'art de retrouver les « restes diurnes » et les *pensées latentes du rêve* ; en les comparant au *contenu manifeste du*

rêve, nous sommes en droit de nous faire une idée des transformations qu'ils ont subies et de la manière dont ces dernières se sont produites.

Les pensées latentes du rêve ne se distinguent nullement des productions de notre habituelle activité psychique consciente et peuvent, de fait, avoir été conscientes à un certain moment de l'état de veille. Mais à cause du lien qu'elles ont noué, au cours de la nuit, avec les tendances inconscientes, elles ont été assimilées à celles-ci, se trouvent, dans une certaine mesure, rabaissées à l'état de pensées inconscientes et soumises aux lois qui régissent l'activité inconsciente. L'occasion nous est ainsi offerte d'apprendre ce que jamais la réflexion ou toute autre source de connaissances empiriques n'eussent pu nous laisser deviner, à savoir que les lois de l'activité psychique inconsciente se distinguent notablement de celles de l'activité psychique consciente. Grâce à un travail minutieux, nous parvenons à connaître les particularités de l'*inconscient* et nous avons le droit d'espérer qu'une étude plus poussée des processus de l'élaboration du rêve nous en apprendra davantage encore.

Cette étude n'est encore qu'à moitié achevée et il n'est guère possible de donner un exposé des résultats obtenus jusqu'à ce jour sans aborder le problème si ardu de l'interprétation des rêves. Toutefois, je ne voudrais pas terminer cette étude sans avoir montré l'évolution et le progrès de notre intelligence de l'inconscient, intelligence que nous devons à l'étude psychanalytique des rêves.

L'inconscient ne nous apparaissait au début que comme le caractère énigmatique d'un processus psychique déterminé ; son rôle nous semble maintenant plus considérable : il est l'indice du fait que ce processus participe de la nature d'une certaine catégorie psychique, laquelle nous est connue par d'autres caractères plus importants encore. Nous le considérons aussi comme appartenant à un système d'activité psychique qui mérite toute notre attention. La valeur de l'inconscient en tant qu'index a de beaucoup dépassé son importance en tant que qualité de la pensée. Faute d'un terme meilleur et moins équivoque, nous dénommons « *inconscient* » le système qui se révèle à nous par le fait que les divers processus qui le composent sont inconscients. Je propose de désigner ce système par les lettres ICS, abréviation du mot « inconscient ».

Tel est le troisième sens, le plus important, du terme d' « inconscient » en psychanalyse.

Les pulsions et leur destin

Il convient, entend-on dire souvent, qu'une science soit fondée sur des concepts fondamentaux clairs et bien définis. En réalité, aucune science, même parmi les plus exactes, ne débute par de semblables définitions. L'activité scientifique, à son véritable début, consiste bien plutôt à décrire des phénomènes qu'ensuite elle groupera, classera et rangera dans certaines catégories. Même quand il n'est question que de description, l'on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites prises quelque part, non certes tirées uniquement de la nouvelle expérience. Ces idées, fondements ultérieurs de la science, sont encore plus indispensables lorsqu'on continue à travailler sur le même sujet. Elles doivent d'abord comporter un certain degré d'incertitude et il ne saurait être question de délimiter nettement leur contenu. Tant qu'elles se trouvent en cet état, on parvient à s'entendre sur leur signification en recourant, de façon répétée, au matériel expérimental dont elles paraissent tirées, alors que ce matériel leur est en réalité soumis. Elles ont donc, à proprement parler, le caractère de conventions ; tout dépend de ce que leur choix n'a pas été arbitraire, mais qu'elles ont été désignées du fait de leurs importants rapports avec les matières empiriques dont on peut postuler l'existence avant même de l'avoir reconnue et prouvée. Seule une étude plus approfondie des phénomènes considérés permettra d'en mieux saisir le concept scientifique fondamental et de les modifier progressivement afin de les rendre utilisables sur une vaste échelle, tout en les débarrassant entièrement des contradictions. Il sera temps alors de les enfermer dans des définitions. Le progrès de la connaissance n'admet non plus aucune rigidité de ces définitions. Ainsi que le montre brillamment l'exemple de la physique, le contenu des « concepts fondamentaux » fixés en définitions se modifie aussi continuellement.

C'est d'un semblable concept fondamental et conventionnel, pour le moment encore assez obscur, mais dont nous ne pouvons nous passer en psychologie, celui de *l'instinct,* que nous allons parler. Efforçons-nous, en faisant appel à diverses disciplines, de donner un contenu à ce concept.

D'abord en partant de la physiologie. Nous lui devons le concept de *l'excitation* et le schéma du réflexe qui fait qu'une excitation venue du dehors et portant sur le tissu vivant (la substance ner-

veuse) est déversée au dehors par l'acte. Cet acte est opportun parce qu'il soustrait la substance excitée à l'effet de l'excitation, qu'il la place hors de portée de l'action de celle-ci.

Comment l' « instinct » se comporte-t-il par rapport à l' « excitation » ? Rien ne nous empêche d'intégrer le concept de la pulsion dans celui de l'excitation, ni de dire que l'instinct est une excitation au sens psychique. Gardons-nous de confondre instinct et excitation psychique. Pour le psychisme, il existe manifestement d'autres excitations encore que les excitations pulsionnelles, des excitations qui agissent bien plus comme des excitations physiologiques. Quand, par exemple, une lumière très forte frappe l'œil, il n'est pas question d'excitation pulsionnelle ; c'est le contraire lorsqu'il y a sensation de sécheresse de la muqueuse pharyngienne ou excitation de la muqueuse stomacale (1).

Notre matériel nous permet maintenant d'établir une distinction entre l'excitation pulsionnelle et toute autre excitation (physiologique) capable d'agir sur le psychisme. — 1° L'excitation pulsionnelle n'émane pas du monde extérieur, mais de l'intérieur même de l'organisme. C'est pourquoi elle agit d'autre manière sur le psychisme et son élimination exige d'autres moyens. Tout l'essentiel d'une excitation est défini lorsque nous admettons qu'elle agit comme un choc une seule fois donné ; elle peut alors se liquider par un seul acte approprié dont le type est la fuite motrice devant la cause de l'excitation. Naturellement, ces chocs peuvent se répéter et s'additionner, mais cela ne modifie en rien la conception du phénomène, ni les conditions de suppression de l'excitation. L'instinct, par contre, n'agit jamais à la manière d'une *force de propulsion momentanée*, mais toujours à la manière d'une *force constante*. Comme son action s'exerce non de l'extérieur mais de l'intérieur du corps, la fuite devant lui ne peut servir de rien. Nous appelons plus justement « besoin » l'excitation pulsionnelle ; ce qui fait disparaître ce besoin, c'est la « satisfaction ». Celle-ci ne peut être obtenue que par une modification appropriée de la source interne d'excitation.

Imaginons-nous à la place d'un être vivant à peu près dépourvu d'appui, non encore orienté dans l'univers et dont la substance ner-

(1) A condition, bien entendu, que ces processus internes soient les fondements organiques de la faim et de la soif.

veuse perçoit certaines excitations. Cet être sera bientôt en état de faire une première discrimination, de commencer à s'orienter. Il ressentira, d'une part, des excitations auxquelles il lui sera loisible de se soustraire par une action musculaire (fuite) et il les attribuera à un monde extérieur. D'autre part, il percevra d'autres excitations encore, vis-à-vis desquelles une pareille action restera sans effet et qui conserveront, malgré elle, leur caractère constamment impérieux ; ces excitations témoignent de l'existence d'un monde intérieur et sont la preuve des besoins instinctuels. La substance perceptrice de l'être vivant, du fait de son activité musculaire, acquiert ainsi un point d'appui qui lui permet de distinguer l' « extérieur » de l' « intérieur ».

Ce qui caractérise d'abord et essentiellement l'instinct, c'est qu'il émane des sources d'excitation organiques internes et qu'il est une force constante. D'où nous pouvons conclure à l'impossibilité de lui échapper par la fuite, ce qui est l'un de ses autres caractères distinctifs. Cependant, au cours de cette discussion, quelque chose nous a frappés qui nous contraint à d'autres aveux. En ce qui concerne notre matériel expérimental, nous ne prenons pas comme concepts fondamentaux certaines conventions, mais nous utilisons aussi diverses *hypothèses* plus compliquées, destinées à nous guider dans l'exploration du monde phénoménal psychologique. Nous avons déjà cité la plus importante de ces hypothèses, il ne nous reste plus qu'à la mettre explicitement en relief. Elle est de nature biologique, se sert du concept de la tendance (et éventuellement de celui du but à atteindre) et peut se traduire ainsi : le système nerveux est un appareil qui a pour fonction d'éloigner chaque fois les excitations qui surgissent, de les abaisser au niveau le plus bas ou, lorsque la chose est possible, de se maintenir en état de non excitation. Ne nous choquons pas, pour l'instant, du vague de cette idée et attribuons, ceci dans un sens général, au système nerveux la tâche de maîtriser les excitations. Nous constatons alors combien l'entrée en jeu des instincts complique le simple schéma du réflexe physiologique. Les excitations extérieures nous imposent la seule obligation de nous soustraire à elles, ce qui se réalise grâce aux mouvements musculaires. L'un de ces mouvements atteint enfin son but et, en tant que réaction adéquate, devient alors une prédisposition héréditaire. Les excitations pulsionnelles, qui naissent à l'intérieur de l'organisme, ne peuvent se liquider par ce mécanisme. Elles réclament bien

davantage du système nerveux, le contraignant à des activités compliquées, enchevêtrées qui modifient le monde extérieur jusqu'à ce que celui-ci offre à la source d'excitation interne la satisfaction qu'elle exige. Elles forcent surtout le système nerveux à renoncer au but idéal qu'il s'était forgé d'éloigner l'excitation, cela en entretenant un courant, ininterrompu et inévitable, d'excitation. Nous pouvons donc en conclure que les véritables promoteurs du progrès, ceux qui ont amené à son degré actuel de développement le système nerveux infiniment actif, ce sont bien les instincts et non point les excitations extérieures. Naturellement, rien n'empêche de croire que les instincts eux-mêmes, en partie tout au moins, soient des résidus d'actions excitatrices extérieures qui, au cours de la phylogénèse, ont agi, sur la substance vivante, en la modifiant.

Lorsqu'ensuite nous découvrons que l'activité des appareils psychiques les plus hautement évolués reste elle-même soumise au principe du plaisir, c'est-à-dire est réglée automatiquement par des impressions de la série plaisir-déplaisir, nous ne pouvons que malaisément nous défendre de l'idée que ces impressions reproduisent la manière même dont se réalise la maîtrise de l'excitation. Les choses se passent certainement de la façon suivante : l'impression de déplaisir se rapporte à un accroissement d'excitation, l'impression de plaisir à une diminution de celle-ci. Gardons-nous, tant que nous n'aurons pas réussi à deviner à peu près la nature de la relation entre le plaisir-déplaisir et les variations des quantités d'excitation, gardons-nous, dis-je, d'oublier la grande indétermination de ces hypothèses. Ces relations peuvent certainement être très variées et assez complexes.

Abandonnons maintenant le côté biologique de la question pour envisager la vie psychique. « L'instinct » nous apparaît alors comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme un représentant psychique des excitations émanées de l'intérieur du corps et parvenues dans l'âme, comme le degré de travail imposé au psychique par suite de son lien avec le corporel.

Nous pouvons maintenant discuter de quelques termes qui se rapportent à la notion d'instinct, tels que poussée, but, objet, source de la pulsion.

On entend par *poussée* d'un instinct le facteur de motricité, la quantité de force ou la mesure du travail exigé qu'il représente. Ce caractère de poussée est une particularité générale de l'instinct et

GROUPE LYONNAIS
DE PSYCHANALYSE

en constitue même l'essence. Tout instinct est une fraction d'activité. Un instinct négligemment qualifié de passif ne peut, en réalité, être rien d'autre qu'un instinct à but passif.

L'intinct a toujours pour *but* de se satisfaire, ce qui ne saurait être obtenu que par suppression de l'état de tension qui règne à la source même de l'instinct. Toutefois, alors même que le but final de tout instinct reste immuable, diverses voies peuvent y conduire, de sorte qu'il peut y avoir, pour chaque instinct, de multiples buts plus proches ou intermédiaires. Ces buts peuvent être combinés ou bien permuter entre eux. L'expérience nous permet aussi de parler d'instincts « inhibés quant au but » lorsqu'il s'agit de processus qui ayant d'abord évolué vers la satisfaction, se sont ensuite trouvés entravés ou détournés. Il faut admettre qu'une satisfaction partielle se trouve aussi liée à de semblables processus.

C'est dans *l'objet* de l'instinct ou grâce à lui que l'instinct peut atteindre son but. Par rapport à l'instinct, l'objet est le facteur le plus variable qui ne lui est pas primitivement lié et qui ne s'y rattache qu'en tendant à lui permettre de se satisfaire. L'objet n'est pas nécessairement extérieur, mais peut aussi bien faire partie du corps même. Au cours des vicissitudes de l'instinct l'objet est susceptible d'être changé à volonté ; c'est à ces déplacements de l'instinct qu'incombent les rôles les plus importants. Il arrive qu'un même objet serve à la fois à la satisfaction de plusieurs instincts. C'est le cas, d'après *Alfred Adler*, de l'*intrication des instincts*. Lorsque le lien entre l'instinct et l'objet est particulièrement étroit, nous parlons d'une *fixation* de l'instinct. Elle se réalise très souvent en des périodes très précoces de l'évolution de l'instinct et met fin à la mobilité de ce dernier en s'opposant intensément à sa libération.

On entend par *source* de l'instinct, le processus somatique qui se joue dans un organe ou dans une partie du corps et dont l'excitation est représentée, dans la vie psychique, par l'instinct. On ignore si ce processus est toujours de nature chimique ou bien s'il peut aussi correspondre à la décharge d'autres forces, mécaniques par exemple. L'étude des sources pulsionnelles n'appartient plus au domaine de la psychologie ; bien que l'origine et la source somatiques de l'instinct soient pour celui-ci un élément simplement décisif, il ne nous est connu, dans la vie psychique, que par ses buts. Une connaissance plus approfondie des sources de l'instinct n'est pas absolument

indispensable aux recherches psychologiques. Parfois les buts de l'instinct nous permettent de remonter à ses sources.

Convient-il d'admettre que les diverses pulsions issues du somatique et qui influent sur le psychique se distinguent par diverses qualités et peuvent ainsi, dans la vie psychique, agir de façon qualitativement différente ? Rien ne permet de le croire ; il paraît plus juste de penser tout simplement que les pulsions sont toutes qualitativement équivalentes et que leur action ne dépend que des quantités d'excitation qu'elles portent, peut-être aussi de certaines fonctions de cette quantité. La diversité des sources instinctuelles suffit à expliquer pourquoi les activités psychiques des divers instincts se distinguent les unes des autres. D'ailleurs, un contexte ultérieur permettra seul d'établir ce que représente le problème de la qualité de l'instinct.

Combien y a-t-il d'instincts et quels sont-ils ? Il va de soi que l'arbitraire peut ici s'exercer librement. Quelle objection opposer, en effet, à celui qui utilise les concepts d'instinct de jeu, d'instinct de destruction, d'instincts sociaux, là où le sujet l'exige et où les bornes de l'analyse psychologique le permettent ? Il conviendrait cependant de ne pas oublier une question : les dits facteurs instinctuels, si spécialisés à un certain point de vue, ne permettraient-ils pas de pratiquer une dissection plus poussée encore dans la direction des sources instinctuelles, de telle sorte que seuls les instincts primitifs, impossibles à dissocier davantage, puissent prétendre à quelque importance ?

J'ai proposé de distinguer deux groupes d'instincts primitifs : les *instincts du moi ou de conservation* et les *instincts sexuels*. Il ne convient cependant pas de conférer à cette classification la valeur d'une hypothèse nécessaire, comme c'est le cas, par exemple, en ce qui concerne l'idée de la tendance biologique de l'appareil psychique (voir plus haut). Elle n'est qu'une hypothèse de travail de description et de classification. C'est l'histoire de l'évolution de la psychanalyse qui nous a incités à décrire ainsi les faits. La psychanalyse avait pris pour premier objet d'étude les psycho-névroses, en particulier celles du groupe des « névroses de transfert » (hystérie et névrose obsessionnelle) et s'était convaincue qu'à l'origine de chacune de ces maladies on pouvait découvrir un conflit entre les exigences de la sexualité et celles du moi. Toutefois, il est possible qu'une étude approfondie des autres affections névrotiques (sur-

tout des psycho-névroses narcissiques : les schizophrénies) nous contraigne à modifier cette formule et nous oblige à grouper autrement les instincts primitifs. En attendant, nous ignorons encore cette nouvelle formule et n'avons rencontré aucun argument défavorable à l'opposition des instincts sexuels et des instincts du moi.

Je doute fort d'ailleurs qu'on parvienne jamais, en se fondant sur un nouveau regroupement du matériel psychologique, à trouver des indices décisifs qui permettraient de distinguer et de classer les instincts. Il semble bien plutôt nécessaire, pour procéder à ce travail, d'appliquer à ce matériel diverses hypothèses touchant la vie instinctuelle, et il serait souhaitable que ces hypothèses fussent empruntées à un autre domaine pour être ensuite rapportées à la psychologie. En ce qui concerne la biologie, disons qu'elle ne contredit certes pas la distinction entre les instincts sexuels et les instincts du moi. La biologie nous enseigne que la sexualité ne peut être mise sur le même niveau que les autres fonctions de l'individu, parce que ses tendances dépassent celui-ci et qu'elle a pour but la création de nouveaux individus, donc le maintien de l'espèce. Elle nous montre, en outre, que deux façons de concevoir le rapport entre le moi et la sexualité subsistent côte à côte, toutes deux justifiables. Suivant l'une, l'individu serait l'essentiel, la sexualité étant considérée comme l'une de ses activités, la satisfaction sexuelle comme l'un de ses besoins. Suivant l'autre, l'individu serait un appendice temporaire, éphémère, du plasma germinatif quasi immortel que lui aurait transmis la génération. L'idée que la fonction sexuelle se distingue, par un chimisme particulier, des autres processus somatiques constitue, si je ne me trompe, l'une des hypothèses fondamentales des recherches biologiques d'*Ehrlich*.

L'étude de la vie instinctuelle à partir du conscient se heurte à des difficultés presque insurmontables d'où il s'ensuit que l'exploration psychanalytique des troubles psychiques reste la source principale de nos connaissances. Conformément au processus de son développement, la psychanalyse n'a pu jusqu'à ce jour nous donner de renseignements tant soit peu satisfaisants qu'en ce qui concerne les instincts sexuels, et cela parce qu'elle n'est justement parvenue à isoler, dans les psychonévroses, que ce groupe de pulsions. Nos connaissances des instincts du moi s'enrichiront certainement aussi lorsque la psychanalyse parviendra à s'étendre aux autres affections névrotiques, encore qu'il puisse sembler téméraire de

compter trouver, dans ce nouveau champ d'exploration, des conditions aussi favorables que dans l'autre.

Pour caractériser de façon générale les instincts sexuels, voici ce qu'on en peut dire : ils sont nombreux, émanent de multiples sources organiques, commencent par agir d'abord indépendamment les uns des autres et ne se combinent qu'ultérieurement, du fait d'une synthèse plus ou moins parfaite. Le but visé par chacun d'eux, c'est le *plaisir organique*. Une fois la synthèse réalisée, et alors seulement, ils entrent au service de la *fonction de reproduction,* et c'est à ce moment qu'ils deviennent, de façon générale, reconnaissables en tant qu'instincts sexuels. A leur première apparition, ils s'appuient d'abord sur les instincts de conservation dont ils ne se séparent que progressivement, et ils suivent aussi, dans la recherche de l'objet, la voie que leur indiquent les instincts du moi. Une partie d'entre eux restent un temps liés aux instincts du moi et dotent ceux-ci de composantes *libidinales* qui, au cours de la fonction normale, passent facilement inaperçues et ne sont mises en lumière que par la maladie. Ce qui distingue les instincts c'est le fait qu'ils peuvent, dans une large mesure, se remplacer les uns les autres et échanger facilement leurs objets. Ces derniers caractères les rendent capables de productions fort éloignées de leurs visées premières (sublimation).

Dans nos recherches sur le sort réservé aux instincts au cours de l'évolution et de la vie, nous serons contraints de nous en tenir aux instincts sexuels, mieux connus de nous. Voici ce que nous apprend l'observation au sujet du sort qui attend les instincts :

Ils subissent :

Le retournement en leur contraire ;

Le retournement contre le sujet lui-même ;

Le refoulement ;

La sublimation.

Comme je ne compte pas traiter ici de la sublimation et que, d'autre part, la question du refoulement exigera un chapitre particulier, il ne nous reste plus à décrire et à discuter que les deux premiers points. En tenant compte des facteurs qui contrecarrent l'évolution directe des instincts, l'on peut représenter les destins de ceux-ci comme des modes de défense contre eux-mêmes.

A y regarder de plus près, on voit que le *retournement en son contraire* se décompose en deux processus différents : l'instinct

passe *de l'activité à la passivité* et le contenu de l'instinct *subit un retournement*. Les deux processus, étant d'essence différente, doivent, de ce chef, être étudiés séparément aussi.

Comme exemples du premier processus, citons les paires contrastées suivantes : sadisme-masochisme, voyeurisme-exhibitionnisme. Le retournement ne porte que sur les buts instinctuels ; le but actif : tourmenter, regarder est remplacé par le but passif : être tourmenté, être regardé. En un cas seulement, celui de la transformation de l'amour en haine, c'est le contenu qui se trouve retourné.

Le retournement contre soi-même nous devient compréhensible si nous considérons que le masochisme est bien un sadisme tourné contre le propre moi et que l'exhibition implique une contemplation de son propre corps. L'observation psychanalytique ne permet pas de douter du fait que le masochiste jouit de sa rage contre lui-même, l'exhibitionniste, de sa propre dénudation. L'essentiel de ce processus, c'est donc le changement d'objet, alors que le but, lui, reste inchangé.

Il ne nous échappera pas que, dans ces exemples, le retournement contre soi-même et le passage de l'activité à la passivité se rencontrent ou coïncident. Pour éclairer ces relations, une étude plus poussée semble inévitable.

En ce qui concerne la paire contrastée sadisme-masochisme, voici comment on peut se représenter le processus :

a) Le sadisme consiste en actes de violences, en affirmation de puissance contre une autre personne prise pour objet ;

b) Cet objet est abandonné et remplacé par soi-même. Ce retournement contre soi implique une transformation en but passif du but instinctuel actif ;

c) Une nouvelle personne extérieure est appelée à servir d'objet, et elle doit, par suite du changement de but réalisé, assumer le rôle de sujet.

Le cas *c* est celui de ce qu'on appelle communément masochisme. La satisfaction s'y produit aussi par la voie du sadisme primitif, en ce que le moi passif retourne imaginairement à sa place primitive, à présent abandonnée au sujet extérieur. L'existence d'une satisfaction masochique plus directe est tout à fait douteuse. Un masochisme primitif qui n'émanerait pas du sadisme, de la façon que

nous venons de décrire, semble bien ne pas exister (1). La manière dont se comporte l'instinct sadique dans la névrose obsessionnelle montre bien qu'il n'est pas superflu d'admettre l'existence du stade *b*. On trouve ici le retournement contre soi-même sans qu'il y ait passivité envers une nouvelle personne. La transformation ne va que jusqu'au stade *b*. Ce qui découle de la soif de tourment, c'est le tourment de soi-même, l'auto-punition, et non point le masochisme. Le verbe actif ne se mue pas en verbe passif, mais, adoptant une voie moyenne, en verbe réfléchi.

La manière de concevoir le sadisme est influencée aussi par le fait que cet instinct, à côté (ou plutôt peut-être en dedans) de son but général, paraît tendre vers un objectif tout à fait spécial. A côté de l'humiliation à faire subir, du triomphe à obtenir, il faut encore infliger de la douleur. Cependant, la psychanalyse semble montrer que le fait d'infliger ces souffrances ne se range pas parmi les objectifs primitifs de l'instinct. L'enfant sadique ne tient aucun compte de la douleur infligée et ne la recherche pas. Mais, une fois réalisée la conversion en masochisme, les souffrances se prêtent fort bien à fournir un but masochique passif, car nous avons tout lieu de croire que la souffrance, comme d'autres sensations de déplaisir, empiète sur l'excitation sexuelle et provoque un état agréable en vue duquel on peut se laisser infliger le déplaisir de la souffrance. Quand l'impression douloureuse est devenue un but masochique, le but sadique d'infliger de la douleur peut aussi en dériver par un retour en arrière. Pendant qu'on inflige ces souffrances, on en jouit soi-même masochiquement, par identification. Ce n'est évidemment pas de la douleur elle-même qu'on jouit, dans les deux cas, mais de l'excitation sexuelle qui l'accompagne, ce que l'attitude du sadiste rend particulièrement commode. La jouissance de la douleur infligée serait donc primitivement un but masochique qui ne se transformerait en objectif instinctuel que pour ceux qui sont originellement sadiques.

Pour être complet, j'ajoute que la pitié ne peut être considérée comme résultant d'une transformation d'instinct dans le sadisme, mais qu'elle doit s'expliquer par une *formation réactionnelle* contre l'instinct. (Voir plus loin comment concevoir cette distinction.)

(1) Dans des travaux ultérieurs (voir *Problème économique du Masochisme*, 1934) je me suis rallié, du fait des problèmes de la vie instinctuelle, à une opinion inverse.

L'étude d'une autre paire contrastée donne des résultats un peu différents et plus simples, nous voulons parler des instincts dont le but est de regarder et de s'exhiber (en langage des perversions : voyeurisme et exhibitionnisme). Ici encore, on peut établir les mêmes stades que dans le cas précédent . *a*) l'acte de regarder est une *activité* dirigée vers un objet étranger ; *b*) l'objet est abandonné, l'instinct de regarder se retourne vers une partie du corps du sujet lui-même, d'où retournement en passivité et établissement d'un but nouveau : être regardé ; *c*) intronisation d'un nouveau sujet à qui l'on se montre, afin d'être regardé par lui. Il n'est guère douteux que le but actif précède le but passif, et l'action de regarder celle de montrer. Mais on observe, et c'est ce qui différencie ce cas de celui du sadisme, qu'il y a dans le voyeurisme un stade encore antérieur à celui que nous désignons par la lettre *a*. En effet, le voyeurisme est auto-érotique, au début de son activité ; son objet, il le trouve bien, mais sur le propre corps du voyeur. Plus tard seulement, le voyeurisme est amené, (par voie de comparaison) à échanger cet objet contre un objet analogue appartenant à un corps extérieur (stade *a*). Ce premier stade doit l'intérêt qu'il présente au fait que c'est de lui que découlent les deux situations de paires contrastées résultantes, suivant que l'échange se produit en tel ou tel endroit. Le schéma du voyeurisme pourrait être le suivant :

α Regarder soi-même un membre sexuel = que soit regardé le membre sexuel de soi-même.

β Soi-même regarder un objet extérieur γ) que son propre objet soit regardé par une autre personne (plaisir de se montrer, exhibitionnisme).

Il n'y a pas de degré préliminaire dans le cas du sadisme qui, de prime abord, se tourne vers un objet extérieur. Toutefois, il n'y aurait rien d'absurde à le reconstruire d'après les efforts que fait l'enfant qui aspire à devenir seigneur et maître de son propre corps (1).

Notons une observation qui s'applique aux deux instincts dont nous parlons ici : la transformation de l'instinct par retournement de l'activité en passivité et retournement contre le sujet lui-même

(1) Voir note p. 38.

ne s'effectue jamais sur la totalité de l'émoi instinctuel. La partie active plus ancienne persiste, dans une certaine mesure, à côté de la passive, plus jeune, même quand le processus de la transformation de l'instinct a été très intense. La seule allégation exacte touchant le voyeurisme serait de dire que tous les stades d'évolution de l'instinct, le stade préliminaire auto-érotique, aussi bien que les états terminaux actif et passif, persistent côte à côte, et cette affirmation devient évidente lorsqu'on fonde son jugement non plus sur les actes pulsionnels, mais sur le mécanisme de la satisfaction. D'ailleurs peut-être est-on justifié à adopter encore une autre manière de concevoir et de représenter les choses. On peut se figurer toute vie instinctuelle comme divisée en poussées de même espèce, successives, temporellement séparées et en dedans de l'unité (arbitrairement choisie) de temps, des poussées qui sont les unes par rapport aux autres comme des éruptions successives de lave. On peut alors se représenter à peu près que la première, la plus primitive de ces éruptions instinctuelles, se poursuit sans plus évoluer et ne se modifie plus du tout. Une prochaine poussée est soumise, dès son début, à une modification, par exemple à une conversion en passivité et, nantie de ce nouveau caractère, s'ajoute à la précédente poussée, etc. Si l'on considère ensuite l'émoi instinctuel depuis son début jusqu'à un certain point d'arrêt, la succession ainsi décrite des poussées devra offrir le tableau d'une évolution déterminée de l'instinct.

Le fait qu'on puisse, à cette époque tardive de l'évolution, observer à côté d'un émoi instinctuel son contraire (passif) mérite d'être mis en évidence, et cela grâce au terme d'*ambivalence* si heureusement créé par *Bleuler*.

L'évolution de l'instinct nous deviendrait plus aisément compréhensible si nous tenions compte de l'histoire de cette évolution et de la survivance des stades intermédiaires. Ainsi que le montre l'expérience, le degré décelable d'ambivalence varie beaucoup chez les individus, les groupes humains et les races. Chez le contemporain, une riche ambivalence instinctuelle peut être considérée comme une part d'héritage archaïque, puisque nous sommes justifiés à admettre que la part prise à la vie instinctuelle par les émois inchangés actifs a été, dans l'ensemble, plus grande aux époques primitives qu'aujourd'hui.

Sans discuter d'abord la question des relations de l'auto-érotisme

et du narcissisme, nous avons pris l'habitude d'appeler *narcissisme* la phase précoce d'évolution du moi pendant laquelle les instincts sexuels de ce dernier se satisfont auto-érotiquement. Ensuite nous devons dire du stade préliminaire du voyeurisme, stade au cours duquel le plaisir de regarder a le corps même du sujet pour objet, qu'il appartient au narcissisme, qu'il est une formation narcissique. C'est à partir de ce stade que se développe le voyeurisme actif en abandonnant le narcissisme, alors que le voyeurisme passif conserve l'objet narcissique. De même, le retournement du sadisme en masochisme signifie un retour à l'objet narcissique, tandis que, dans les deux cas, le sujet narcissique est échangé par identification avec un autre moi étranger. En tenant compte du stade préliminaire du sadisme, stade que nous avons reconstitué, nous nous rapprochons de cette idée plus générale que les destinées instinctuelles du retournement contre le propre moi et le retournement de l'activité en passivité, dépendent de l'organisation narcissique du moi et portent en eux le sceau de cette phase. Elles correspondent peut-être aux tentatives de défenses qui, à des stades plus élevés de l'évolution du moi, sont mises en œuvre par d'autres moyens.

Nous nous rappelons ici que nous n'avons jusqu'à présent parlé que des deux paires contrastées : sadisme-masochisme et voyeurisme-exhibitionnisme. Ce sont là les instincts sexuels ambivalents les mieux connus. Les autres composantes de la fonction sexuelle ultérieure ne sont pas encore devenues suffisamment accessibles à l'analyse pour qu'en en puisse discuter de la même manière. Nous pouvons dire d'eux, de façon générale, qu'ils ont une activité auto-érotique, c'est-à-dire que leur objet s'efface devant l'organe qui en est la source et coïncide en général avec celui-ci. L'objet du voyeurisme, tout en étant aussi d'abord une partie du propre corps du sujet, n'est toutefois pas l'œil lui-même et, dans le sadisme, la source organique, probablement la musculature apte à l'action, vise directement un autre objet, fût-il même sur le propre corps du sujet. Dans les instincts érotiques, le rôle de la source organique est à tel point décisif que, suivant une intéressante hypothèse de *P. Federn* et *L. Jekels*, la forme et la fonction de l'organe détermineraient l'activité et la passivité du but instinctuel.

La transformation d'un instinct en son contraire (matériel) ne s'observe que dans un seul cas, dans *le retournement de l'amour en haine*. Comme ces deux sentiments s'adressent souvent simultané-

ment à un même objet, cette coexistence offre aussi l'exemple d'ambivalence le plus frappant.

Le cas de l'amour et de la haine suscite un intérêt particulier du fait qu'il ne se laisse pas intégrer dans le cadre de notre description de l'instinct. Il n'est pas possible de nier l'étroitesse des liens qui rattachent ces sentiments contrastés à la vie sexuelle, mais il faut évidemment se garder de considérer le fait d'aimer comme une pulsion partielle de la sexualité, semblable aux autres. On préférerait plutôt le regarder comme l'expression de l'aspiration sexuelle totale, mais la question n'est pas par là résolue, et l'on ne voit pas comment on pourrait concevoir un contraire réel de cette tendance.

Le fait d'aimer est susceptible non point seulement de fournir une paire contrastée, mais bien trois. En dehors de la paire-contrastée aimer-haïr, on trouve celle-ci : aimer-être aimé et, de plus, aux faits d'aimer et de haïr envisagés ensemble s'oppose l'indifférence. De ces trois paires contrastées, la seconde, aimer-être aimé, correspond tout à fait au retournement de l'activité en passivité et permet aussi d'en revenir à une situation fondamentale, comme dans le cas du voyeurisme. Cette situation fondamentale, c'est celle de « s'aimer soi-même », ce qui est, à nos yeux, le caractère même du narcissisme. Suivant alors que l'objet ou le sujet est *échangé* ou non contre un objet extérieur, on a l'objectif actif d'aimer ou l'objectif passif d'être aimé, celui-ci demeurant proche du narcissisme.

Peut-être concevra-t-on plus nettement les contrastes multiples de l'amour en se rappelant que la vie psychique est, en somme, dominée par trois polarités, les contrastes suivants :

Sujet (moi) ..... objet (monde extérieur).
Plaisir ..... déplaisir.
Activité ..... passivité.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le contraste moi - non moi (extérieur) s'impose de bonne heure à l'individu lorsque ce dernier s'aperçoit qu'il parvient, par le jeu de ses muscles, à supprimer les excitations du dehors, mais qu'il reste désarmé vis-à-vis des excitations instinctuelles. Ce contraste règne surtout dans le domaine de l'activité intellectuelle et crée, pour l'investigation, la situation fondamentale qu'aucun effort ne saurait modifier. La polarité plaisir-déplaisir se rattache à une série d'impressions dont nous avons

déjà souligné l'importance incalculable en ce qui touche la détermination de nos actes (volonté). Il ne faut pas confondre la paire contrastée activité-passivité avec celle de moi-sujet — extérieur-objet. Le moi se comporte passivement à l'égard du monde extérieur lorsqu'il en reçoit des excitations, activement quand il réagit à celles-ci. Ses pulsions le contraignent à une activité toute particulière par rapport au monde extérieur. Ainsi, faisant ressortir l'essentiel, on pourrait dire que le moi-sujet se montre passif en présence des excitations extérieures, actif, de par ses propres pulsions. La paire contrastée actif-passif se confond plus tard avec cette autre : masculin-féminin, qui, auparavant, n'avait aucune signification psychologique. La soudure de l'activité avec la masculinité, celle de la passivité avec la féminité, nous semble être un fait biologique, mais elle n'est nullement aussi régulièrement décisive, ni aussi exclusive que nous serions enclins à le croire.

Les trois polarités psychiques nouent les unes avec les autres de multiples relations. Il y a une situation primitive psychique où deux d'entre elles coïncident. Le moi se trouve primitivement, tout au début de la vie psychique, instinctuellement investi et partiellement capable de satisfaire sur lui-même ses instincts. Nous appelons cet état narcissisme et qualifions d'auto-érotique la possibilité de satisfaction qui s'y trouve incluse (1). A cette époque, le monde extérieur, généralement parlant, n'est pas investi d'intérêt, au point de vue satisfaction, il demeure indifférent. A ce moment, le moi-sujet se confond avec ce qui fournit du plaisir, le monde extérieur avec ce qui est indifférent (ou bien éventuellement avec ce qui est déplaisir, en tant que source d'excitation). Définissons d'abord l'amour en disant qu'il est la relation du moi avec les sources de plaisir ; la situation dans laquelle le moi n'aime que lui-même et reste indifférent au monde extérieur sera alors la première des relations contrastées où nous aurons trouvé l' « amour ».

(1) Une partie des instincts sexuels, nous le savons, se prête à cette satisfaction autoérotique et peut ainsi subir l'évolution ultérieure que nous avons décrite, sous la domination du principe de plaisir. Les instincts sexuels qui, de prime abord, exigent un objet et les besoins autoérotiques, impossibles à satisfaire, des pulsions du moi, troublent naturellement cet état de choses et préparent l'évolution à venir. Oui, l'état narcissique primitif ne pourrait jamais évoluer si tout individu ne traversait une période où, *impuissant à s'aider lui-même, les soins* d'autrui lui sont indispensables, période durant laquelle ses besoins les plus pressants ont été satisfaits grâce à une aide extérieure et ainsi empêchés de suivre le cours de l'évolution.

Le moi n'a pas besoin du monde extérieur quand il est autoérotique, mais il en tire ses objets par suite des expériences de l'instinct de conservation et ne peut cependant s'empêcher, pendant un certain temps, de ressentir désagréablement les excitations pulsionnelles internes. Sous la domination du principe de plaisir, l'évolution ultérieure se réalise dès lors en lui. Il s'incorpore les objets offerts, pour autant qu'ils constituent des sources de plaisir, les introjecte (suivant l'expression de *Ferenczi*) et rejette, d'autre part, ce qui, au dedans de lui-même, devient cause de déplaisir. (Voir plus haut le mécanisme de la projection.)

Ainsi le moi-réalité originel qui, au moyen d'un bon indice objectif, est parvenu à distinguer l'intérieur de l'extérieur, se mue en un moi-plaisir purifié qui place au-dessus de tous les autres le caractère de plaisir. Du monde extérieur, il fait deux fractions : l'une constitue la part plaisir qu'il s'est incorporée, l'autre, le reste, lui demeure étrangère. Le moi a détaché de lui-même une partie qu'il projette dans le monde extérieur et qu'il ressent comme hostile. C'est suivant cette transformation que les deux polarités sont de nouveau rétablies.

Moi-sujet — avec du plaisir.

Monde extérieur — avec du déplaisir (auparavant : indifférence).

En même temps qu'apparaît l'objet, au stade du narcissisme primaire, le second contraire de l'amour, la haine, voit aussi s'achever sa formation.

Comme nous venons de l'apprendre, ce sont les instincts de conservation qui, tirant l'objet du monde extérieur, le présentent au moi. Indéniablement, la haine, elle aussi, émane aussi primitivement du rapport avec le monde extérieur étranger et générateur d'excitations. L'indifférence entre dans la catégorie de la haine, de l'aversion, dont elle n'est qu'un cas spécial après en avoir été d'abord le précurseur. L'extérieur, l'objet, ce qui est haï, étaient tout au début identiques. Si plus tard l'objet s'avère source de plaisir, il est aimé, mais aussi intégré dans le moi, de sorte que, pour le moi-plaisir purifié, l'objet coïncide cependant de nouveau avec ce qui est étranger et haï.

Nous remarquons maintenant aussi que si la paire contrastée amour - indifférence reflète la polarisation moi - monde extérieur, la seconde paire contrastée, amour - haine, reproduit la polarité reliée

à la première : plaisir - déplaisir. Après que le stade purement narcissique a été remplacé par le stade objectal, le plaisir et le déplaisir traduisent les relations du moi à l'objet. Quand l'objet devient la source de sensations de plaisir, une tendance motrice apparaît qui veut rapprocher l'objet du moi, l'y incorporer ; nous parlons alors de l' « attirance » exercée par l'objet promoteur du plaisir, et nous déclarons que nous « aimons » cet objet. Inversement, quand l'objet est une source de sentiments de déplaisir, une tendance s'efforce d'élargir la distance qui sépare cet objet du moi et de renouveler, à son propos, l'initiale tentative de fuite devant le monde extérieur, générateur d'excitations. Nous ressentons cette « répulsion » de l'objet et le haïssons. La haine peut alors aller jusqu'à la tendance agressive contre l'objet, jusqu'à l'intention de le détruire.

On pourrait, à la rigueur, dire d'un instinct qu'il « aime » l'objet vers lequel il tend pour se satisfaire par lui. Mais il nous semble étrange de dire qu'un instinct « aime » un objet, de sorte que nous apercevons que les rapports amour et haine ne peuvent être utilisés dans les relations des instincts avec leurs objets, mais restent réservés aux relations du moi-intégral avec les objets. L'observation du langage courant toujours significatif décèle cependant une autre limitation encore du sens des mots amour et haine. On ne dit pas des objets qui servent à la conservation du moi qu'on les aime, mais on déclare en avoir besoin, et pour souligner, si l'on veut, une relation un peu différente, on emploie des mots qui traduisent un amour très atténué, comme « trouver agréable », « avoir plaisir à rencontrer », etc.

Le mot « aimer » se cantonne ainsi toujours davantage dans la sphère de la pure relation de plaisir du moi avec l'objet pour se fixer enfin aux objets sexuels proprement dits et aux seuls objets capables de satisfaire les besoins des instincts sexuels sublimés. Ainsi, en opérant, comme nous l'avons voulu faire dans notre psychologie, une discrimination entre les instincts du moi et les instincts sexuels, nous nous conformons à l'esprit même de notre langue. Nous ne sommes pas habitués à dire d'une pulsion sexuelle qu'elle aime son objet, mais nous pensons que le mot « aimer » trouve son utilisation la plus adéquate dans ce qui touche les rapports du moi avec son objet sexuel, et cette observation nous

enseigne que la dite utilisation de ce mot ne commence qu'avec la synthèse de toutes les pulsions partielles de la sexualité, sous la primauté des organes génitaux et au service de la fonction de reproduction.

Chose remarquable, le mot « haïr » n'implique pas une aussi intime relation avec le plaisir et la fonction sexuels, c'est la réaction de déplaisir qui semble ici seule décisive. Le moi hait, déteste, poursuit de ses desseins de destruction tous les objets qui lui deviennent une source d'impressions désagréables, qu'ils constituent pour lui un renoncement à la satisfaction sexuelle, ou bien à la satisfaction des besoins de conservation. Oui, on peut poser que les véritables prototypes de la relation haine n'émanent pas de la vie sexuelle, mais des luttes du moi pour se maintenir et s'affirmer.

L'amour et la haine qui nous apparaissent comme des contraires pleinement tangibles ne sont toutefois pas, vis-à-vis l'un de l'autre, dans un rapport simple. Ils ne sont pas issus de la scission de quelque chose de primitivement commun, mais ont des origines différentes et ont, chacun, subi une évolution particulière avant de s'être constitués en contraires, sous l'influence de la relation plaisir-déplaisir. Une tâche s'impose ici : celle de rassembler tout ce que nous savons de la genèse de l'amour et de la haine.

L'amour émane de la faculté qu'a le moi de satisfaire auto-érotiquement une partie de ses émois instinctuels par un gain en plaisir organique. Primitivement narcissique, il se porte, plus tard, sur les objets qui ont été incorporés au moi élargi et traduit l'aspiration motrice du moi vers ces objets considérés comme des sources de plaisir. Il se relie intimement à l'activité des pulsions sexuelles ultérieures et coïncide, une fois la synthèse réalisée, avec la totalité de l'aspiration sexuelle. Tandis que les instincts sexuels subissent leur évolution complexe, les stades préliminaires de l'amour se présentent comme des buts sexuels provisoires. Le premier de ceux-ci c'est l'*incorporation* ou la « dévoration », modalité de l'amour compatible avec la suppression de l'existence particulière de l'objet et qui peut donc, de ce fait, être qualifiée d'ambivalente. A un stade plus élevé de l'organisation prégénitale sadique-anale apparaît l'aspiration vers l'objet sous la forme du besoin de s'en rendre maître. A ce stade, le dommage causé à l'objet, voire même son anéantissement, reste indifférent. Du fait de cette attitude vis-à-vis de l'objet, ce mode, ce premier degré de l'amour peut à peine se différencier du comportement qu'adopte la haine. Ce n'est

que lorsque s'instaure la période génitale que l'amour devient le contraire de la haine.

Du point de vue de la relation avec l'objet, la haine est antérieure à l'amour, elle émane du rejet initial, par le moi narcissique, du monde extérieur fauteur d'excitations. En tant qu'expression d'une réaction de déplaisir provoquée par les objets, elle reste toujours en relation intime avec les instincts de conservation du moi, de telle sorte que les instincts du moi et les instincts sexuels peuvent facilement fournir un contraste qui répète celui de haïr et d'aimer. Quand les instincts du moi dominent la fonction sexuelle, comme c'est le cas au stade de l'organisation sadique-anale, ils en viennent à conférer aussi au but instinctuel les caractères de la haine.

L'histoire de la genèse et des relations de l'amour nous permet de comprendre pourquoi il est si souvent « ambivalent », c'est-à-dire accompagné de sentiments de haine envers un seul et même objet. La haine combinée à l'amour émane, d'une part, des stades préliminaires non encore tout à fait dépassés de l'amour. D'autre part, elle se fonde sur les réactions de défense des instincts du moi qui, lors des fréquents conflits entre les intérêts du moi et ceux de l'amour, peuvent s'étayer sur les facteurs réels et actuels. Dans les deux cas, l'origine de la haine mêlée à l'amour peut donc se ramener à la source des instincts de conservation du moi. Lorsque le lien amoureux avec un objet déterminé se trouve rompu, il n'est pas rare que la haine surgisse à sa place, ce qui provoque en nous l'impression d'un retournement de l'amour en haine. Nous en venons alors à concevoir les choses de la manière suivante : la haine réellement motivée est renforcée par la régression de l'amour au stade préliminaire sadique, ce qui lui confère un caractère érotique et garantit la continuité d'une relation amoureuse.

La troisième situation contrastée de l'amour, la transformation du fait d'aimer en celui d'être aimé, est l'œuvre de la polarité activité-passivité et peut s'expliquer de la même façon que les cas du voyeurisme et du sadisme. En résumé, nous pouvons, en ce qui concerne la destinée des instincts, mettre en lumière le fait suivant : *les émois instinctuels sont soumis à l'influence des trois grandes polarités qui régissent la vie psychique.* En considérant ces trois polarités, on pourrait dire que celle de l'activité-passivité est *biologique,* celle du moi - monde extérieur *réelle,* et celle enfin du plaisir - déplaisir *économique.*

Le destin du *refoulement* fera l'objet d'une prochaine étude.

Le refoulement

Il peut arriver qu'un émoi instinctuel se heurte à des résistances qui tendent à le priver de son efficience. Dans certaines conditions que nous allons étudier plus à fond, cet émoi entre en état de refoulement. S'il s'agissait de l'action d'une excitation extérieure, la fuite constituerait évidemment une solution appropriée. Dans le cas de l'instinct, toute tentative de fuite est vouée à l'échec, car le moi ne saurait se fuir lui-même. Un jour, plus tard, c'est un jugement réprobateur (une condamnation) qui fournira l'arme efficace contre l'émoi instinctuel. Le refoulement constitue le premier degré d'une condamnation, le moyen terme entre la fuite et la condamnation. Avant les travaux psychanalytiques, ce concept n'aurait pu être posé.

Au point de vue théorique, il est malaisé d'expliquer la possibilité du refoulement. Pourquoi, en effet, un émoi instinctuel subirait-il pareil destin ? La condition d'un tel phénomène doit évidemment être due au fait que l'atteinte du but instinctuel provoque non point du plaisir, mais du déplaisir. Toutefois, ce cas est difficilement concevable. De pareils instincts n'existent pas. Une satisfaction instinctuelle est toujours agréable. Il faut donc postuler l'existence de certaines conditions, de certains processus, du fait desquels le plaisir de la réalisation se muerait en déplaisir.

Nous pouvons, afin de mieux délimiter le refoulement, étudier quelques autres situations instinctuelles. Il peut arriver qu'une excitation extérieure, qui provoquerait, par exemple, une irritation, qui attaquerait quelque organe, soit intériorisée et fournisse ainsi une source permanente d'irritations et une augmentation de tension. Cette excitation se rapproche ainsi beaucoup d'un instinct. Nous éprouvons, en pareil cas, une impression de douleur. Ce pseudo instinct ne tend cependant qu'à faire cesser la modification organique et le déplaisir qui s'y trouve lié. La cessation de la douleur ne peut provoquer de plaisir direct. La douleur, elle aussi, est impérative et ne saurait être supprimée que par l'action d'un toxique et par l'effet de quelque diversion psychique.

Le cas de la douleur n'est pas assez transparent pour pouvoir favoriser nos intentions. Supposons qu'une excitation instinctuelle telle que la faim reste insatisfaite. Elle devient alors impérieuse, ne peut disparaître que grâce à l'acte propre à la satisfaire et entre-

tient une perpétuelle tension causée par le besoin. Il semble impossible que quelque chose d'analogue au refoulement puisse ici se produire.

Ainsi le refoulement ne se produit certainement pas quand la tension résultant de la non satisfaction d'un émoi instinctuel s'accroît au point de devenir insupportable. Nous parlerons ailleurs des moyens dont dispose l'organisme pour se défendre en pareille conjoncture.

Tenons-nous-en plutôt à l'expérience clinique telle que nous la fournit la pratique psychanalytique. Nous constatons alors que la satisfaction de l'instinct soumis au refoulement était possible et qu'elle eût en soi, chaque fois, provoqué du plaisir, toutefois cette satisfaction eût été incompatible avec d'autres exigences et d'autres desseins, provoquant ainsi d'une part du plaisir, de l'autre du déplaisir. Pour que s'accomplisse le refoulement, il faut donc que le facteur déplaisir l'emporte sur le facteur plaisir de la satisfaction. Ensuite, l'étude psychanalytique des névroses de transfert nous amène à conclure que le refoulement ne constitue pas un mécanisme de défense présent dès l'origine, qu'il ne peut se produire qu'une fois établie une distinction entre les activités consciente et inconsciente, et que, *suivant sa nature même, son rôle est de rejeter hors du conscient, de maintenir éloigné de ce dernier tout ce qui doit être refoulé.* Cette conception du refoulement gagnerait à être élargie par l'hypothèse suivante : avant que soit atteint un pareil degré de l'organisation psychique, la tâche de se défendre contre les émois instinctuels serait dévolue à d'autres modes de destins instinctuels, tels que la transformation de l'instinct en son contraire ou le retournement contre soi-même.

Ainsi que nous l'admettons maintenant, le refoulement et l'inconscient sont corrélatifs au point que nous attendrons, pour approfondir notre connaissance de l'inconscient, de mieux connaître la structure des instances psychiques successives et la différenciation entre l'inconscient et le conscient. Auparavant, il ne nous est permis que de donner, de façon simplement descriptive, quelques-uns des caractères cliniques reconnus du refoulement, tout en risquant de devoir monotonement répéter tout ce qui a déjà été dit ailleurs.

Nous sommes donc en droit d'admettre l'existence d'un *refoulement primitif,* d'une première phase du refoulement, phase durant laquelle le représentant psychique de l'instinct (la représentation)

se voit refuser l'accès du conscient. Ainsi s'établit une *fixation*. Le représentant en question reste dès lors invariable et l'instinct lui demeure fixé. Ce phénomène se produit en vertu des processus inconscients dont nous étudierons plus tard les caractères.

Le second stade de refoulement, le *refoulement proprement dit*, concerne les rejetons psychiques du représentant refoulé ou les chaînes d'idées qui, émanant d'ailleurs, se sont associées avec le dit représentant. Par suite de cette association, ces idées subissent le même sort que le refoulé primitif. Le refoulement proprement dit est donc un refoulement secondaire. On aurait tort, d'ailleurs, de ne tenir compte que de la force répulsive qui agit à partir du conscient sur ce qui doit être refoulé. Il convient d'envisager tout autant l'attirance qu'exerce le refoulé primitif sur tout ce qui entre en rapport avec lui. Sans doute la tendance au refoulement n'atteindrait-elle pas son but si ces forces ne coopéraient pas, s'il n'y avait pas déjà un refoulé antérieur prêt à s'emparer de ce que le conscient rejette.

Influencés par l'étude des psychonévroses qui nous montre les importantes conséquences du refoulement, nous sommes portés à surestimer le contenu psychologique et oublions trop facilement que le refoulement n'empêche pas le représentant de l'instinct de demeurer dans l'inconscient, de continuer à s'y organiser, à former des rejetons et à nouer de nouveaux liens. Le refoulement ne gêne vraiment que le rapport avec un seul système psychique, celui du conscient.

La psychanalyse arrive à nous montrer encore ce qui, dans les psychonévroses, est le plus capable de nous faire comprendre les effets du refoulement, le fait, par exemple, que le représentant de l'instinct se développe plus librement, plus abondamment, quand il échappe, grâce au refoulement, à l'influence du conscient. En ce cas il foisonne, pour ainsi dire, dans l'obscurité et trouve d'extrêmes formes d'expression qui, signalées et traduites au patient, lui semblent forcément non seulement étrangères mais effrayantes, ceci du fait qu'il y aperçoit comme le reflet d'une extraordinaire et dangereuse force instinctuelle. Cette force illusoire résulte d'un déploiement sans entraves dans l'imagination et d'une stase par refus de satisfaction. Le fait que ce dernier résultat soit lié au refoulement nous apprend à chercher en quoi consiste la véritable signification de celui-ci.

Cependant, en partant à nouveau du point de vue contraire, nous établissons qu'il n'est pas même exact de prétendre que le refoulement maintienne éloigné du conscient tous les rejetons du refoulé primitif. Lorsque ceux-ci se sont suffisamment éloignés du représentant refoulé, soit par un moyen de déformation, soit en adoptant un certain nombre de chaînons intermédiaires, ils trouvent, sans plus de façons, accès au conscient. Tout se passe comme si la résistance, contre eux, du conscient était en fonction de leur éloignement du refoulé primitif. Quand un patient se soumet à la technique psychanalytique, nous l'incitons sans cesse à produire de pareils rejetons du refoulé qui, par suite de leur éloignement ou de leur déformation, peuvent passer la censure du conscient. Et lorsque nous exigeons du patient qu'il nous révèle toutes ses associations, en renonçant à toute représentation consciente orientée et à toute critique, ces mêmes associations ne sont rien d'autre que les rejetons en question, et c'est d'après eux que nous retrouvons la traduction consciente du représentant refoulé. Ce faisant, nous observons que le patient peut continuer à énoncer de semblables séries jusqu'à ce qu'il tombe sur une construction cogitative dans laquelle la relation avec le refoulé agit si intensément qu'il est obligé de renouveler sa tentative de refoulement. Les symptômes névrotiques, eux aussi, doivent avoir satisfait à la susdite obligation, car ils ne sont que des rejetons du refoulé qui, grâce à ces constructions, s'est enfin frayé de haute lutte le passage interdit vers le conscient.

Il est impossible de déterminer de façon générale jusqu'où doivent aller la déformation et l'éloignement du matériel refoulé pour que soit vaincue la résistance du conscient. Il s'agit là d'un délicat procédé de dosage dont le mécanisme nous est dissimulé, mais dont le mode d'action nous laisse cependant deviner qu'il s'agit de faire halte devant une certaine intensité d'investissement de l'inconscient, et, s'il était passé outre, c'est à la satisfaction qu'on aboutirait. Le travail qu'accomplit le refoulement est donc *parfaitement individuel*. Un peu plus ou un peu moins de déformation, et voilà tout le résultat compromis ! C'est aussi ce qui nous permet de comprendre comment les objets de prédilection de l'homme, ses idéals, dérivent des mêmes perceptions, des mêmes circonstances que ce qu'il abhorre le plus, et que tous deux ne diffèrent que par de minimes différences. Oui, comme nous l'avons vu pour la genèse du fétiche,

il peut arriver que le représentant instinctuel primitif soit scindé en deux morceaux, dont l'un a subi le refoulement, tandis que l'autre, du fait même de cet étroit enchaînement, s'est trouvé idéalisé.

Une modification dans les conditions nécessaires à la production plaisir - déplaisir peut aboutir, à l'autre extrémité, pour ainsi dire, de l'appareil, au même résultat qu'un degré plus grand ou moindre de déformation. Certaines techniques particulières ont été établies en vue de provoquer de semblables modifications dans le jeu des forces psychiques, pour faire que ce qui cause généralement du déplaisir puisse aussi, à l'occasion, donner du plaisir et, aussi souvent qu'un semblable moyen technique sera mis en jeu, le refoulement se trouvera levé en ce qui concerne un représentant instinctuel en général repoussé. Ces techniques n'ont été jusqu'ici étudiées avec précision que pour le *mot d'esprit*. Habituellement la levée du refoulement n'est que passagère, il est aussitôt rétabli.

Ces sortes d'expériences suffisent cependant à attirer notre attention sur d'autres caractères du refoulement. Comme nous venons de le dire, le refoulement n'est pas seulement *individuel,* mais aussi *mobile,* et cela à un haut degré. Il ne convient pas de se figurer le processus du refoulement comme un fait survenu une seule fois et ayant provoqué des effets durables, à peu près comme lorsqu'on a tué quelque chose de vivant qui ensuite reste mort. Une dépense continuelle de forces est indispensable au maintien du refoulement, et, au cas où elle cesserait, la réussite de ce dernier serait compromise, et un nouvel acte de refoulement deviendrait nécessaire. Voici comment nous pouvons nous représenter les choses : le refoulé exerce une pression continuelle dans la direction du conscient, et celui-ci, par une contre-pression équivalente, doit maintenir l'équilibre. Le maintien du refoulement nécessite donc une dépense énergétique permanente. Au point de vue économique, sa levée constitue une épargne. La mobilité du refoulement d'ailleurs se manifeste aussi dans les caractères psychiques du sommeil qui seul permet la formation du rêve. Au réveil, les investissements en refoulement qui avaient été retirés viennent réoccuper leur place.

Enfin, ne l'oublions pas, ce n'est pas dire grand'chose d'un émoi instinctuel que d'établir qu'il est refoulé. Il peut, sans préjudice du refoulement, se trouver en des états très différents, être inactif, c'est-à-dire très peu investi en énergie psychique ou investi à degrés variables et ainsi rendu actif. A vrai dire, cette activation n'aura

pas pour effet de lever directement le refoulement, mais elle pourra mettre en branle les processus qui, par des voies détournées, parviendront enfin à pénétrer dans la conscience. Quand il s'agit des rejetons non refoulés de l'inconscient, c'est souvent le degré d'activation ou d'investissement qui décide du destin des diverses représensations. C'est un fait journalier que de voir un pareil rejeton demeurer non refoulé, tant qu'il ne représente qu'une faible énergie, et bien que son contenu soit propre à soulever un conflit avec ce qui prédomine dans le conscient. Mais c'est au facteur quantitatif qu'incombe, en ce conflit, le rôle décisif ; dès que la représentation choquante s'est renforcée au delà d'une certaine limite, le conflit s'actualise, et c'est justement l'activation qui attire après soi le refoulement. Toute augmentation de la charge énergétique agit, dans les faits du refoulement, comme un rapprochement du conscient, toute diminution de la charge, comme un éloignement ou une déformation. Nous comprenons que les tendances refoulantes peuvent trouver, dans l'affaiblissement de ce qui est désagréable, un substitut au refoulement.

Dans ce qui précède, nous avons étudié le refoulement d'un représentant de l'instinct, lequel est, à nos yeux, soit une représentation, soit un groupe de représentations, investi, à partir de l'instinct, d'une charge déterminée d'énergie psychique (libido-intérêt). L'observation clinique nous oblige maintenant à fragmenter ce que nous n'avons, jusqu'ici, considéré que dans l'unicité, car elle nous montre qu'il faut envisager quelque chose d'autre, qui figure l'instinct, en dehors de la représentation. Ce quelque chose subit un destin de refoulement qui peut être tout différent de celui de la représentation. Cet autre élément de la représentation psychique c'est, ainsi qu'on a coutume de dire, la *charge affective*. Elle correspond à l'instinct pour autant que celui-ci s'est détaché de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans les processus qui nous deviennent sensibles sous forme d'affects. Dès maintenant, quand nous décrirons un cas de refoulement, nous étudierons séparément ce que le refoulement a fait, d'une part, de la représentation, et, d'autre part, de l'énergie instinctuelle fixée à celle-ci.

Nous serions tentés d'émettre quelques considérations générales en ce qui concerne ces deux destins. Cela nous deviendra possible après que nous nous serons quelque peu orientés. Le sort ordinaire

de toute représentation figurative de l'instinct est presque toujours de disparaître du conscient lorsqu'elle a d'abord été consciente, ou bien d'être maintenue loin du conscient quand elle a été sur le point de devenir consciente. La différence n'est plus très considérable. Il s'agit à peu près de savoir si j'expulse un hôte indésirable de mon salon ou de mon antichambre, ou bien si, après l'avoir reconnu, je lui interdis même le seuil de ma maison (1). Le facteur quantitatif du représentant instinctuel peut subir trois sorts différents, comme nous l'enseigne le moindre coup d'œil sur les observations de la psychanalyse ; ou bien l'instinct se trouve totalement réprimé de sorte qu'aucune trace n'en est plus décelable, ou bien il apparaît sous forme d'affect coloré qualitativement de quelque façon, ou bien encore il se mue en angoisse. Ces deux dernières éventualités nous obligent à considérer comme un nouveau destin de l'instinct la transformation des *énergies psychiques instinctuelles* en *affects*, et tout particulièrement en *angoisse*.

Nous nous rappelons que le seul motif, le seul but du refoulement, c'est d'échapper au déplaisir. Il s'ensuit que le destin de la charge en affect du représentant est de beaucoup plus importante que celle de la représentation, et que c'est là ce qui décide de notre jugement sur la valeur du processus de refoulement. Si le refoulement ne réussit pas à empêcher la production d'impressions pénibles ou d'angoisse, nous pouvons dire qu'il a raté, même s'il est parvenu à son but en ce qui concerne la partie représentation. Naturellement, le refoulement manqué nous intéressera plus que celui qui a, à peu près, réussi. Ce dernier se soustrait généralement à notre étude.

Nous allons maintenant chercher à comprendre le mécanisme du processus de refoulement, et avant tout chercher à savoir s'il y a un unique mécanisme de refoulement ou plusieurs, et encore si chaque psychonévrose se distingue par un mécanisme propre de refoulement. Toutefois, dès le début de cette recherche, nous nous heurtons à certaines complications. Le mécanisme d'un refoulement ne nous devient accessible que lorsque nous concluons à son existence d'après ses propres résultats. Si nous nous bornons à observer les

(1) Cette image, applicable au processus du refoulement, peut servir aussi pour un caractère déjà cité du refoulement. J'ajouterai seulement ceci : il faut que je fasse surveiller l'entrée interdite à l'indésirable personnage par un veilleur permanent, sans quoi l'expulsé enfoncerait la porte.

résultats obtenus sur la partie représentation du représentant, nous apprenons que le refoulement crée, en règle générale, une *formation substitutive*. Quel est donc le mécanisme de cette formation ? Est-il unique ou bien doit-on en reconnaître plusieurs ? Nous savons aussi que le refoulement laisse derrière soi des symptômes. Pouvons-nous faire coïncider la formation substitutive et la formation du symptôme ? Et, s'il en est, après tout, ainsi, devons-nous croire que le mécanisme de la formation du symptôme coïncide avec celui du refoulement ? Il semble actuellement que les deux divergent notablement et que ce ne soit pas le refoulement lui-même qui crée les formations substitutives et les symptômes, mais que ces derniers, en tant qu'indices du *retour du refoulé*, doivent leur apparition à de tout autres processus. Il conviendrait sans doute aussi d'étudier, avant ceux du refoulement, les mécanismes formateurs de substituts et de symptômes.

Il est clair que la spéculation n'a ici plus rien à voir et qu'elle doit faire place à une minutieuse analyse des résultats différents du refoulement dans les diverses névroses. Je propose cependant de remettre ce travail jusqu'au moment où nous serons parvenus à nous faire une idée nette et sûre des rapports du conscient avec l'inconscient. Toutefois, pour permettre aux considérations qui précèdent de n'être pas entièrement stériles, je dirai par avance : 1° que le mécanisme du refoulement ne coïncide en effet pas avec le ou les mécanismes de la formation substitutive ; 2° qu'il y a des mécanismes de formation substitutive très différents ; 3° qu'un phénomène, au moins, est commun aux divers mécanismes du refoulement, et c'est le retrait de la charge énergétique (ou de la libido s'il s'agit de pulsions sexuelles).

Je montrerai aussi par quelques exemples, choisis exclusivement parmi les trois psychonévroses les plus connues, comment les concepts ici exposés peuvent s'appliquer à l'étude du refoulement. En ce qui concerne l'*hystérie d'angoisse*, je choisirai le cas bien analysé d'une phobie d'animaux. L'émoi instinctuel qui a cédé au refoulement est une attitude libidinale envers le père, associée à la crainte de celui-ci. Après le refoulement, le père n'apparaît plus en tant qu'objet de la libido. A sa place se trouve un animal-substitut, plus ou moins bien apte à être l'objet d'angoisse. La formation substitutive de la partie représentation s'est établie, par la voie du *déplacement*, le long d'un enchaînement déterminé d'une certaine

manière. La partie quantitative n'a pas disparu, mais s'est transformée en angoisse. Qu'en résulte-t-il ? Que la peur du loup remplace les revendications d'amour envers le père. Naturellement, ces catégories ne suffisent pas à satisfaire le besoin de comprendre même le cas le plus simple de psychonévrose. Il y a toujours d'autres points de vue à envisager.

Un refoulement pareil à celui du cas de la phobie d'animaux doit être considéré comme entièrement raté. Le refoulement n'a fait qu'écarter, que remplacer, la représentation, mais l'épargne en déplaisir reste nulle. C'est pourquoi la névrose ne s'arrête pas là et poursuit son œuvre, en un second temps, pour atteindre son but prochain et plus important. On en arrive à la tentative de fuite, à la véritable phobie, à une série d'évitements destinés à échapper à la décharge d'angoisse. Dans un travail plus spécial (Technique) nous rechercherons par quel mécanisme la phobie atteint son but.

Le tableau clinique de la véritable *hystérie de conversion* nous oblige à envisager de façon toute différente le processus du refoulement. Ici, le fait saillant, c'est la possibilité d'une disparition totale de la charge affective. Le malade témoigne, vis-à-vis de son symptôme, de ce comportement que *Charcot* a appelé la « belle indifférence des hystériques » (1). D'autres fois, cette répression ne réussit pas aussi parfaitement, une part de sensations pénibles se lie aux symptômes mêmes, ou bien une part de décharge en angoisse ne peut être évitée, et cette décharge déclenche de son côté le mécanisme de la formation de la phobie. Le contenu idéatif du représentant de l'instinct échappe entièrement à la conscience ; on trouve comme formation substitutive, et en même temps comme symptôme, une innervation trop forte — somatique dans les cas types — qui est de nature tantôt sensorielle, tantôt motrice, et qui se traduit soit par une excitation, soit par une inhibition. Une étude plus minutieuse montre que l'endroit hyperinnervé est une partie du représentant instinctuel refoulé lui-même qui, par condensation, a attiré à lui toute la charge. Naturellement, ces remarques ne dévoilent pas tout entier le mécanisme d'une hystérie de conversion ; il convient d'ajouter encore le facteur de la *régression* dont nous parlerons dans un autre contexte.

(1) En français dans le texte (*Note des Trad.*).

Le refoulement de l'hystérie doit être considéré comme totalement raté puisqu'il n'a pu se produire que grâce à de luxuriantes formations substitutives ; mais, en ce qui concerne la liquidation de la charge affective, tâche véritable du refoulement, elle réussit généralement tout à fait. Le processus de refoulement dans l'hystérie de conversion s'achève alors par la formation du symptôme et n'a pas besoin, comme dans l'hystérie d'angoisse, de se poursuivre en deux temps, — voire même indéfiniment.

Dans la troisième des affections que nous mettons ici en parallèle, la *névrose obsessionnelle,* le refoulement prend un aspect tout différent. Ici nous commençons par hésiter. Faut-il en effet considérer comme le représentant soumis au refoulement la tendance libidinale ou bien la tendance hostile ? L'incertitude vient de ce que la névrose obsessionnelle repose sur l'hypothèse d'une régression par laquelle une tendance sadique est venue remplacer une tendance tendre. C'est cette impulsion hostile contre une personne aimée qui est soumise au refoulement. Dans une première phase du travail de refoulement, l'effet diffère de celui qu'on observe par la suite. D'abord le succès est total, le contenu représentatif est éliminé et l'affect disparaît. On voit se produire, comme formation substitutive, une modification du moi, une augmentation de la scrupulosité qu'on peut difficilement qualifier de symptômes. Les formations de substitut et de symptôme ne coïncident plus ici. On acquiert aussi quelque lumière touchant le mécanisme du refoulement. Ce dernier a, comme partout, provoqué un retrait de libido, mais en se servant, dans ce but, de la *formation réactionnelle,* par renforcement d'un contraire. La formation substitutive se fait ici suivant le même mécanisme que le refoulement et coïncide au fond avec lui, mais se sépare temporellement et conceptuellement de la formation du symptôme. Il est très probable que c'est le rapport d'ambivalence dans lequel est entrée la pulsion sadique qui rend possible tout le processus.

Le refoulement, heureux à son début, ne se maintient pourtant pas, et son échec se fait de plus en plus sensible. L'ambivalence, qui avait permis le refoulement par formation réactionnelle, est justement le lieu par où s'opère le retour du refoulé. L'affect disparu reparaît, intégralement transformé en angoisse sociale, angoisse de conscience, remords (ou en auto-reproches) ; la représentation chassée est remplacée par un substitut de déplacement, souvent

par un déplacement sur un détail, sur une chose de moindre valeur. En général, on observe une indéniable tendance à rétablir, dans son intégrité, la représentation refoulée. L'échec, dans le refoulement, du facteur quantitatif, affectif, déclenche le même mécanisme de fuite par évitements et interdictions que nous avons appris à connaître dans la formation de la phobie hystérique. Le rejet de la représentation hors du conscient est cependant opiniâtrement maintenu, parce que, grâce à lui, l'obsédé est empêché de passer à l'acte et son impulsion motrice se trouve entravée. C'est pourquoi le travail du refoulement de la névrose obsessionnelle se traduit par une lutte stérile et sans issue.

L'espoir d'arriver à comprendre les processus liés au refoulement et à la formation des symptômes névrotiques ne se réalisera qu'après bien des recherches encore, telle est la conviction qui s'impose à quiconque prend connaissance de cette petite série de parallèles. L'extraordinaire enchevêtrement de tous les facteurs en jeu ne nous permet qu'une seule façon d'exposer les faits. Nous sommes obligés de nous placer tantôt à un point de vue, tantôt à un autre et d'examiner, chaque fois, tant que nous pouvons en tirer quelque chose, tout le matériel qui s'offre à nous. Considérée isolément, chacune de ces tentatives sera incomplète et les points obscurs n'y manqueront pas là où il s'agira de ce qui n'a pas encore été étudié ; espérons toutefois que de ces travaux sortira, en fin de compte, une meilleure intelligence des faits.

L'inconscient

La psychanalyse nous a appris que le rôle essentiel du processus de refoulement n'était pas de supprimer, d'anéantir la représentation émanée de la pulsion, mais bien de la maintenir hors du conscient. Nous disons alors qu'elle se trouve à l'état de « représentation inconsciente » et sommes en mesure de prouver qu'elle peut aussi se manifester même par des faits inconscients, susceptibles parfois enfin de parvenir au conscient. Tout ce qui a été refoulé doit demeurer inconscient, mais nous tenons, de prime abord, à établir que le refoulé ne constitue pas tout l'inconscient, il n'en est qu'une partie. L'inconscient s'étend sur un plus vaste champ.

Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient ? Naturellement, nous ne le pouvons connaître qu'à l'état de conscient, une

fois qu'il a été transformé ou traduit en conscient. Le travail psychanalytique nous révèle quotidiennement que cette transformation est possible. Il faut pour cela que l'analysé parvienne à surmonter certaines résistances, celles justement qui, en leur temps, provoquèrent le rejet hors du conscient de ce qui est devenu le refoulé.

I

Justification de la notion d'inconscient

De divers côtés, on nous conteste le droit de postuler l'existence d'un psychisme inconscient et de travailler scientifiquement sur cette donnée. Nous répondrons que l'existence de l'inconscient est nécessaire et légitime et qu'elle est d'ailleurs prouvée de maintes façons.

Elle est nécessaire parce que les renseignements que fournit le conscient sont pleins de lacunes ; tant chez les êtres normaux que chez les malades on observe souvent des actes qui, pour être compris, présupposent d'autres actes dont le conscient cependant ne sait rien. Il ne s'agit pas seulement ici des actes manqués, des rêves faits par les normaux, de tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes obsessionnels chez les malades, mais notre expérience journalière personnelle nous permet d'observer des idées dont l'origine nous reste inconnue et des résultats de pensée dont l'élaboration nous demeure mystérieuse. Tous ces actes conscients paraîtraient incohérents et incompréhensibles si nous persistions à soutenir que le conscient suffit à nous révéler tous les actes psychiques qui se passent en nous. Par contre, ils deviennent d'une évidente cohérence lorsque nous admettons l'idée d'actes inconscients. Le gain en signification et en cohérence est cependant un motif bien fondé, susceptible de nous mener bien au delà de l'expérience immédiate. Et s'il est prouvé que l'idée d'inconscient permet de baser sur elle un procédé fertile en résultats et grâce auquel nous pouvons utilement influencer le cours des processus conscients, cet heureux résultat sera la preuve inattaquable du bien-fondé de notre hypothèse. Il faut alors considérer que c'est une prétention insoutenable d'exiger que tout ce qui se passe dans le psychisme doive être connu du conscient.

On peut aller plus loin et, pour confirmer l'existence d'un état

psychique, dire que le conscient n'embrasse, à chaque instant, qu'un faible contenu, de telle sorte que la majeure partie de ce que nous appelons connaissance consciente doit, la plupart du temps, se trouver à l'état de latence, donc d'inconscience psychique. L'existence de tous nos souvenirs latents deviendrait totalement incompréhensible si l'on rejetait la notion d'inconscient ; mais, nous objectera-t-on, ces souvenirs latents ne peuvent plus être considérés comme psychiques, mais seulement comme des résidus de certains processus somatiques d'où peut à nouveau jaillir le psychique. Il est facile de répondre que, bien au contraire, le souvenir inconscient est, de toute évidence, le résidu d'un processus psychique. Mais il est plus important encore de se rendre compte que l'objection se base sur une assimilation non avouée, mais admise *a priori,* du conscient avec le psychique. Cette assimilation est soit une pétition de principe, qui ne permet même pas de se demander si tout ce qui est psychique est, de ce fait, forcément conscient, soit le résultat de la convention établie, de la nomenclature. En ce cas, comme toute convention, celle-ci est irréfutable. Toutefois, on peut se demander si elle s'avère assez utile pour qu'il faille s'en tenir à elle. On peut répondre que l'assimilation conventionnelle du psychisme au conscient est tout à fait impropre. Elle détruit les continuités psychiques, nous précipite dans les difficultés insolubles du parallélisme psycho-physique, peut être accusée de surestimer, sans motif valable, le rôle du conscient, et nous contraint à abandonner temporairement le champ des recherches psychologiques sans nous en dédommager par d'autres acquisitions.

Quoi qu'il en soit, une chose est claire, c'est que la question de savoir s'il faut considérer les incontestables états latents de la vie psychique comme des phénomènes psychiques inconscients ou comme des phénomènes physiques est en passe de dégénérer en querelle de mots. C'est pourquoi il convient de pousser au premier plan tout ce qui nous est connu avec certitude de la nature des états en question. Or, vu leur caractère psychique, ils sont pour nous entièrement inabordables ; nulle observation physiologique, nulle réaction chimique n'est là pour nous fournir une notion de leur nature. D'autre part, il est établi qu'ils ont le contact le plus large avec les processus psychiques conscients. Les états psychiques inconscients sont susceptibles, en effet, grâce à certaine élaboration, de se muer en états conscients, d'être remplacés par eux, et nous

pouvons utiliser, en ce qui les concerne, toutes les catégories employées pour les actes psychiques conscients et en parler comme de représentations, de tendances, de décisions, etc. Oui, il faut le dire, certains de ces états latents ne se distinguent des états conscients que justement par le défaut de conscience. Nous n'hésiterons donc pas à en faire l'objet de nos recherches psychologiques et à les traiter comme étant en liaison parfaitement intime avec les actes psychiques conscients.

La négation opiniâtre du caractère psychique des actes spirituels latents s'explique du fait que la plupart des phénomènes considérés n'ont jamais été étudiés que par la psychanalyse. Quiconque ignore les faits pathologiques, quiconque estime que les actes manqués des normaux sont fortuits, quiconque, optant pour la sagesse ancienne, considère les rêves comme des chimères, n'aura plus qu'à négliger quelques énigmes de la psychologie du conscient pour s'épargner de croire à une activité psychique inconsciente. D'ailleurs, les expériences de l'hypnotisme, et en particulier la suggestion post-hypnotique, ont clairement démontré, bien avant l'époque de la psychanalyse, l'existence et le mode d'action de l'inconscient psychique.

Mais l'hypothèse de l'inconscient se *légitime* aussi parfaitement du fait que rien, en elle, ne dévie de notre mode de penser habituel considéré comme correct. Le conscient ne permet à chacun de nous de connaître que ses propres états psychiques. Si nous admettons que notre prochain possède un conscient, c'est en procédant par analogie, et cette conclusion se fonde sur les actes et les manifestations perceptibles du dit prochain, et nous permet de comprendre son comportement. (Du point de vue psychologique, il serait d'ailleurs plus exact de dire que, sans avoir besoin de nous y efforcer, nous prêtons à toute personne notre propre constitution, donc notre conscient, et que cette identification est la condition même de notre compréhension). Cette conclusion — ou cette identification — l'homme l'étendait naguère aux autres hommes, aux animaux, aux plantes, aux objets inanimés et à tout l'univers dans son ensemble. Cette conception s'avéra profitable tant que la similitude avec le moi individuel demeura prépondérante, mais devint moins sûre à mesure que l'objet s'éloignait du moi. Notre critique actuelle ne se prononce pas sur le conscient des animaux, le dénie aux végétaux et renvoie à la mystique l'idée d'une conscience propre au monde

inanimé. Mais là même où le besoin d'identifier primitif a pu résister à l'examen critique, en ce qui touche notre prochain, l'hypothèse du conscient ne repose que sur une déduction et ne peut avoir le caractère de certitude directe de notre propre conscient.

Qu'exige la psychanalyse ? Une seule chose : que cette opération déductive soit appliquée à notre propre personne, ce à quoi, à la vérité, nous ne sommes pas constitutionnellement enclins. Si je me résous à tenter la chose, il faut que je me dise que tous les actes, toutes les manifestations que j'observe en moi-même et que je ne parviens pas à relier au reste de ma vie psychique doivent être jugés comme s'ils étaient le fait d'une autre personne et peuvent trouver leur explication dans une vie psychique à elle attribuée. L'expérience montre d'ailleurs que tel acte que notre psychisme refuse de reconnaître pour nous-mêmes se peut, quand il s'agit de quelqu'un d'autre, très bien interpréter, c'est-à-dire intégrer dans l'association psychique. Notre investigation est ici détournée de notre propre personne par un obstacle particulier et n'arrive pas à la connaître.

La méthode déductive utilisée vis-à-vis de soi-même, malgré une répugnance interne, n'aboutit pas qu'à faire découvrir un inconscient, mais aussi à faire concevoir l'hypothèse d'un autre, d'un second conscient uni au premier dans l'individu. Cependant, la critique trouve ici matière à s'exercer. D'abord, pour l'individu, son propre conscient dont il ignore tout est bien différent d'un conscient étranger, et l'on peut se demander si un pareil conscient privé de son principal caractère mérite bien d'être discuté. Quiconque se sera révolté contre le concept de l'existence d'un psychisme inconscient ne se déclarera pas satisfait de voir ce dernier remplacé par un *conscient inconscient*. En second lieu, l'analyse montre que les divers processus psychiques latents dont nous postulons l'existence jouissent, les uns par rapport aux autres, d'une large indépendance, comme s'il n'existait entre eux aucun lien, et qu'ils demeurassent étrangers les uns aux autres. Nous devons ainsi être prêts à admettre l'existence, en nous, non seulement d'un second conscient ; mais d'un troisième, d'un quatrième, peut-être d'une série infinie d'états du conscient, inconnus les uns aux autres et ignorés aussi de nous-mêmes. En troisième lieu, c'est un argument de plus grand poids qui entre en ligne de compte, un argument tiré des recherches analytiques : nous constatons qu'une partie de ces processus latents présentent des particularités étranges, voire incroya-

bles, allant directement à l'encontre de ce que nous savons du conscient. Ainsi nous pourrons justement ici modifier la conclusion tirée contre nous-mêmes et soutenir qu'elle ne prouve pas la présence en nous d'un second conscient, mais bien l'existence d'actes psychiques d'où le conscient est banni. Nous sommes aussi en droit de rejeter la dénomination de « subconscient » qui nous paraît incorrecte et trompeuse. Les cas bien connus de « *double conscience* » (scission du conscient) ne détruisent pas notre conception, on les peut au mieux décrire comme des cas de morcellement en deux groupes de l'activité psychique, le conscient en question se tournant alternativement vers l'un ou l'autre groupe.

Il ne nous reste plus, en psychanalyse, qu'à déclarer que tout processus psychique est en soi inconscient et que sa perception par le conscient est comparable à la perception du monde extérieur par les organes des sens. Nous espérons même tirer profit, dans nos travaux, de ce parallèle. La conception psychanalytique de l'activité psychique inconsciente nous semble être, d'une part, la continuation de l'animisme primitif qui nous reflétait partout l'image de notre conscient, et, d'autre part, la mise au point des conceptions de *Kant*, qui a tenté de modifier notre manière de considérer la perception extérieure. De même qu'il nous a recommandé de nous rappeler la dépendance subjective de notre perception et de ne pas tenir cette dernière pour identique à l'inconnaissable perçu, de même la psychanalyse nous apprend à ne pas mettre la perception consciente à la place du processus psychique inconscient qui est son objet. Le psychique, comme le physique, n'est pas nécessairement tel qu'il nous apparaît. Toutefois, nous serons satisfaits d'apprendre que la mise au point de la perception interne ne comporte pas d'aussi grandes difficultés que celle de la perception externe, l'objet interne étant plus connaissable que le monde extérieur.

II

Les sens multiples du terme d'inconscient et le point de vue topique

Avant de poursuivre ce travail nous établirons un fait important, bien qu'embarrassant, à savoir que l'inconscient n'est qu'un des attributs du psychisme sans toutefois suffire à le caractériser.

Certains faits de valeurs très différentes ont cependant ce caractère commun d'être inconscients. L'inconscient embrasse, d'une part, des faits qui ne restent latents, inconscients, que pendant un temps, mais qui, en dehors de cela, ne se distinguent en rien des faits conscients, et, d'autre part, des processus comme ceux du refoulement qui, au cas même où ils deviendraient conscients, se détacheraient de la manière la plus crue sur le reste du conscient. Tout malentendu serait enfin dissipé si désormais nous parvenions à classer, en les décrivant, les faits psychiques, sans tenir compte de leur état conscient ou inconscient, mais seulement d'après leur rapport avec les instincts et les buts, d'après leur structure, leurs rapports avec les autres systèmes psychiques supérieurs et en les reliant les uns aux autres. Mais c'est là, pour diverses raisons, une chose irréalisable, et nous ne pouvons ainsi éviter une ambiguité. En effet, les mots conscient et inconscient sont employés tantôt dans le sens descriptif, tantôt dans le sens systématique, ce qui, en ce dernier cas, implique qu'ils appartiennent à certains systèmes et sont doués de certaines qualités. On pourrait encore tenter d'échapper à la confusion en désignant les systèmes psychiques reconnus par des mots arbitrairement choisis dans lesquels la notion de conscience ne serait pas effleurée. Toutefois, il conviendrait auparavant de montrer sur quoi l'on base la distinction des systèmes, et il serait impossible, ce faisant, d'éviter la conscience, puisqu'elle constitue le point de départ de toutes nos recherches. Peut-être trouverons-nous du moins quelque avantage à nous servir d'abréviations dans la notation en désignant le conscient par CS et l'inconscient par ICS, lorsque nous donnons à ces mots leur sens systématique.

Dans l'exposé positif, nous indiquerons que, conformément aux données de la psychanalyse, un acte psychique comporte généralement deux phases d'état entre lesquelles s'intercale une sorte d'examen (*censure*). Au cours de la première phase l'acte est inconscient et appartient au système ICS ; si la censure le rejette, le passage à la seconde phase lui reste interdit ; il prend alors le nom de « refoulé » et doit rester inconscient. Mais si l'examen a un résultat favorable, l'acte passe à la seconde phase, s'intègre au second système que nous nommons CS. Toutefois, ses relations avec le conscient ne sont pas encore clairement définies du fait de cette intégration. Il n'est pas encore conscient, bien qu'*apte à le devenir*,

suivant l'expression de *J. Breuer*. C'est-à-dire qu'il est capable, dans certaines conditions déterminées, quand il ne rencontre pas de résistance particulière, de devenir objet de la perception consciente. C'est en tenant compte de cette aptitude à devenir conscient que nous appelons encore le système CS « *le préconscient* ». S'il s'avère que c'est une certaine censure qui détermine aussi la transformation du préconscient en conscient, nous distinguerons plus nettement l'un de l'autre les systèmes PCS et CS. Pour le moment, il suffit de soutenir que le système PCS partage les caractères du système CS, et qu'une censure sévère régit le passage de l'ICS au PCS (ou au CS).

En admettant l'existence de ces systèmes (au nombre de deux ou de trois), la psychanalyse s'est éloignée d'un pas encore de la psychologie descriptive du conscient et s'est placée à un nouveau point de vue en adoptant de nouvelles notions. Jusqu'ici, elle se différenciait de la psychologie surtout du fait d'une conception *dynamique* des phénomènes psychiques, et voilà maintenant qu'elle prétend s'intéresser aussi à la *topique* psychique et qu'elle désire savoir, à propos de n'importe quel acte psychique, de quel système il fait partie ou entre quels systèmes il a lieu. C'est cette tentative qui a fait donner à la psychanalyse le nom de *psychologie abyssale*. Nous verrons qu'elle peut, à un autre point de vue encore, continuer à s'enrichir.

Si nous tenons à étudier sérieusement la topique des actes psychiques, il convient d'appliquer notre curiosité à un problème qui se pose ici. Lorsqu'un acte psychique, disons une représentation et tenons-nous-en à cet exemple, se transforme et passe du système ICS au système CS (ou PCS), devons-nous admettre qu'à cette transposition soit liée une nouvelle fixation, en quelque sorte un nouvel enregistrement de cette représentation ? Celle-ci peut-elle donc être renfermée dans une nouvelle localité psychique, tandis que le premier enregistrement inconscient subsiste à côté ? Ou bien faut-il penser plutôt que la transformation est un changement d'état qui se réalise à l'aide du même matériel et dans la même localité ? Cette question peut bien paraître abstruse, mais il est nécessaire de la poser si nous cherchons à nous former une idée plus nette de la topique psychique, de la dimension abyssale psychique. Elle est ardue parce qu'elle dépasse la psychologie pure et qu'elle effleure les relations de l'appareil psychique avec l'anatomie. Nous savons

que de semblables relations existent *grosso modo*. Les recherches ont établi avec certitude que l'activité psychique est liée, plus qu'à tout autre organisme, à la fonction du cerveau. En allant un peu plus loin encore (on ne sait encore jusqu'à quelle distance) l'on découvre l'inégalité des diverses parties du cerveau et leurs relations particulières avec des régions déterminées du corps et certaines activités psychiques. Mais toutes les tentatives faites, à partir de là, pour deviner la localisation des processus psychiques, tous les efforts tentés pour s'imaginer l'emmagasinement des idées dans les cellules nerveuses et le cheminement des excitations sur les fibres nerveuses, sont restés parfaitement vains. Le même sort serait réservé à toute théorie qui tenterait de déterminer, par exemple, le lieu anatomique du système CS, de l'activité psychique consciente dans le cortex cervical, ou de situer les processus inconscients dans les zones subcorticales du cerveau. Combler la lacune qui se trouve ici ne paraît pas possible pour le moment et resterait d'ailleurs en dehors des tâches proposées à la psychologie. Notre topique psychique n'a *actuellement* rien à voir avec l'anatomie ; elle s'en tient à certaines régions de l'appareil psychique, quelles que soient leurs situations dans le corps, et non point à des localisations anatomiques.

Donc nous avons ici les mains libres, et notre travail peut s'accomplir suivant les nécessités qu'il comporte. Il faut aussi nous rappeler que nos hypothèses n'ont que la valeur de vues de l'esprit. La première des deux hypothèses envisagées, à savoir que la phase CS de la représentation est un nouvel enregistrement en un autre lieu de cette même représentation, est sans aucun doute la plus grossière, mais aussi la plus commode. La seconde, celle d'un changement d'état uniquement *fonctionnel* paraît, dès l'abord, plus vraisemblable, mais elle s'avère moins souple, moins aisément maniable. Grâce à la première hypothèse, la topique, nous pouvons admettre une séparation topique des systèmes ICS et CS et l'existence simultanée en deux endroits de l'appareil psychique d'une idée. Oui, rien ne nous empêche de croire que cette idée, lorsque la censure ne la gêne pas, passe d'un endroit dans un autre, et cela éventuellement, sans perdre son premier habitat, son premier enregistrement. Voilà qui nous paraîtrait étrange sans le secours de la pratique psychanalytique.

Supposons qu'ayant deviné la représentation jadis refoulée par

un de nos patients, nous la lui fassions connaître. Cette révélation n'aura d'abord aucune répercussion sur son état psychique et n'abolira surtout pas le refoulement ni ses conséquences, et peut-être en serons-nous surpris, puisque la représentation autrefois inconsciente est dès lors devenue consciente. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette idée refoulée sera à nouveau repoussée. Mais le patient a maintenant réellement une représentation sous deux formes différentes en diverses localités de son appareil psychique. En premier lieu, il a un souvenir auditif conscient de cette représentation par ce que nous en avons dit, en second lieu, il porte en lui, ainsi que nous le savons avec certitude, le souvenir inconscient, sous sa forme primitive, de ce qu'il a vécu. En réalité, le refoulement n'est levé que lorsque la représentation consciente a pu se mettre en relation, une fois les résistances surmontées, avec les traces mnésiques inconscientes. Ce n'est qu'après que celles-ci sont devenues conscientes qu'on aboutit au succès. Un examen superficiel pourrait faire croire que les représentations conscientes et inconscientes sont des enregistrements différents, topiquement séparés du même contenu. Mais la réflexion montre de suite que l'identité de la révélation faite au patient et du souvenir refoulé par celui-ci n'est qu'apparente. Le fait d'avoir entendu, et celui d'avoir d'abord vécu quelque chose, sont de nature psychologique absolument différente, même lorsque le contenu est identique.

Donc nous ne sommes guère en mesure, pour le moment, de décider entre les deux hypothèses. Peut-être d'autres facteurs pourront-ils, par la suite, nous aider à choisir. Peut-être découvrirons-nous que la question avait été mal posée et que la distinction de la représentation inconsciente d'avec la conscience doit être tout autrement établie.

III

Les sentiments inconscients

Nous ne nous sommes préoccupés jusqu'ici que des représentations. Nous allons maintenant mettre sur le tapis une autre question dont l'éclaircissement contribuera certainement à compléter nos vues théoriques. Nous avons dit qu'il y avait des représentations conscientes et des représentations inconscientes : existe-t-il aussi des sentiments, des impressions, des émois instinctuels incon-

scients, ou bien est-il, cette fois, insensé de former de telles hypothèses ?

Je crois vraiment qu'en ce qui concerne l'instinct, il n'y a pas lieu d'opposer le conscient à l'inconscient. Un instinct ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule la représentation qui le figure en est susceptible. Un instinct ne peut non plus être représenté dans l'inconscient autrement que par la représentation. Si l'instinct n'était pas lié à une représentation, s'il ne se traduisait pas par un état affectif, il resterait totalement ignoré de nous. En parlant cependant d'émoi instinctuel inconscient, d'émoi instinctuel refoulé, nous ne faisons que prendre une innocente liberté de langage. En réalité nous n'entendons alors parler que d'un émoi instinctuel dont l'idée représentative est inconsciente, et il ne saurait, en effet, être question de rien autre.

On serait tenté de croire que la question des impressions, des sentiments et des affects inconscients est facile à élucider aussi. Le sentiment n'a-t-il pas justement pour caractère essentiel d'être ressenti, donc d'être connu du conscient ? Il serait donc impossible d'imaginer des sentiments, des impressions, des affects inconscients. Cependant, nous avons coutume, en pratique psychanalytique, de parler d'amour, de haine, de colère, etc., inconscients, et nous ne pouvons nous passer du rapprochement étrange des mots « sentiments inconscients », non plus que de cet autre d'allure paradoxale « l'angoisse inconsciente ». Cette manière de parler ne tient-elle pas compte de ce que nous avons dit de « l'instinct inconscient » ?

Il en va vraiment ici de façon toute différente. D'abord, il se peut qu'un émoi affectif ou sentimental reste méconnu tout en étant perçu. Par suite du refoulement de l'idée qui le représente, cet émoi a été contraint de s'associer à une autre représentation, et c'est ainsi que le conscient la prend pour une manifestation de cette dernière. Si nous voulons rétablir l'association exacte, nous qualifions l'émoi affectif originel d' « inconscient », bien que son affect n'ait jamais été inconscient et que seule sa représentation ait subi l'effet du refoulement. Les termes « affect inconscient » et « sentiment inconscient » se rapportent en somme au destin du facteur quantitatif de l'émoi après le refoulement de celui-ci. (Voir l'essai sur le refoulement). Nous savons que ce destin peut se régler de trois manières : l'affect reste totalement ou partiellement inchangé,

ou bien il se transforme qualitativement — principalement en angoisse, — ou bien il est réprimé, c'est-à-dire entravé dans son développement (ces éventualités sont plus aisément observables encore dans l'élaboration du rêve que dans les névroses). Nous savons aussi que le refoulement a pour but réel de réprimer le développement de l'affect et que sa tâche demeure inachevée quand ce but n'est pas atteint. Dans tous les cas où le refoulement parvient à inhiber le développement de l'affect, nous qualifions « d'inconscients » les affects que nous arrivons à reconstituer. Les appellations utilisées sont ainsi incontestablement logiques. Une différence notable existe cependant entre la représentation inconsciente et le sentiment inconscient : l'idée inconsciente, une fois refoulée, reste incluse dans le système ICS, comme une construction réelle, tandis qu'à l'affect ne correspond là qu'un germe en puissance qui n'a pu parvenir à se développer. A proprement parler, et bien que les termes employés se justifient parfaitement, il n'existe pas d'affects inconscients comme il y a des représentations inconscientes. Toutefois, il peut très bien y avoir dans le système ICS des constructions d'affects qui, comme les autres, soient susceptibles de devenir conscients. Toute la différence vient de ce que les représentations sont des emmagasinements (au fond, des restes mnésiques), tandis que les affects et les sentiments correspondent à des processus de décharge dont les dernières manifestations sont perçues à titre d'impressions. Ce que nous savons actuellement des affects et des sentiments ne nous permet pas d'exprimer plus clairement cette idée.

Il est particulièrement intéressant d'établir que le refoulement réussit à entraver la transformation de l'émoi instinctuel en manifestations affectives. Cette constatation montre que le système CS domine normalement l'affectivité et permet l'accès à la motilité. Elle met en relief la valeur du refoulement en montrant qu'il s'entend non seulement à écarter de la conscience ce qu'il frappe, mais qu'il empêche aussi le développement de l'affect et l'activité musculaire. Inversement, nous pouvons dire aussi que tant que le système CS régit l'affectivité et la motilité d'un individu, nous qualifions de normal l'état psychique de celui-ci. Néanmoins, il convient de ne pas méconnaître une différence dans la relation du système dominant par rapport aux deux actions très voisines de dé-

charge (1). Tandis que l'empire du CS sur la motilité volontaire est solidement établi, résiste toujours aux assauts de la névrose et ne s'écroule que dans la psychose, ce même empire du conscient sur le développement de l'affect est moins consolidé. Même au cours d'une vie normale, on observe une lutte continuelle entre les deux systèmes CS et ICS, lutte dont l'enjeu est la primauté dans l'ordre affectif, on voit se délimiter différentes sphères d'influences et s'établir des accumulations de forces actives.

L'importance du système CS (PCS), en ce qui concerne la libération de l'affect et l'action, nous fait comprendre le rôle, dans les formations morbides, des représentations substitutives. Il est possible que le développement de l'affect soit une émanation directe du système ICS, ce qui lui confère toujours un caractère d'angoisse, car tous les affects « refoulés » qui sortent de l'ICS se transforment en angoisse. Souvent toutefois, l'émoi instinctuel doit rester en suspens jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans le système CS une représentation substitutive. C'est à partir de ce substitut conscient que le développement peut s'effectuer et le caractère qualitatif du développement de l'affect est déterminé par sa nature. Nous avons affirmé que, lors du refoulement, l'affect se trouvait séparé de sa représentation et que tous deux allaient ensuite, chacun de son côté, au-devant de leur destin. C'est là, au point de vue descriptif, un fait indiscutable, mais, suivant le processus réel, il est de règle que l'affect ne se produise que lorsqu'il a réussi à faire irruption dans le conscient jusqu'à un nouveau représentant.

IV

Topique et dynamisme du refoulement

Nous avons pu voir que le refoulement est, somme toute, un processus qui met en jeu les représentations aux limites des systèmes ICS et PCS (CS). Nous pouvons maintenant tenter à nouveau de décrire plus minutieusement ce processus. Il doit s'agir ici d'un retrait d'investissement, mais on peut se demander dans quel sys-

(1) L'affectivité se traduit essentiellement par des phénomènes moteurs (secrétoires, vasculaires) provoquant une modification du corps même, mais sans rapports avec le monde extérieur ; la motilité, elle, se manifeste par des actions destinées à modifier le monde extérieur.

tème s'effectue ce retrait et à quel système appartient l'investissement qui a été retiré.

La représentation refoulée primitive conserve toute son activité dans l'ICS ; elle doit donc avoir gardé son investissement. Ce qui est retiré doit être autre chose. Admettons le cas d'un refoulement proprement dit (celui du refoulement secondaire) tel qu'il se réalise pour la représentation préconsciente, ou même déjà consciente. Ici le refoulement peut n'avoir comme effet que d'enlever à la représentation sa charge (pré)consciente, laquelle appartient au système PCS. La représentation n'est alors plus investie, ou bien elle tire son investissement de l'ICS, ou bien encore elle conserve l'investissement inconscient qu'elle avait déjà auparavant. Nous avons ainsi : retrait de l'investissement préconscient, maintien de l'investissement inconscient ou remplacement de l'investissement préconscient par un investissement inconscient. Considérons en outre que cette observation repose, comme par hasard, sur l'hypothèse que le passage du système ICS dans l'autre ne se réalise pas par un nouvel enregistrement, mais par un changement d'état, un déplacement de l'investissement. L'hypothèse fonctionnelle peut aisément ici battre en brèche l'hypothèse topique.

Cependant, ce processus du retrait de la libido ne suffit pas à expliquer un autre caractère du refoulement. On ne voit guère pourquoi la représentation demeurée investie ou à laquelle l'ICS fournit un investissement, ne renouvellerait pas, grâce à son investissement, sa tentative de pénétrer dans le système PCS. Il faudrait alors que le retrait de libido se reproduise, et le même jeu se répéterait inlassablement, sans que le résultat aboutisse au refoulement. De même le mécanisme en question, mécanisme de retrait de l'investissement préconscient, ne jouerait pas quand il s'agirait de figurer le refoulement primitif ; il existe, dans ce cas, une représentation inconsciente qui n'a pas encore été investie par le PCS et à laquelle, par conséquent, aucun investissement ne peut être retiré.

Il y a certainement ici un autre processus qui, dans le premier cas, maintient le refoulement, et, dans le second, veille à l'établissement et à la persistance de ce refoulement. Ce processus ne se peut concevoir qu'en admettant l'hypothèse d'un *contre-investissement* grâce auquel le système PCS se protège contre la poussée de la représentation inconsciente. Les exemples cliniques montrent de quelle façon se manifeste un semblable contre-investissement qui se

joue dans le système PCS. C'est lui qui représente l'effort de durée d'un refoulement primitif, tout en en garantissant aussi la persistance. Le contre-investissement est l'unique mécanisme du refoulement primitif. Au refoulement véritable (le refoulement secondaire) vient encore s'ajouter le retrait de l'investissement préconscient. Il est très possible que justement l'investissement enlevé à la représentation soit ensuite utilisé comme contre-investissement.

Peu à peu, remarquons-le, nous en sommes venus à envisager, dans cet exposé des phénomènes psychiques, un troisième point de vue qui vient s'ajouter aux points de vue dynamique et topique : le point de vue *économique,* qui nous permet d'étudier le destin des quantités d'excitation et tend à les évaluer, au moins approximativement. Nous ne trouverons pas inutile de donner un nom particulier à une manière de voir qui constitue l'achèvement des recherches psychanalytiques. Je propose donc de qualifier de *métapsychologique* un exposé dans lequel nous aurons pu réussir à décrire un processus psychique d'après ses rapports *dynamiques, topiques* et *économiques.* Disons, par avance, qu'en l'état actuel de nos connaissances, nous ne sommes voués qu'à un succès partiel.

Tentons timidement de donner une description métapsychologique du processus de refoulement dans les trois névroses de transfert connues. Nous remplacerons le terme d'« investissement » par celui de « libido », puisqu'il s'agit ici, comme nous savons, des destins propres aux pulsions sexuelles.

Dans l'hystérie d'angoisse, il est une phase, la première, qui risque souvent de passer inaperçue, quand même elle n'est pas tout à fait omise, encore qu'une observation attentive la rende bien reconnaissable. C'est la phase où apparaît, sans qu'on sache pourquoi, l'angoisse. Tout porte à croire qu'un émoi amoureux se trouvait dans l'ICS, émoi qui tendait à se transformer dans le système PCS ; mais l'investissement venu de là vers lui se retirait, comme par une fuite, et l'investissement libidinal inconscient de la représentation rejetée se déchargeait sous forme d'angoisse. Lors d'une éventuelle répétition du processus, un premier pas pour surmonter l'apparition pénible de l'angoisse était fait. L'investissement « en fuite » se reportait sur une représentation substitutive qui, d'un côté, était en rapport associatif avec la représentation rejetée, d'un autre côté, se soustrayait au refoulement par son éloignement de celle-ci (*substitution par déplacement*), ce qui avait permis la rationalisa-

tion de l'angoisse non encore gênée dans son développement. La représentation substitutive joue, vis-à-vis du système CS (PCS), le rôle d'un contre-investissement, en s'assurant contre la réapparition dans le conscient de l'idée refoulée. D'autre part, cette idée substitutive est le point de départ (ou tout comme) de la décharge de l'affect d'angoisse non encore entravé. L'observation clinique montre, par exemple, qu'un enfant qui souffre d'une phobie d'animaux n'éprouve d'angoisse que sous deux conditions, d'abord quand l'émoi amoureux refoulé se renforce, et ensuite quand l'animal d'angoisse est perçu. La représentation substitutive se comporte, en l'un des cas, comme le lieu d'une dérivation, d'un passage entre les systèmes ICS et CS, et, dans l'autre cas, comme une source indépendante de décharge d'angoisse. L'extension de l'empire du système conscient se manifeste du fait que le premier mode d'excitation de la représentation substitutive s'efface de plus en plus devant le second. Finalement, l'enfant en vient peut-être à se comporter comme s'il n'avait plus aucune inclination envers son père, comme s'il s'en était libéré et comme s'il avait vraiment peur de l'animal. Toutefois, cette peur qui s'alimente à la source instinctuelle inconsciente s'avère opiniâtre et démesurée. Elle résiste à toutes les influences du système CS, trahissant ainsi sa provenance du système ICS.

Le contre-investissement provoqué par le système CS a donc donné lieu, dans la seconde phase de l'hystérie d'angoisse, à une formation substitutive. Bientôt le même mécanisme se trouve autrement utilisé. Le processus du refoulement, comme nous savons, n'est pas encore achevé et tend à entraver la formation de l'angoisse qui émane du substitut. Voici comme se produit ce phénomène : tout ce qui gravite autour de la représentation substitutive et lui est associé est investi avec une intensité particulière, de sorte qu'il témoigne vis-à-vis de l'excitation d'une grande sensibilité. L'excitation d'une partie quelconque de ces points saillants doit, par suite de sa liaison avec l'idée substitutive, provoquer la formation d'une faible quantité d'angoisse, laquelle sert alors de signal pour inhiber le développement ultérieur de l'angoisse grâce à une nouvelle fuite de l'investissement. Plus les contre-investissements sensibles et vigilants se trouvent éloignés du substitut redouté, plus le mécanisme fonctionne avec précision. Ce mécanisme doit isoler l'idée substitutive et la préserver de nouvelles excitations. Ces pré-

cautions ne servent naturellement que contre les excitations venues du dehors vers l'idée substitutive, par l'intermédiaire des perceptions, jamais contre l'émoi instinctuel qui, émané de l'idée refoulée, concerne l'idée substitutive. Elles ne commencent donc à faire leur effet que lorsque le substitut a vraiment bien pris la place du refoulé, et l'on ne peut jamais s'y fier entièrement. A chaque poussée de l'émoi instinctuel, le rempart protecteur édifié autour de la représentation substitutive doit être reporté un peu plus loin. Toute cette construction, qui s'établit de façon analogue dans les autres névroses, porte le nom de *phobie*. La fuite devant l'investissement conscient de la représentation substitutive se manifeste par les évitements, les renoncements et les interdictions qui caractérisent l'hystérie d'angoisse. Si l'on envisage le processus dans son ensemble, on peut dire que la troisième phase a réédité le travail de la seconde, mais sur une plus vaste échelle. A ce moment, le système conscient se prémunit contre l'activation de la représentation substitutive par un contre-investissement de ce qui l'entoure, comme auparavant par l'investissement de la représentation substitutive contre l'émersion de la représentation refoulée. La formation substitutive par déplacement s'est ainsi poursuivie. Il faut ajouter que le système CS ne comportait auparavant qu'un petit point qui fut la porte d'irruption de l'émoi instinctuel refoulé : la représentation substitutive, mais qu'à la fin la structure phobique entière correspond à une telle enclave où l'influence de l'inconscient se fait sentir. On peut encore soutenir un intéressant point de vue à savoir que, grâce à tout le mécanisme de défense mis en jeu, il s'est fait une projection, vers le dehors, du danger instinctuel. Le moi se comporte comme si le péril de la formation d'angoisse ne provenait pas d'un émoi instinctuel, mais bien d'une perception, et c'est pourquoi il peut réagir contre ce danger extérieur en tentant de fuir par des évitements phobiques. Ce processus de refoulement aboutit au moins à endiguer quelque peu la décharge d'angoisse, mais au prix de lourds sacrifices en liberté personnelle. Toutefois, les tentatives pour fuir les exigences de l'instinct restent généralement vaines, et le résultat de la fuite phobique est insatisfaisant.

Nous retrouvons dans les deux autres névroses une grande partie des relations constatées dans l'hystérie d'angoisse, de sorte que nous pouvons restreindre notre discussion des modalités et du rôle du contre-investissement. Dans l'hystérie de conversion, la charge

instinctuelle de la représentation refoulée est transférée dans l'innervation du système. Jusqu'à quel point, dans quelles circonstances, la représentation inconsciente est-elle drainée par cette décharge, de telle façon qu'elle puisse renoncer à sa poussée contre le système CS ? Ces questions et d'autres analogues seront traitées plus à propos dans une étude spéciale de l'hystérie. Le rôle du contre-investissement venu du système CS (PCS) est net dans l'hystérie de conversion et se manifeste par la formation du symptôme. C'est au contre-investissement qu'il appartient de choisir sur quelle partie du représentant de l'instinct pourra être concentrée toute sa charge. La partie qui sera le siège du symptôme est soumise à une condition : elle doit traduire le but poursuivi par l'émoi instinctuel ainsi que la tendance à la défense ou à la punition du système CS. Elle est ainsi surinvestie et tenue des deux côtés comme la représentation substitutive de l'hystérie d'angoisse. Nous en concluons immédiatement que la dépense en refoulement du système CS n'a pas besoin d'être aussi considérable que l'énergie d'investissement du système, car la puissance du refoulement se mesure au contre-investissement employé, et le symptôme ne s'appuie pas seulement sur le contre-investissement, mais aussi sur la charge instinctuelle du système ICS condensée en lui.

En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, nous n'avons à ajouter aux données précédentes que la remarque suivante : c'est ici que le contre-investissement du système CS apparaît le plus nettement au premier plan. C'est lui qui, en tant que formation réactionnelle, provoque le premier refoulement, et c'est en lui que s'effectue plus tard l'irruption de l'idée refoulée. On est en droit de supposer que si le résultat du refoulement paraît bien moins heureux dans l'hystérie d'angoisse et dans la névrose obsessionnelle que dans l'hystérie de conversion, cela est dû sans doute à la prédominance d'un contre-investissement et à la carence en décharge.

V

Particularités du système ICS

La distinction entre les deux systèmes psychiques prend un sens nouveau quand nous observons que les processus de l'un d'eux, l'ICS, ont certains caractères qui manquent à l'autre d'un ordre plus élevé.

Le noyau de l'ICS est formé de représentants de l'instinct qui veulent se débarrasser de leur investissement, autrement dit d'émois de désirs. Ces émois instinctuels sont coordonnés entre eux, subsistent les uns à côté des autres, sans s'influencer mutuellement et sans se contredire. Lorsque deux désirs deviennent simultanément actifs et au cas où leurs buts semblent inconciliables, ils ne se scindent ni ne s'annulent réciproquement, mais aboutissent à viser ensemble un but moyen, c'est-à-dire à établir un compromis.

Il n'y a dans ce système ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude. Tout cela est reporté, par les soins de la censure, entre l'ICS et le PCS. La négation est un substitut de refoulement d'un stade plus élevé. Dans l'ICS, il ne reste que des contenus à charges plus ou moins fortes.

Une plus ou moins grande mobilité des intensités d'investissements s'y trouve régner. Grâce au processus du *déplacement,* une représentation peut passer à une autre toute sa charge d'investissement, et, grâce au processus de *condensation,* toute la charge peut en fixer d'autres. J'ai proposé de considérer ces deux processus comme les indices de ce qu'on appelle le *processus psychique primaire.* Dans le système PCS, c'est le *processus secondaire* (1) qui domine ; là où un processus primaire peut se dérouler en intéressant les éléments du système PCS, il semble « comique » et suscite le rire.

Les processus du système ICS sont « hors le temps », c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, qu'ils ne changent pas avec lui, bref qu'ils n'ont avec lui aucun rapport. Le rapport temporel est le fait du système CS.

Les processus du système ICS ne tiennent aucun compte non plus de la *réalité.* Ils sont soumis au principe de plaisir ; leur destin ne dépend que de leur puissance et de leur soumission ou non-soumission aux exigences du principe régulateur de plaisir-déplaisir.

En résumé : *absence de contradiction, processus primaire* (mobilité des investissements), *intemporalité* et *remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique,* tels sont les caractères que nous pouvons nous attendre à trouver dans les processus du système ICS (2).

(1) Voir l'exposé détaillé donné dans le VIIe chapitre de « la Science des rêves » (Vol. III des *Œuvres complètes*). Cet exposé se base sur les idées émises par *J. Breuer* dans les *Etudes sur l'hystérie.*

(2) Nous parlerons dans un autre contexte d'une autre prérogative importante de l'ICS.

Seules les conditions du rêve et des névroses nous permettent de reconnaître les processus inconscients, alors que les processus du système PCS, plus élevé, ont été, du fait d'un rabaissement (régression), ramenés à un stade antérieur. Ils ne sont pas en eux-mêmes reconnaissables, ni viables, parce que le système ICS est très tôt enfoui sous le PCS qui a accaparé l'accès au conscient et à la motilité. Le système ICS se décharge dans l'innervation du corps pour former les affects, mais cette décharge elle-même, nous l'avons vu, lui est disputée par le PCS. Livré à lui-même, le système ICS, dans les conditions normales, ne parviendrait pas à fournir une activité musculaire appropriée, à l'exception de celle qui se manifeste déjà par les réflexes.

La pleine signification des caractères décrits du système ICS ne pourrait nous apparaître que si nous les opposions aux caractères du système PCS et que nous établissions des mesures comparatives. Mais cela nous entraînerait si loin que je propose cette fois encore d'y surseoir et de n'entreprendre le parallèle des deux systèmes qu'après avoir étudié le système le plus élevé. Nous nous contenterons, pour le moment, de parler de ce qui presse le plus.

Les processus du système PCS — qu'ils soient déjà conscients ou seulement aptes à le devenir — laissent voir une inhibition à la tendance à la décharge des représentations investies. Si le processus passe d'une représentation à une autre, la première conserve presque toute sa charge dont une faible partie seulement subit le déplacement. Déplacements et condensations, tels qu'ils se produisent dans le processus primaire, sont exclus ou très restreints. Ce fait a incité *J. Breuer* à postuler deux états différents de l'énergie d'investissement dans la vie psychique. Dans l'un, cette énergie serait toniquement liée, dans l'autre, elle tendrait, librement mobile, à se décharger. Je crois que cette distinction nous permet de pénétrer, plus profondément qu'on ne l'a fait jusqu'ici, au cœur même de l'énergie nerveuse, et je ne vois guère comment on pourrait l'éluder. Pour un exposé métapsychologique, il serait d'une urgente nécessité — bien que l'entreprise puisse sembler trop hardie — d'en poursuivre ici la discussion.

C'est au système PCS qu'il appartient encore d'assurer les échanges entre les contenus de représentations, de telle sorte qu'ils puissent s'influencer mutuellement, s'ordonner dans le temps. On lui doit aussi l'établissement d'une ou de plusieurs censures, l'épreuve de la réalité et le principe de réalité. La mémoire consciente, elle

aussi, paraît dépendre entièrement du préconscient ; il faut la distinguer nettement des traces mnésiques dans lesquelles se sont gravés les événements inconscients. Elle correspond probablement à un enregistrement particulier analogue à celui que nous voulions admettre, mais que nous avons déjà rejeté pour ce qui concerne les relations entre représentations consciente et inconsciente. Dans ce contexte, nous trouverons bien le moyen de prendre enfin une décision touchant la dénomination du système élevé que nous appelons actuellement, à tort et à travers, tantôt PCS, tantôt CS.

Gardons-nous aussi de généraliser hâtivement ce que nous avons dit ici à propos de la répartition des phénomènes psychiques entre les deux systèmes. Nous découvrons les faits tels qu'ils se présentent chez l'adulte où le système ICS proprement dit ne fonctionne qu'en tant que premier degré d'une organisation plus élevée. Ce sont les recherches indépendantes qui devront décider des relations et du contenu de ce système au cours de l'évolution individuelle et étudier de quelle importance il est chez l'animal. Cette connaissance ne saurait dériver de notre exposé. Il faut par ailleurs nous attendre à constater que certaines conditions morbides peuvent déterminer chez l'homme une modification ou même un échange des contenus et des caractères des deux systèmes.

VI

Relations entre les deux systèmes

Il serait inexact de se figurer que l'ICS demeure en repos, tandis que le PCS seul fournit tout le travail psychique, ou bien encore que l'ICS soit quelque chose qui a cessé d'évoluer, un organe rudimentaire, un résidu de l'évolution. Il serait également erroné de croire que le rapport entre les deux systèmes se borne à l'acte du refoulement, cependant que le PCS verse dans le gouffre de l'ICS tout ce qui le gêne. Au contraire, l'ICS est vivant, susceptible de se développer, il entretient avec le PCS des relations et coopère même avec lui. Bref, il est permis de dire que l'ICS se continue dans ce qu'on appelle ses rejetons, que les événements de la vie agissent sur lui, et que, tout en influençant le PCS, il est, à son tour, influencé par ce dernier.

L'étude des rejetons de l'ICS décevra profondément notre attente : nous pensions, en effet, trouver une démarcation d'une netteté

schématique entre les deux systèmes psychiques. Nos résultats ne manqueront certes pas de susciter le mécontentement et feront probablement douter de la justesse de nos vues en ce qui concerne la séparation des processus psychiques. Toutefois, nous soulignerons que notre seul but est de tirer une théorie des données fournies par l'observation, et non point d'édifier, à première vue, une théorie nette et que sa simplicité rendrait recommandable. Quand l'observation nous met en présence de complications, nous admettons l'existence de celles-ci et ne renonçons pas à aboutir, de leur fait justement, à la connaissance d'un état de choses qui, simple en soi, tienne compte des complications de la réalité.

Parmi les rejetons de cette sorte d'émois instinctuels inconscients, certains réunissent en eux des caractères opposés. D'une part, ils sont hautement organisés, non contradictoires, ils ont mis à profit tous les avantages du système CS et sont, à nos yeux, à peine distincts des phénomènes de ce dernier ; d'autre part, ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. Ainsi, qualitativement, ils appartiennent au système PCS, mais, en fait, à l'ICS. C'est leur origine qui décide de leur destin. Il convient de les comparer à ces hommes de sang mêlé qui, à première vue, semblent être des blancs, mais dont l'origine se trahit par quelque indice frappant, et qui demeurent, de ce fait, exclus de la société et ne jouissent d'aucun des privilèges réservés aux blancs. C'est de cette nature que sont les fantasmes de l'individu normal et ceux du névrosé, fantasmes que nous considérons comme les premiers degrés de la formation du rêve, de la création des symptômes et qui, malgré leur haute organisation, restent refoulés et ne peuvent ainsi devenir conscients. Ils côtoient le conscient, restent introublés tant qu'ils ne subissent pas d'investissement intense, mais sont rejetés dès qu'ils dépassent un certain degré d'investissement. L'ICS donne encore naissance à d'autres rejetons hautement organisés : les formations substitutives qui, elles, réussissent cependant, grâce à un rapport favorable, à parvenir jusqu'au conscient, en coïncidant, par exemple, avec un contre-investissement du PCS.

Lorsque nous étudierons ailleurs, plus à fond, les conditions d'une prise de conscience, nous pourrons résoudre une partie des difficultés qui surgissent à ce point. Ici, nous aurons, semble-t-il, avantage à opposer au point de vue qui fut jusqu'à présent le nôtre, celui de l'inconscient, un autre point de vue, celui du conscient. La

totalité des processus psychiques s'oppose au conscient comme étant le domaine du préconscient. Une très grande partie de ce préconscient émane du conscient, a les caractères propres aux rejetons de ce dernier, et se trouve soumise à la censure avant de pouvoir devenir consciente. Une autre partie du préconscient est susceptible de parvenir au conscient sans avoir subi cette censure. Nous nous heurtons ici à une contradiction avec ce que nous avions admis plus haut. En étudiant le refoulement, nous avons été contraints de situer la censure, qui décide de la prise de conscience, entre les systèmes ICS et PCS. Maintenant, nous pensons qu'il y a une censure entre le PCS et le CS. Toutefois, aucune difficulté ne surgit de cette complication, et nous admettons que tout passage d'un système au système suivant plus élevé, donc tout progrès vers un stade supérieur d'organisation psychique, correspond à une nouvelle censure. C'est ainsi que s'établit l'hypothèse d'un constant renouvellement des enregistrements.

Toutes ces difficultés viennent de ce que la conscience, seul caractère immédiat des processus psychiques, ne se prête nullement à une distinction de systèmes. Non seulement le conscient ne demeure pas toujours conscient, est parfois temporairement latent, mais l'observation nous a montré qu'une grande part de ce qui a les caractères du système préconscient, ne devient pas conscient. Nous apprendrons encore que la prise de conscience est limitée par certaines tendances de son attention. Ainsi le conscient n'est en rapports simples ni avec les systèmes, ni avec le refoulement. La vérité est que non seulement le refoulé psychique, mais aussi une partie des émotions qui dominent, gouvernent notre moi et sont l'inverse fonctionnel du refoulé, demeurent étrangers au conscient. Plus nous serons désireux d'acquérir des notions métapsychologiques sur la vie psychique, plus nous devrons apprendre à échapper à l'emprise du symptôme « conscience ».

Tant que nous tenons encore à ce dernier, nous voyons toujours nos généralisations démenties par des exceptions. Nous voyons les rejetons du PCS devenir conscients en tant que formations substitutives et symptômes, généralement après de grandes déformations vis-à-vis de l'inconscient, mais souvent avec maintien de nombre de caractères propices au refoulement. Nous constatons que bien des phénomènes préconscients que nous jugions, d'après

leur nature, devoir devenir conscients, restent inconscients. C'est alors vraisemblablement l'attirance prédominante de l'inconscient qui l'emporte. Tout cela nous indique que la principale différence ne se trouve pas entre le conscient et le préconscient, mais entre le préconscient et l'inconscient. L'inconscient à la limite du préconscient est repoussé par la censure, ses rejetons peuvent éviter cette dernière, s'organiser hautement et prendre dans le PCS une certaine intensité d'investissement, mais, une fois ce degré d'intensité dépassé, une fois tout près du conscient, ils sont reconnus être des rejetons de l'ICS et se trouvent à nouveau refoulés vers la nouvelle limite de la censure, entre le PCS et le CS. C'est ainsi que la première censure fonctionne contre l'ICS lui-même, la seconde contre les rejetons de ce dernier. On pourrait croire qu'au cours du développement individuel, la censure s'est poussée en avant.

Au cours du traitement psychanalytique, nous avons la preuve indéniable de l'existence d'une seconde censure, celle qui agit entre les systèmes PCS et CS. Nous invitons le malade à élaborer de nombreux rejetons de l'ICS et l'obligeons à surmonter les obstacles qu'oppose la censure dans le but d'empêcher ces pensées préconscientes de devenir conscientes. Une fois cette censure vaincue, la voie qui nous mènera à la suppression du refoulement, œuvre de la première censure, pourra se trouver libre. Une remarque encore : l'existence d'une censure entre les systèmes PCS et CS nous rappelle que la prise de conscience n'est pas qu'un simple acte de perception, mais vraisemblablement aussi un véritable surinvestissement, un progrès encore de l'organisation psychique.

Etudions le rapport de l'ICS avec les autres systèmes, moins pour acquérir de nouvelles données que pour éviter d'omettre ce qui est le plus évident. C'est aux racines mêmes de l'activité instinctuelle que les systèmes communiquent le plus largement entre eux. Une partie des phénomènes qui s'y jouent passe par l'ICS comme par un stade préparatoire et atteint son plus grand développement psychique dans le CS ; une autre est maintenue à l'état d'ICS. Cependant l'ICS n'est pas à l'abri des événements émanant de la perception extérieure. Normalement, toutes les voies qui mènent de la perception à l'ICS demeurent libres, seules les voies partant de l'ICS peuvent se trouver obstruées par le refoulement.

Fait très remarquable : l'ICS d'un être peut réagir sur l'ICS d'un

autre être, en éludant le CS. Voilà bien qui mérite d'être étudié plus à fond, surtout en ce qui concerne la question de savoir s'il n'y a là aucune manifestation d'activité préconsciente. Quoi qu'il en soit, la constatation du fait est indéniable.

Le contenu du système PCS (ou CS) dérive, d'une part, de la vie instinctuelle (par l'intermédiaire de l'ICS), d'autre part, de la perception. Nous ignorons jusqu'à quel point les processus de ce système peuvent avoir d'action directe sur l'ICS. L'étude de cas pathologiques montre souvent que l'ICS témoigne d'une indépendance à peine croyable et échappe à toute influence. Ce qui caractérise d'ailleurs l'état morbide, c'est une disjonction totale des tendances, une désagrégation absolue des deux systèmes. Mais la cure psychanalytique se base sur l'influencement de l'ICS par le CS, influencement qui, bien que malaisé, n'est pas impossible. Les rejetons de l'ICS, intermédiaires entre les deux systèmes, nous frayent, nous l'avons dit, le chemin dans cette tentative. Mais tout nous permet de penser que la transformation spontanée de l'ICS par le CS est un lent et pénible processus.

Il peut y avoir coopération entre un émoi inconscient, même intensément refoulé, et un émoi préconscient, quand la situation est telle que l'émoi instinctuel agit de concert avec l'une des tendances dominantes. En ce cas, le refoulement est levé, l'activité refoulée peut s'exercer pour renforcer les visées du moi. L'ICS, sous une pareille constellation, sans que rien en dehors de cela soit modifié dans son refoulement, devient conforme au moi. Dans cette coopération, la victoire de l'ICS est évidente ; en effet, les tendances renforcées se comportent autrement que les normales, rendent possibles des réalisations particulièrement réussies et s'avèrent aussi réfractaires aux contradictions que, par exemple, les symptômes obsessionnels.

Le contenu de l'ICS peut être comparé à une population primitive psychique. S'il y a chez l'homme une structure psychique atavique, quelque chose d'analogue à l'instinct des animaux, c'est là ce qui constitue le noyau de l'inconscient. Plus tard viendra s'y ajouter tout ce qui, au cours du développement infantile, a été rejeté comme inutilisable et qui n'est pas forcément différent, par sa nature, de la partie atavique. Une distinction nette et définitive du contenu des deux systèmes ne se produit généralement qu'au moment de la puberté.

VII

Reconnaissance de l'inconscient

Tout ce que nous venons de dire, à propos de l'ICS, nous a été inspiré par la connaissance de la vie onirique et des névroses de transfert. Certes, ces considérations sont loin d'être achevées, donnent parfois une impression d'obscurité et de confusion, et surtout ne permettent pas le classement de l'ICS ou son intégration dans un ensemble déjà connu. Seule l'analyse d'une des affections que nous appelons psychonévroses narcissiques nous fournira des données à l'aide desquelles l'énigmatique ICS deviendra plus abordable et, pour ainsi dire, plus saisissable.

Depuis une étude d'*Abraham* (1908) inspirée, aux dires de cet auteur scrupuleux, par moi-même, nous essayons de caractériser la dementia praecox de *Kraepelin* (schizophrénie de *Bleuler*) par son comportement vis-à-vis de l'opposition moi-objet. Dans les névroses de transfert (hystérie de conversion et d'angoisse, névrose obsessionnelle), rien ne permettait de pousser au premier plan cette opposition. On savait, il est vrai, que la carence de l'objet provoquait l'apparition de la névrose, et que la névrose impliquait un renoncement à l'objet réel. On n'ignorait pas non plus que la libido, arrachée à l'objet réel, se reportait sur un objet imaginaire et, de là, sur un objet refoulé (introversion). Mais, en somme, l'investissement objectal se maintient avec une grande énergie chez ces malades, et une étude plus poussée du processus de refoulement nous a forcé d'admettre que l'investissement objectal demeure dans le système ICS, malgré le refoulement, — ou plutôt grâce à lui. La faculté de transfert que nous mettons thérapeutiquement à profit présuppose évidemment le maintien intégral de l'investissement objectal.

En ce qui concerne la schizophrénie, par contre, nous avons été amenés à penser qu'après le processus de refoulement la libido enlevée ne cherche pas de nouvel objet, mais reflue dans le moi. Ici donc, l'investissement objectal étant abandonné, c'est un état primitif narcissique et sans objet qui se réinstaure. L'incapacité de ces malades à faire un transfert, — dans les limites où ce processus morbide le permet, — leur inaccessibilité, par suite, à la thérapeutique, leur refus particulier du monde extérieur, l'apparition de signes qui dénotent un sur-investissement de leur propre moi, l'apathie totale

qui s'ensuit, tous ces caractères cliniques paraissent devoir confirmer parfaitement l'hypothèse d'un abandon des investissements objectaux. En ce qui touche la relation des deux systèmes psychiques, tous les observateurs ont pu voir clairement que, dans la schizophrénie, bien des choses ressortent dans le conscient qui, lorsqu'il s'agissait de névroses de transfert, devaient être recherchées psychanalytiquement dans l'ICS. Mais on ne réussit d'abord pas à établir un lien compréhensible entre le rapport moi-objet et les relations du conscient.

C'est par une voie inattendue qu'on parvient à établir le point cherché. On observe parfois, chez les schizophrènes, au cours des stades de début, si instructifs, une série de troubles du *langage* dont quelques-uns méritent, à certain point de vue, d'être étudiés. La manière de s'exprimer est souvent l'objet de soins particuliers. Le langage devient « choisi », « recherché ». Les phrases sont désorganisées de manière à nous paraître incompréhensibles, de sorte que nous trouvons insensés les dires du malade. Dans ces dires, souvent, ce sont les organes du corps, ses innervations, qui tiennent la première place. On peut donc dire que, dans ces symptômes de la schizophrénie, qui équivalent à des formations substitutives hystériques ou obsessionnelles, la relation entre le substitut et le refoulé présente certaines particularités qui nous surprendraient dans les deux névroses en question.

Le Dr *V. Tausk*, de Vienne, a mis à ma disposition quelques-unes de ses observations de schizophrénie à son début, cas dans lesquels les malades cherchent eux-mêmes à expliquer leurs dires. Deux de ces exemples serviront à démontrer mon point de vue, et je ne doute pas qu'il soit facile à tout observateur de noter une foule de faits semblables.

Une des malades de *Tausk*, une jeune fille amenée à la clinique à la suite d'une brouille avec son amoureux, déclare :

« *Ses yeux ne sont pas bien, il les roule.* » Elle fournit elle-même une explication de ces paroles en formulant, en un langage coordonné, une série de reproches contre son ami : « elle n'arrive pas du tout à le comprendre, chaque fois il change d'aspect, c'est un hypocrite, « un rouleur d'yeux » ; il lui a roulé des yeux, maintenant c'est elle qui roule des yeux, ce ne sont plus ses yeux à elle, elle voit le monde avec d'autres yeux ».

Les explications que donnent les malades de leurs propres dis-

cours incompréhensibles ont la valeur d'une analyse, car ils en contiennent l'équivalent sous une forme intelligible à tous. En même temps, elles fournissent des renseignements sur la signification et sur la genèse de la formation des phrases chez les schizophrènes. J'admets, avec *Tausk,* que, dans cet exemple, la relation avec l'organe (avec l'œil) représente tout le contenu. Le discours schizophrène a ici un trait hypocondriaque : il est devenu *langage des organes.*

Deuxième déclaration de la même malade : « Elle est debout à l'église, tout à coup elle ressent une secousse, elle est obligée de se *placer autrement, c'est comme si quelqu'un la déplaçait, comme si elle était déplacée.* »

Là-dessus, analyse par une nouvelle série de reproches à son ami : « Il est commun, il l'a rendue commune aussi, elle qui était de bonne famille. Il l'a rendue semblable à lui en lui faisant accroire qu'il lui était supérieur, maintenant elle est devenue pareille à lui, parce qu'elle a cru qu'elle serait meilleure en étant comme lui. Il s'est *travesti,* elle est maintenant comme lui (identification !), il l'a travestie. »

Le geste de « se placer autrement », remarque *Tausk,* est une représentation du mot « déplacer, déguiser » (1) et constitue une identification à l'ami. Je fais à nouveau prévaloir l'élément qui, dans toute cette chaîne d'idées, a pour objet une innervation corporelle (ou plutôt l'impression produite par celle-ci). D'ailleurs, dans le premier cas une hystérique eût convulsivement roulé des yeux, dans le second elle eût réellement effectué le déplacement au lieu d'en avoir seulement l'impulsion ou la sensation. Dans les deux cas aucune idée consciente ne lui fût venue, et elle n'eût pas été non plus en état d'exprimer celle-ci.

Voilà tout ce qu'enseignent ces deux observations touchant ce que nous avons appelé langage hypocondriaque ou des organes. Cependant — et ceci nous paraît plus intéressant — elles concernent aussi un autre état de choses qui apparaît très fréquemment, par exemple dans les cas rassemblés par *Bleuler* dans sa monographie, et qui peut se traduire par une formule déterminée. Le processus qui, dans la schizophrénie, intéresse les mots est identique à celui qui, à partir des pensées latentes du rêve, élabore les

(1) *Verstellen,* ce mot signifie à la fois déplacer, déguiser, traverser (*Note des Trad.*).

images du rêve, et que nous avons appelé *processus psychique primaire*. Les mots sont condensés et transfèrent, par déplacement, à d'autres, leurs investissements. Le processus peut aller si loin qu'un seul mot, grâce aux multiples relations qu'il est capable d'assumer, en arrive à remplacer ainsi toute une chaîne d'idées. Ces assertions ont justement été corroborées par le matériel considérable réuni par *Bleuler* et *Jung* (1).

Avant de tirer de cet aperçu une conclusion, nous tenons à étudier la subtile mais surprenante différence qu'on peut observer entre les formations substitutives hystérique ou obsessionnelle et schizophrène. Un de mes malades, actuellement en observation, a perdu le goût de vivre à cause du mauvais état de la peau de son visage. Il prétend y avoir des comédons et des trous profonds que chacun remarque. L'analyse montre qu'il a transféré à sa peau son complexe de castration. Au début, sans se soucier de rien, il s'était amusé à presser ses comédons, parce que, disait-il, il avait grand plaisir à en voir jaillir quelque chose. Puis, il en vint à croire que partout où il avait supprimé un comédon, un creux profond était survenu, et le malade se faisait les reproches les plus violents d'avoir, par son « perpétuel tripotage manuel », abîmé à jamais sa peau. De toute évidence, le fait d'exprimer le contenu du comédon est pour lui un substitut de masturbation. La cavité ainsi produite, par sa faute, représente l'organe féminin, c'est-à-dire l'accomplissement de la menace de castration en châtiment de l'onanisme (et respectivement du fantasme qui le remplace). Malgré son caractère hypocondriaque, ce produit de substitution ressemble beaucoup à une conversion hystérique, et cependant, avant même de pouvoir dire à quoi tient la différence, on a l'impression qu'il s'agit ici d'autre chose et que de semblables formations substitutives ne sont pas le fait d'une hystérie. L'hystérique, tout en étant capable de comparer le vagin à tous les objets troués possibles, ne songerait guère cependant à prendre comme symbole de ce dernier une cavité aussi petite qu'un pore de la peau. Nous croyons aussi que la multiplicité des petites cavités l'empêcherait de les utiliser comme substituts des organes génitaux féminins. C'est là justement le cas d'un jeune malade dont *Tausk*, il y a plusieurs années déjà, a communiqué l'observation à la Société Psychanalytique de Vienne. Ce

(1) Il arrive parfois que l'élaboration du rêve agisse vis-à-vis des mots comme vis-à-vis des choses en créant des façons de parler ou des néologismes qui rappellent beaucoup ceux de la « schizophrénie ».

malade se comportait à la manière d'un obsédé, mettait des heures à faire sa toilette, etc. On était surpris cependant de l'entendre expliquer, sans regimber, le sens de ses inhibitions. En mettant ses chaussettes, par exemple, il se tracassait en pensant qu'il allait arracher les mailles (c'est-à-dire les trous) du tissu. Pour lui, en effet, chacun des trous était le symbole de la cavité génitale féminine. Cette réaction n'est pas le fait d'un obsédé. Une observation de *R. Reitler* nous montre un obsédé qui souffrait du même symptôme et perdait beaucoup de temps à mettre ses chaussettes. Une fois les résistances surmontées, on put reconnaître que le pied était un symbole du pénis, l'action de mettre ses chaussettes un acte masturbatoire. Le patient était contraint d'enfiler et de retirer mille fois sa chaussette, en partie pour obtenir une image parfaite de la masturbation, et en partie pour annuler rétroactivement cette dernière.

Si nous cherchons ce qui donne à la formation substitutive schizophrène et au symptôme leur caractère d'étrangeté, nous comprenons finalement que c'est la prédominance du rapport verbal sur le rapport objectal. Il n'y a qu'une très faible analogie entre le pressage d'un comédon et l'éjaculation du pénis, une plus faible encore entre les innombrables pores superficiels et le vagin ; mais dans le premier cas le rapprochement est provoqué par le jaillissement de quelque chose, dans le second par le souvenir de ce dicton allemand cynique : « un trou est toujours un trou », au moyen duquel s'établit verbalement le lien. C'est l'identité de l'expression verbale, et non pas la similitude des objets qui a dicté le choix du substitut. Quand le mot et la chose ne coïncident pas, la formation substitutive schizophrène diffère de celle des névroses de transfert.

Confrontons ce point de vue avec l'hypothèse suivant laquelle, dans la schizophrénie, les investissements objectaux se trouvent abandonnés. Nous ajouterons que l'investissement des représentations verbales est, lui, maintenu. Ce que nous pouvons appeler représentation consciente de l'objet se dissocie maintenant pour nous en *représentation verbale* et en *représentation objectale* qui consiste en un investissement, sinon des images mnésiques directes de l'objet, du moins des traces mnésiques plus lointaines dérivées de lui. Soudain, nous pensons avoir découvert ce qui différencie une représentation consciente d'une représentation inconsciente. Ces dernières ne sont pas, comme nous l'avions cru, des enregistrements différents d'un

même contenu psychique en des lieux psychiques divers, non plus que des états d'investissement fonctionnel différents en un même lieu. La représentation consciente englobe la représentation objectale, plus la représentation verbale correspondante, tandis que la représentation inconsciente n'est que la figuration de l'objet seul. Le système ICS renferme les premiers et véritables investissements objectaux ; c'est le rattachement de l'idée à la représentation verbale correspondante qui provoque un surinvestissement et donne ainsi naissance au système PCS. Ce sont, supposons-nous, de pareils surinvestissements qui déterminent une organisation psychique plus élevée et permettent le remplacement du processus primaire par le processus secondaire, celui qui régit le PCS. Nous pouvons maintenant affirmer expressément que, dans les névroses de transfert, ce que le refoulement refuse à l'idée chassée, c'est la traduction en mots destinés à rester liés à l'objet. L'idée qui n'a pas été traduite en mots, l'acte psychique qui n'a pas été surinvesti, demeurent alors à l'état de refoulé dans l'ICS.

Je ferai remarquer que nous avons très tôt soutenu le point de vue qui nous permet aujourd'hui de comprendre les caractères les plus frappants de la schizophrénie. Dans les dernières pages de la « Science des rêves », publiée en 1900, j'ai dit que les processus cogitatifs, c'est-à-dire les actes d'investissement les plus éloignés des perceptions, sont en soi dénués de toute qualité et inconscients. S'ils peuvent devenir conscients, ce n'est que par rattachement aux résidus des perceptions verbales. De leur côté, les représentations verbales dérivent, comme les représentations objectales, des perceptions sensorielles, de sorte qu'il y aurait lieu de se demander pourquoi les représentations objectales ne deviennent pas conscientes au moyen de leurs propres résidus de perception. Mais il est probable que la pensée se manifeste en systèmes qui sont si éloignés des résidus primitifs de la perception qu'ils n'ont rien gardé de leurs qualités et ont besoin, pour devenir conscients, d'être renforcés par l'apport de qualités nouvelles. De plus, certains investissements, du fait de leur rattachement à des mots, peuvent se trouver pourvus de qualité. Sans ce rattachement, ils n'auraient pu en tirer aucune des perceptions, parce qu'ils ne font que correspondre à des relations entre représentations objectales. De pareilles relations, que, seuls, les mots peuvent rendre saisissables, constituent une des parties principales de nos processus cogitatifs. Nous com-

prenons que la liaison avec des représentations verbales ne coïncide pas forcément encore avec la prise de conscience, mais ne fait que rendre celle-ci possible, qu'ainsi elle ne caractérise que le seul système PCS. Mais voici que, par ces réflexions, nous nous éloignons de notre véritable sujet, et parvenons au cœur des problèmes du préconscient et du conscient, problèmes que nous allons, comme il se doit, envisager séparément.

En ce qui concerne la schizophrénie dont nous ne parlerons ici qu'autant qu'il nous paraîtra nécessaire de le faire pour avoir une notion générale de l'inconscient, en ce qui concerne la schizophrénie, dis-je, nous nous demanderons si le processus appelé ici refoulement a encore quelque parenté avec le refoulement des névroses de transfert. Il convient de modifier la définition du refoulement, si nous voulons pouvoir l'appliquer aux cas de la dementia praecox et d'autres maladies narcissiques. Le processus du refoulement, nous l'avons dit, se jouerait entre les systèmes ICS et CS (ou PCS) et aurait pour résultat de maintenir éloignées du conscient les représentations. Or, la tentative de fuite qui se manifeste par le retrait de l'investissement conscient demeure, quoi qu'il arrive, comme un fait d'ordre général. L'examen le plus superficiel montre combien cette tentative de fuite, cette fuite du moi, se réalise plus profondément et plus totalement dans les névroses narcissiques.

Si cette fuite se traduit, dans la schizophrénie, par un retrait de l'investissement objectal des endroits qui figurent la représentation objectale inconsciente, il peut sembler étrange que la partie qui appartient au PCS de cette même représentation objectale (et les représentations verbales correspondantes) doivent supporter un investissement plus intense. On s'attendrait plutôt à ce que la représentation verbale ait à subir, en tant que partie préconsciente, le premier choc du refoulement, et que son investissement soit rendu tout à fait impossible, lorsque le refoulement s'est poursuivi jusqu'aux représentations objectales inconscientes. C'est là, reconnaissons-le, un fait difficile à comprendre. On en conclut que l'investissement de la représentation verbale n'appartient pas à l'acte de refoulement, mais représente la première des tentatives de rétablissement ou de guérison qui dominent de façon si frappante le tableau clinique de la schizophrénie. Ces efforts tendent à faire retrouver l'objet perdu, et, peut-être, dans cette intention, après avoir pris le chemin qui, à travers la partie verbale, aboutit à l'objet,

se voient-ils forcé de se contenter des mots au lieu des choses. Notre activité psychique s'exerce tout à fait communément en deux sens opposés, tantôt à partir des instincts, au travers du système ICS jusqu'au travail de la pensée consciente, tantôt à partir des incitations du dehors, à travers le système CS, PCS, jusqu'aux investissements inconscients du moi et des objets. Malgré le refoulement accompli, cette seconde voie doit demeurer accessible et reste assez largement ouverte aux tentatives que fait la névrose pour retrouver ses objets. En pensant abstraitement, nous courons le risque de négliger le rapport qui unit les mots aux représentations inconscientes des objets, et il est indéniable que notre raisonnement philosophique aura alors, de par son expression et son contenu, une ressemblance indésirable avec la manière de raisonner des schizophrènes. D'autre part, on peut caractériser le mode de penser de ceux-ci en disant qu'ils traitent les choses concrètes comme si elles étaient abstraites.

Si nous avons réellement pu réussir à reconnaître l'ICS et à établir une juste distinction entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente, nos recherches, en maints autres domaines encore, ne manqueront pas de nous ramener à ce même point de vue.

Complément métapsychologique à la science des rêves (1)

En maintes circonstances, nous constaterons combien nos recherches seront facilitées par l'établissement d'un parallèle entre certains états et certains phénomènes qu'on peut considérer comme les *prototypes normaux* de divers syndromes morbides. Nous voulons parler d'états affectifs tels que le deuil, l'état amoureux et aussi le sommeil et le phénomène du rêve.

Nous n'avons pas coutume de réfléchir beaucoup au fait que l'homme, chaque soir, rejette les enveloppes dont il a couvert son corps et enlève aussi les objets dont il se sert pour compenser les déficiences de ses organes : lunettes, faux cheveux, fausses dents,

(1) Les deux essais suivants se relient aux précédents et sont tirés d'un recueil que j'avais d'abord eu l'intention de publier sous le titre de : « Préparation à une métapsychologie » et dont le but était d'éclaircir et d'approfondir les données théoriques sur lesquelles pourrait se fonder un système psychanalytique.

etc. On peut ajouter qu'en se préparant à dormir, il entreprend un devêtement analogue de son psychisme, renonce à la plupart de ses conquêtes psychiques et se rapproche ainsi extrêmement, par ces deux voies, de la situation qui fut le point de départ de son évolution vitale. Au point de vue somatique, le sommeil est une réactivation du séjour dans le ventre maternel, les mêmes conditions d'attitude de repos, de chaleur, de suppression des excitations s'y trouvant réalisées. Bien des gens reprennent même, quand ils dorment, la position fœtale. Quel est l'état psychique du dormeur ? Il se retire presque totalement du monde qui l'entoure et cesse de s'y intéresser.

Lorsqu'on étudie les états psycho-névrotiques, on est chaque fois incité à mettre en évidence ce qu'on appelle les *régressions temporelles,* à tenir compte, pour chaque cas, du retour en arrière dans l'évolution qui lui est propre. On distingue deux régressions semblables : celle de l'évolution du moi et celle de l'évolution de la libido. Cette dernière se reporte, au cours du sommeil, jusqu'au rétablissement du *narcissisme primitif,* l'autre, jusqu'au stade de la *satisfaction hallucinatoire de désir.*

C'est naturellement l'étude du rêve qui nous a appris tout ce que nous savons touchant les caractères psychiques du sommeil. Il est vrai que le rêve ne nous montre les hommes qu'autant qu'ils ne dorment pas, mais il ne peut empêcher de révéler, ce faisant, les caractères aussi du sommeil lui-même. L'observation nous a fait connaître quelques particularités du rêve que nous n'avions d'abord pas saisies et qui sont actuellement faciles à grouper. Nous savons aujourd'hui que le rêve est absolument égoïste et que la personne qui, dans ses épisodes, joue le rôle capital est toujours celle du rêveur lui-même. C'est là une conséquence évidente du narcissisme du sommeil. Narcissisme et égoïsme ne coïncident-ils pas ? Le mot « narcissisme » ne sert qu'à mieux marquer le caractère libidinal de l'égoïsme, ou, autrement dit, le narcissime peut être considéré comme le complément libidinal de l'égoïsme. On est aussi parvenu à comprendre le pouvoir de diagnostic du rêve, pouvoir généralement admis, tenu pour énigmatique et grâce auquel les maladies organiques à leur début sont souvent plus tôt et plus nettement ressenties qu'à l'état de veille. Il arrive alors que toutes les sensations corporelles actuelles paraissent démesurément amplifiées. Cette amplification est de nature hypocondriaque, elle présuppose que tous les investissements psychiques du monde extérieur ont été

retirés et reportés sur le moi lui-même et permet de déceler précocement certaines modifications organiques qui, à l'état de veille, auraient, un temps encore, passé inaperçues.

Un rêve nous indique qu'il s'est passé une chose propre à troubler le sommeil, il nous permet d'avoir quelque notion de la manière dont ce trouble a pu être évité. Après tout, le dormeur a rêvé et peut continuer à dormir ; à la place de la revendication intérieure qui avait voulu l'occuper, c'est un fait extérieur qui a surgi et dont l'exigence a été satisfaite. Le rêve est donc aussi une *projection*, l'extériorisation d'un processus interne. Nous nous souvenons d'avoir rencontré ailleurs déjà la projection, parmi les moyens de défense. Et le mécanisme de la phobie hystérique culminait aussi dans ce fait que l'individu pouvait, grâce à une tentative de fuite, se protéger contre un péril extérieur venu remplacer une exigence instinctuelle intérieure. Mais évitons de traiter, à nouveau, ici à fond de cette question jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'analyse des affections narcissiques où le mécanisme de la projection joue le rôle le plus frappant.

Comment l'intention de dormir se trouve-t-elle cependant ainsi contrecarrée ? Cet obstacle peut émaner soit d'une irritation intérieure, soit d'une excitation extérieure. Envisageons d'abord le cas moins transparent et plus intéressant de l'obstacle intérieur ; l'expérience nous enseigne que les promoteurs du rêve sont les restes diurnes, les investissements de la pensée qui ne se sont pas soumis comme les autres investissements au retrait général et qui, en revanche, lui conservent une certaine quantité d'intérêt libidinal ou autre. Le narcissisme du sommeil s'est donc vu contraint, de prime abord, d'admettre une exception et c'est grâce à celle-ci que débute la formation du rêve. En psychanalyse, ces restes diurnes nous apparaissent sous forme de pensées latentes du rêve et nous sommes obligés, vu la situation et conformément à leur nature, de les considérer comme des représentations préconscientes, comme des appartenances du système préconscient.

Ce n'est pas sans avoir surmonté certaines difficultés qu'on peut poursuivre cette étude de la formation des rêves. Le narcissisme de l'état de sommeil exprime le retrait de l'investissement de toutes les représentations objectales, tant de la partie inconsciente que de la partie préconsciente de celles-ci. Lorsqu'alors certains « restes diurnes » sont restés investis, il y a lieu d'admettre qu'ils s'emparent

pendant la nuit d'assez d'énergie pour forcer l'attention du conscient ; on inclinerait plutôt à croire que l'investissement qui leur a été conservé est bien plus faible que celui dont ils étaient chargés durant la journée. L'analyse nous dispense ici d'autres spéculations en nous prouvant que les sources des émois instinctuels inconscients viennent renforcer ces restes diurnes, lorsque ceux-ci sont destinés à jouer le rôle de générateurs de rêves. Cette hypothèse ne soulève d'abord aucune difficulté, car tout porte à croire que la censure entre le préconscient et l'inconscient se trouve fort abaissée pendant le sommeil et que, de ce fait, les relations entre les deux systèmes se trouvent plutôt facilitées.

Mais nous ne pouvons passer sous silence une autre objection. Lorsque le sommeil narcissique a eu pour effet le retrait de tous les investissements des systèmes inconscients et préconscients, il n'est plus possible non plus que les restes diurnes préconscients puissent être renforcés du fait des émois instinctuels inconscients, qui ont eux-mêmes abandonné leurs investissements au moi. La théorie de l'élaboration du rêve aboutit ici à une contradiction ou bien elle doit être sauvée par une modification de nos vues sur le narcissisme du sommeil. Or, comme on le verra plus tard, une semblable modification restrictive paraît inévitable, même en ce qui concerne la théorie de la démence précoce et ne peut être que celle-ci : la partie refoulée du système inconscient ne se plie pas au désir de sommeil émané du moi. Elle conserve totalement ou partiellement son investissement et s'est d'ailleurs assuré, par suite du refoulement, une certaine indépendance par rapport au moi. De ce fait même, une partie de la dépense en refoulement (le *contre-investissement*) devrait aussi être maintenue pendant la nuit, afin de faire face au péril instinctuel, encore que l'accès des voies qui mènent vers la décharge en affect et vers la motilité soit empêché, ce qui pourrait notablement abaisser le niveau du contre-investissement nécessaire. Voici donc comment nous pourrions nous représenter la situation qui aboutit à l'élaboration du rêve. L'envie de dormir cherche à attirer à soi tous les investissements émanés du moi et à établir un narcissisme absolu. Cela ne peut que partiellement réussir, car le refoulé du système inconscient n'obéit pas au désir de sommeil. Il faut donc qu'une partie des contre-investissements soit maintenue et que la censure entre l'inconscient et le préconscient, encore qu'affaiblie, subsiste. Là où s'exerce la domination du moi, tous les systèmes

sont vidés de leurs investissements. Plus les investissements instinctuels de l'inconscient sont puissants, plus le sommeil est léger. Nous connaissons aussi le cas extrême où le moi, parce qu'il se sent incapable d'empêcher les émois refoulés libérés au cours du sommeil, renonce à l'envie de dormir. En d'autres termes, le moi renonce au sommeil par peur de ses rêves.

Plus tard, nous verrons quelles graves conséquences entraîne l'hypothèse de l'insubordination des émois refoulés. Pour le moment, contentons-nous de poursuivre notre étude de l'élaboration du rêve.

En ce qui touche la seconde effraction opérée dans le narcissisme, tenons compte d'une possibilité offerte aux pensées diurnes préconscientes de s'avérer résistantes et de conserver une partie de leur investissement. Les deux cas peuvent au fond être identiques ; la résistance du reste diurne peut être attribuée au lien, déjà existant à l'état de veille, qui le rattache aux émois instinctuels, ou bien tout se passe un peu moins simplement et les restes diurnes non entièrement déchargés ne se mettent en relation avec le refoulement qu'une fois le sommeil établi, grâce aux communications facilitées entre le préconscient et l'inconscient. Dans les deux cas, l'élaboration du rêve progresse de façon analogue et décisive. Il y a d'abord formation du désir *préconscient* du rêve qui *permet à l'émoi inconscient de s'exprimer grâce au matériel des restes diurnes préconscients.* Il faudrait distinguer très nettement ce désir du rêve des restes diurnes, il n'a pas eu besoin d'exister à l'état de veille et peut déjà posséder le caractère irrationnel, propre à tout ce qui est inconscient, quand on le traduit en termes du conscient. Il faut aussi se garder de confondre le désir du rêve avec les émois de désirs, qui se sont peut-être mais non pas nécessairement, trouvés au-dessous des pensées préconscientes (latentes) du rêve. Au cas où de semblables désirs préconscients existent, le désir du rêve ne fait que s'y ajouter en les renforçant de la manière la plus efficace.

Passons maintenant à l'étude du sort réservé à cet émoi de désir, substitut, en son essence, d'une exigence instinctuelle et qui est devenu, dans le préconscient, le désir du rêve (fantasme de désir). A y bien réfléchir, il pourrait se liquider de trois façons différentes : soit par la voie qui serait, à l'état de veille, la normale, c'est-à-dire quand il émane du préconscient pour s'insinuer dans le conscient, soit en esquivant le conscient, tout en s'assurant un déversement moteur direct, soit en prenant une voie inattendue que l'observation

nous permet vraiment de reconnaître. Dans le premier cas, il se transformerait en *idée délirante* avec contenu de réalisation de désir, ce qui, à dire vrai, n'arrive jamais dans le sommeil (bien que très peu familiarisés avec les conditions métapsychologiques des processus psychiques, nous pouvons peut-être tirer de ce fait une indication, à savoir que la décharge totale d'un système le rend peu accessible aux excitations). Le second cas, celui de la décharge motrice directe, devrait être exclu en raison du même principe, car l'accès à la motilité se trouve normalement encore un peu plus éloigné de la censure du conscient, mais on l'observe exceptionnellement sous forme de *somnambulisme*. Nous ignorons dans quelles conditions se produit ce phénomène et pourquoi il ne se réalise pas plus souvent. Le dénouement auquel on aboutit dans l'élaboration du rêve est, il faut le dire, bizarre et tout à fait inattendu. Le processus ébauché, dans le préconscient et renforcé par l'inconscient, rebrousse chemin à travers l'inconscient vers la perception qui s'impose à la conscience. Cette *régression* constitue la troisième phase de la formation du rêve. Rappelons ici, pour fixer nos idées, les phases précédentes : renforcement par l'inconscient des restes diurnes préconscients. — Instauration du désir du rêve.

Nous qualifions une semblable régression de *topique* pour la distinguer de celle dont nous avons déjà parlé : la régression temporelle qui remonte le cours de l'évolution biographique. Ces deux régressions ne coïncident pas nécessairement, mais c'est ce qu'elles font justement dans l'exemple présent. La rétrogradation du cours de l'excitation à partir du préconscient vers la perception, en traversant l'inconscient, est en même temps un retour au stade précoce de la réalisation hallucinatoire du désir.

« La science des rêves » nous a enseigné de quelle manière se réalise, au cours de la formation du rêve, la régression des restes diurnes préconscients. Les pensées sont, durant cette période, transformées en images — surtout en images visuelles —, donc les représentations verbales sont ramenées aux représentations objectales correspondantes, comme si le souci de figurabilité dominait tout le processus. Une fois la régression accomplie, une série d'investissements reste dans le système inconscient, investissements de souvenirs objectaux sur lesquels le processus primaire psychique agit jusqu'à ce qu'il ait formé le contenu manifeste du rêve, par condensation et chassé-croisé des investissements. Là seulement où les

représentations verbales dans les restes diurnes sont des résidus de fraîche date, actuels, de perceptions, et non pas l'expression de pensées, ils sont traités comme des représentations objectales et soumis aux influences de la condensation et du déplacement. D'où la règle, énoncée dans « la Science des rêves » et confirmée ensuite avec évidence, que les mots et les paroles ne sont pas, dans le contenu du rêve, nouvellement formés, mais reproduisent des paroles prononcées le jour même du rêve (ou d'autres impressions récentes, parfois même provoquées par les lectures). Il est très curieux d'observer combien le travail onirique dépend peu des représentations verbales ; il est toujours prêt à substituer les mots les uns aux autres jusqu'à ce qu'il réussisse à trouver une expression favorable au jeu de la représentation plastique (1).

C'est ici que se perçoit la différence décisive qui existe entre l'élaboration du rêve et la schizophrénie. Dans cette dernière, les mots eux-mêmes par lesquels s'exprime la pensée préconsciente deviennent objets d'élaboration pour le processus primaire, tandis que, dans le rêve, ce ne sont pas les mots, mais bien les représentations objectales auxquelles les mots sont ramenés qui subissent cette élaboration. Le rêve connaît une régression topique, la schizophrénie non. Dans le rêve, la relation entre les investissements verbaux (préconscient) et les investissements objectaux (inconscient) est libre ; dans la schizophrénie, fait caractéristique, elle est interrompue. L'impression causée par cette différence se trouve justement diminuée par les interprétations de rêves entreprises dans la pratique psychanalytique. L'interprétation des rêves, en mettant à jour le cours du travail onirique, en suivant les voies qui mènent des

(1) J'attribue aussi à ce souci de figurabilité, un fait mentionné et peut-être surestimé par *Silberer*, à savoir que certains rêves permettent deux interprétations simultanées et cependant essentiellement différentes, dont l'une est qualifiée, par l'auteur, d'*analytique* et l'autre d'*anagogique*. En ce cas, c'est toujours de pensées très abstraites qu'il s'agit, de pensées dont l'exposé, dans le rêve, se heurte à de grandes difficultés. Songeons, par exemple, à ce que serait l'entreprise de remplacer l'éditorial d'un journal politique par des illustrations ! En pareils cas, l'élaboration du rêve consiste d'abord à remplacer le texte de pensées abstrait par un texte plus concret, relié de quelque façon à l'abstrait, par comparaison, symbolisme, allusion allégorique, ou, mieux encore, génétiquement. C'est ce nouveau texte qui fournit matière à l'élaboration du rêve. Les pensées abstraites fournissent ce qu'on appelle l'interprétation anagogique, plus facile à deviner, dans le travail d'interprétation, que l'interprétation réellement analytique. Suivant une judicieuse remarque de *O. Rank*, certains rêves de traitement, faits par des patients en cours d'analyse, sont les meilleurs exemples de la façon dont il convient d'interpréter les rêves à sens multiples.

pensées latentes aux éléments du rêve, en découvrant le double sens des mots, en trouvant les traits d'union entre les diverses sortes de matériaux semble tantôt spirituelle, tantôt schizophrénique et nous fait oublier que toutes les opérations verbales ne sont, pour le rêve, qu'une préparation à la régression objectale.

Le parachèvement du processus onirique s'opère quand le contenu cogitatif, transformé par régression, mué en un fantasme de désir, devient conscient en tant que perception sensorielle, subissant alors une élaboration secondaire soumise à tout contenu de perception. Nous disons que le désir du rêve se transforme en hallucination et s'assure sous cette forme, la croyance en la réalité de son accomplissement. C'est justement à cette partie finale de la formation du rêve que s'attachent les plus fortes incertitudes, celles que nous cherchons à expliquer en faisant un parallèle entre le rêve et les états pathologiques qui lui sont apparentés.

La formation du fantasme de désir, sa régression vers l'hallucination, sont les parties les plus essentielles de l'élaboration du rêve, mais ne lui appartiennent cependant pas exclusivement. Bien plutôt, elles existent aussi dans deux états morbides : dans la confusion mentale hallucinatoire aiguë (amentia de Meynert) et dans la phase hallucinatoire de la schizophrénie. Le délire hallucinatoire de l'amentia est un fantasme de désir facile à reconnaître, souvent entièrement ordonné à la manière d'un joli rêve diurne. On pourrait parler de façon tout à fait générale d'une *psychose hallucinatoire de désir* et la déceler aussi bien dans le rêve que dans l'amentia. Certains rêves d'ailleurs ne consistent qu'en fantasmes de désirs à contenu abondant et non déplacés. La phase hallucinatoire de la schizophrénie a été moins bien étudiée ; elle semble, en règle générale, de nature composite, mais correspondrait essentiellement à une nouvelle tentative de restitution tendant à ramener l'investissement libidinal aux représentations objectales (1). Je ne puis ici utiliser, pour ce parallèle, les autres états hallucinatoires survenant dans de multiples états pathologiques car je ne dispose, sur ce point, d'aucune expérience personnelle et ne saurais me servir de celle des autres.

Rendons-nous compte que la psychose hallucinatoire de désir aboutit, dans le rêve ou ailleurs, à deux résultats qui ne sont nulle-

(1) Dans notre essai sur *L'Inconscient* nous avons traité de la première tentative de ce genre : le surinvestissement des représentations verbales.

ment liés l'un à l'autre. Elle ne fait pas qu'apporter au conscient des désirs cachés ou refoulés, mais elle est aussi convaincue de la réalité de ce qu'elle représente ainsi. Il importe de comprendre cette circonstance et l'on ne saurait vraiment prétendre que les désirs inconscients, une fois devenus conscients, soient obligatoirement pris pour des réalités. Chacun sait, en effet, que le jugement permet parfaitement de différencier les réalités des représentations et des désirs, quelque intenses par ailleurs que ces derniers soient. Ce sentiment du réel est lié à la perception par les sens. Lorsqu'une pensée a pu trouver la voie de la régression jusqu'aux traces mnésiques inconscientes des objets et de là jusqu'aux perceptions, alors la perception de cette pensée nous apparaît comme réelle. Ainsi l'hallucination comporte un sentiment de réalité. On peut alors se demander quelle condition est nécessaire à la survenance d'une hallucination. La première réponse serait celle-ci : la régression, et par suite la question de la genèse de l'hallucination, devra être remplacée par la question du mécanisme de la genèse de la régression elle-même. En ce qui touche le rêve, nous pouvons, dès maintenant, donner l'explication suivante : la régression des pensées oniriques préconscientes vers les images mnésiques d'objets découle vraisemblablement de l'attirance qu'exercent, sur les pensées traduites en mots, ces représentants instinctuels inconscients, par exemple les souvenirs refoulés d'événements vécus. Seulement, nous ne tardons pas à remarquer que nous nous sommes égarés sur une fausse piste. Si le secret de l'hallucination était le même que celui de la régression, toute régression suffisamment intense devrait aboutir à une hallucination avec sentiment de la réalité. Or, nous connaissons parfaitement des cas où une réflexion régressive apporte au conscient des images mnésiques visuelles nettes, sans que nous les prenions à aucun moment pour des perceptions réelles. Nous pourrions très bien nous représenter le phénomène de la façon suivante : l'élaboration du rêve poussant jusqu'à de pareilles images mnésiques, nous rendant conscient ce qui était jusque-là demeuré inconscient et nous reflétant un fantasme de désir que nous ressentons nostalgiquement, mais que nous ne considérons pas comme une réalisation vraie de ce même désir. L'hallucination doit donc être plus qu'une reviviscence régressive des images mnésiques, inconscientes par elles-mêmes.

Représentons-nous encore qu'il est d'un grand intérêt pratique de pouvoir différencier les perceptions des représentations mnésiques,

GROUPE D'ÉTUDES
DE PSYCHANALYSE

même très intenses. Toute notre attitude envers le monde extérieur et la réalité en dépend. Suivant l'hypothèse que nous avons adoptée, nous n'avons pas toujours été en possession de cette faculté et, aux débuts de notre vie psychique, l'objet propre à nous satisfaire constituait vraiment pour nous une hallucination lorsqu'il nous devenait nécessaire. Mais, en ce cas, il n'y avait pas de satisfaction et l'insuccès a dû très tôt nous inciter à créer une organisation propre à nous permettre de distinguer une semblable perception de désir d'une réalisation vraie et à l'éviter par la suite. En d'autres termes, nous avons très précocement abandonné la satisfaction hallucinatoire de désir et érigé une sorte d'*épreuve de la réalité*. On peut se demander maintenant en quoi consistait cette épreuve de la réalité et comment la psychose hallucinatoire de désir du rêve, de l'amentia, etc., parvient à la supprimer et à rétablir l'ancien mode de satisfaction.

Nous obtenons une réponse en cherchant à déterminer, avec plus de précision, le troisième de nos systèmes psychiques, le système CS que nous n'avions pas, jusqu'ici, nettement différencié du PCS. Dans l'interprétation des rêves déjà nous avons dû nous résoudre à considérer la perception consciente comme produite par un système particulier auquel nous avons attribué certains caractères remarquables. D'autres encore, tout nous porte à le croire, s'y ajouteront encore. Nous faisons coïncider ce système appelé P (perception) avec le système CS de l'action duquel dépend, en règle générale, la prise de conscience. Cependant, le fait de la prise de conscience ne coïncide pas encore parfaitement avec l'appartenance au système, car nous avons appris que des images sensorielles mnésiques peuvent être remarquées, bien que nous soyons dans l'impossibilité de leur assigner un lieu psychique, dans le système CS ou P.

Mais, pour résoudre cette difficulté, il faut attendre de pouvoir faire du système CS lui-même l'objet spécial de notre étude. Actuellement, nous devons nous borner à admettre que l'hallucination consiste en un investissement du système CS (P), mais que cet investissement ne se produit pas, comme dans le cas normal, à partir de l'extérieur, mais bien à partir de l'intérieur et qu'il est conditionné par une régression si poussée qu'elle peut atteindre le système lui-même en se plaçant au delà de l'épreuve de la réalité (1).

(1) J'ajoute en guise de complément qu'une tentative pour expliquer l'hallucination devrait s'appliquer non pas à l'hallucination positive, mais bien à l'hallucination *négative*.

Dans un essai précédent (*Les pulsions et leur destin*), nous avons revendiqué, pour l'organisme encore incapable de se suffire à lui-même, la possibilité de se donner au moyen de ses perceptions, une première orientation dans le monde en distinguant l' « extérieur » de l' « intérieur », de par leur genre de relation avec la fonction musculaire. Toute perception qu'une action suffit à faire disparaître doit être reconnue comme extérieure, comme réalité. Lorsque l'action ne modifie rien, c'est que la perception vient de l'intérieur même du corps et n'est pas réelle. Combien est précieux pour l'individu cet indice distinctif de la réalité qui constitue aussi une aide contre elle ! L'homme voudrait bien aussi disposer d'une force semblable pour lutter contre les exigences si souvent inexorables de son instinct, c'est pourquoi il se donne tant de mal pour déplacer vers le dehors, pour *projeter*, tout ce qui lui devient pénible.

Une dissection poussée de l'appareil psychique nous permet de dire que c'est au seul système CS (P) qu'incombe cette orientation dans l'univers obtenue par la différenciation entre l'intérieur et l'extérieur. Le conscient doit disposer d'une innervation motrice qui permet d'établir si la perception peut être amenée à disparaître ou si elle s'avère résistante. L'*épreuve de la réalité* n'est sans doute rien d'autre que cette disposition (1). Il ne nous est pas possible d'approfondir cette question, car la nature et le mode d'élaboration du système CS nous sont encore mal connus. Nous considérerons l'épreuve de la réalité comme l'une des grandes *institutions du moi* à côté des *censures* que nous avons appris à reconnaître entre les systèmes psychiques et nous attendrons que l'analyse des affections narcissiques nous aide à découvrir d'autres institutions semblables.

Par contre, dès maintenant, la pathologie est susceptible de nous apprendre comment l'épreuve de la réalité peut être supprimée ou mise hors d'activité. C'est l'étude de la psychose de désir, de l'amentia, qui, de façon moins équivoque encore que le rêve, nous le montrera : l'amentia est la réaction à une perte que la réalité affirme, mais que le moi doit nier parce qu'il la trouve insupportable. Le moi alors brise son lien avec la réalité, il enlève au système des perceptions conscientes son investissement, ou plutôt un investissement dont la nature particulière reste encore à rechercher. C'est du fait de ce détournement du réel que l'épreuve de la réalité est évitée et

(1) En ce qui concerne la différenciation entre l'épreuve d'actualité et l'épreuve de la réalité, voir plus loin.

que les fantasmes de désirs — non refoulés, tout à fait conscients — peuvent pénétrer dans le système et, de là, passent pour être une meilleure réalité. Un semblable retrait peut être rangé parmi les processus de refoulement ; l'amentia nous offre un intéressant drame de désaccord entre le moi et l'un de ses organes, celui qui, peut-être, le servait le plus fidèlement et lui était le plus intimement lié (1).

C'est au renoncement volontaire qu'incombe, dans le rêve, le rôle que joue, dans l'amentia, le refoulement. L'état de sommeil veut tout ignorer de la réalité, ne s'y intéresse pas du tout ou dans la mesure où il est question de la cessation du sommeil, du réveil. Il enlève ainsi son investissement au système CS, ainsi qu'aux autres systèmes, le PCS et l'ICS, pour autant que ces derniers, dans les positions présentes obéissent au désir de dormir. Ce non investissement du système CS implique l'impossibilité d'une épreuve de la réalité et les excitations qui, indépendantes de l'état de sommeil, ont pris la voie de la régression trouveront cette voie libre jusqu'au système conscient où elles se manifesteront comme une indiscutable réalité (2). En ce qui concerne la psychose hallucinatoire de la démence précoce, notre étude nous permet de conclure qu'elle ne peut appartenir aux symptômes de début de cette affection. Elle ne devient possible que lorsque le moi du malade est suffisamment désagrégé pour que l'épreuve de la réalité ne suffise plus à empêcher l'hallucination.

En ce qui touche la psychologie du processus onirique, il résulte de nos considérations que tous les caractères essentiels du rêve sont déterminés par la condition de l'état de sommeil. Le vieil *Aristote* avait raison sur toute la ligne en énonçant ce fait, à première vue insignifiant, que le rêve était l'activité psychique du dormeur. Nous pourrions ajouter : un reste d'activité psychique rendu possible du

(1) On peut ici suggérer l'hypothèse suivante : les hallucinations toxiques, le délire alcoolique, par exemple, doivent être interprêtées de la même façon. La perte intolérable, imposée par la réalité, serait justement celle de l'alcool. Si l'on redonne de l'alcool au malade, les hallucinations disparaissent.

(2) Le principe de l'inexcitabilité des systèmes non investis paraît ici ne pas jouer en ce qui concerne le CS (P). Mais il peut ne s'agir que d'une suppression partielle de l'investissement et c'est justement pour le système de perception que nous serons obligés d'admettre un certain nombre de conditions d'excitation très éloignées de celles des autres systèmes. Le caractère de tâtonnement incertain de ces considérations métapsychologiques ne doit naturellement d'aucune manière être dissimulé ou atténué. Seule une étude plus approfondie nous permettra de parvenir à un certain degré de probabilité.

fait que l'état narcissique de sommeil ne se laisse pas partout imposer. Il n'y a là rien qui diffère beaucoup de ce qu'ont toujours dit les psychologues et les philosophes, mais notre conception se fonde sur des vues absolument différentes, relativement à la structure et au fonctionnement de l'appareil psychique.

Avant d'en finir, jetons encore un coup d'œil sur le rôle, important pour notre connaissance des mécanismes des troubles psychiques, d'un topisme du processus de refoulement. Dans le rêve, le retrait de l'investissement (libido, intérêts divers), s'effectue également dans tous les systèmes. Dans les névroses de transfert, c'est l'investissement du préconscient qui est retiré, dans la schizophrénie, celui de l'inconscient, dans l'amentia, celui du conscient.

Deuil et mélancolie

Maintenant que le deuil nous a servi de prototype normal des troubles psychiques narcissiques, nous essaierons d'éclairer la nature de la mélancolie en la comparant à l'affect normal du deuil. Cette fois, cependant, nous nous voyons obligés, avant toute chose, d'avouer qu'il faudra se garder de surestimer le résultat obtenu. Même en psychiatrie descriptive, la manière de concevoir et de définir la mélancolie semble incertaine. Cette affection apparaît sous des formes cliniques variées dont rien ne permet d'affirmer qu'elles constituent certainement un tout unique parmi lesquelles certaines rappellent plutôt les affections somatiques que les affections psychogènes. En plus des impressions que tout observateur est à même de recueillir, le matériel dont nous disposons ne comprend qu'un petit nombre de cas dont la nature psychogène n'est pas douteuse. Ainsi de prime-abord, nous renonçons à revendiquer la validité générale de nos résultats et nous nous consolerons en songeant que nos moyens actuels d'investigation ne nous permettent guère de trouver quelque chose qui ne soit *typique*, sinon pour toute une catégorie d'affections, du moins pour un groupe plus restreint.

Le tableau clinique général de la mélancolie et du deuil semble devoir justifier la mise en parallèle des deux états (1). Et même les causes occasionnelles de tous deux, certaines circonstances de la vie

(1) Abraham auquel nous devons les plus importantes de ces rares études analytiques, est, lui aussi, parti de ce parallèle. (*Zentralblatt für Psychoanalyse*, II, 6, 1912).

coïncident, si tant est qu'on puisse les apercevoir. Le deuil est toujours la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction érigée en substitut de cette personne, telle que : patrie, liberté, idéal, etc. Chez certaines personnes dont nous soupçonnons, de ce fait même, qu'elles sont affligées d'une prédisposition morbide, nous voyons surgir, à la suite des mêmes circonstances, au lieu du deuil, la mélancolie. Chose très remarquable, jamais nous n'aurions l'idée de considérer le deuil comme un état morbide, ni de le faire traiter par un médecin, bien qu'il entraîne de sérieuses modifications dans la manière normale de vivre. Nous sommes persuadés qu'au bout d'un certain temps, l'affliction sera surmontée et nous trouverions inadéquate, voire nuisible, une interruption du deuil.

La mélancolie, au point de vue psychique, se marque par une dépression profonde et douloureuse, par la cessation de tout intérêt pour le monde extérieur, par la perte de la faculté d'aimer, par l'inhibition de toute production et par une diminution du sentiment de soi, diminution qui se traduit par des auto-reproches, des injures adressées à soi-même et pouvant même aller jusqu'à l'attente délirante du châtiment. Ce tableau clinique nous semblera plus facile à saisir si nous considérons que le deuil présente les mêmes traits, un seul excepté. Dans le deuil, en effet, il n'y a pas diminution du sentiment de soi, mais, quant au reste, tout est pareil. Le deuil profond, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même douloureux état d'âme, la même perte d'intérêt pour le monde extérieur — sauf pour ce qui touche tout ce qui peut rappeler le défunt, — la même impuissance à choisir quelque nouvel objet d'amour — ce qui serait, en effet, remplacer le mort —, le même recul devant toute activité non en rapport avec le souvenir de l'être disparu. Nous concevons aisément que cette inhibition, cette limitation du moi, se trouvent être l'expression d'un don de soi exclusif au deuil, don par suite duquel il ne reste plus rien pour d'autres buts et pour d'autres intérêts. En réalité, si ce comportement ne nous semble pas être pathologique, c'est parce que nous savons si bien l'expliquer.

Nous approuverons aussi le rapprochement suivant lequel l'état d'âme du deuil est qualifié de « douloureux ». Quand nous connaîtrons les caractères économiques de la souffrance, ce rapprochement nous semblera lumineux.

Demandons maintenant ce qu'est le travail fourni par le deuil. Je pense qu'il n'y aurait rien de forcé à le représenter de la manière

suivante : l'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé a cessé d'exister et toute la libido est sommée de renoncer aux liens qui la rattachent à cet objet. C'est là-contre quoi se produit une révolte compréhensible. On observe toujours, en effet, que l'homme abandonne à regret une position de sa libido, même au cas où un objet-substitut est déjà tout proche. Cette révolte est parfois si intense que le sujet peut en arriver à se détourner de la réalité et à se cramponner à l'objet perdu grâce à une psychose hallucinatoire de désir (voir l'essai précédent). Dans le cas normal, c'est le respect de la réalité qui a le dessus. Cependant, l'ordre donné par celle-ci n'est pas obligatoirement exécuté de suite. Il peut n'être réalisé qu'en partie et à grands frais de temps et d'énergie d'investissement, cependant que l'existence de l'objet perdu se poursuit psychiquement. Chacun des souvenirs, chacun des espoirs qui reliait la libido à l'objet se trouve comme figé, surinvesti, et c'est sur lui que se réalise la liquidation de la libido. Ce n'est nullement chose aisée que de motiver, au point de vue économique, la souffrance extraordinaire que provoque ce compromis : la réalisation de chacun des ordres édictés par la réalité. Il est étrange que ce douloureux déplaisir nous paraisse chose toute naturelle. De fait, une fois achevé le travail du deuil, le moi se trouve à nouveau libéré de ses inhibitions.

Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous savons du deuil. Il est évident que, pour toute une série de cas, elle constitue, elle aussi, une réaction à la perte d'un objet aimé; dans certaines circonstances, on peut reconnaître que la perte est de nature moins concrète. L'objet, par exemple, n'est pas vraiment mort, mais seulement perdu en tant qu'objet d'amour (cas d'une fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on croit devoir admettre que la perte s'est bien produite, mais sans parvenir à savoir avec précision ce qui a été perdu. On est alors d'autant plus justifié à admettre que le malade lui-même n'arrive pas à consciemment concevoir ce qu'il a perdu. C'est même là, semble-t-il, ce qui se produit quand la perte qui a provoqué la mélancolie est connue du malade et que ce dernier sait bien *qui*, mais non pas *ce* qu'il a perdu. Ainsi nous avons été incités à relier de quelques façon la mélancolie à une perte objectale qui échappe au conscient, au lieu que, dans le deuil, rien de ce qui concerne la perte subie n'est inconscient.

Dans le deuil, nous avons trouvé de l'inhibition, un manque total d'intérêt, qui s'expliquent entièrement par le travail du deuil, lequel

absorbe le moi. La perte inconnue provoquera aussi dans la mélancolie un travail intérieur analogue et c'est lui qui sera responsable de l'inhibition de la mélancolie. Toutefois, l'inhibition mélancolique nous semble énigmatique parce que nous ne voyons pas ce qui peut si complètement absorber le malade. Le mélancolique se distingue encore par un caractère qui fait défaut chez l'endeuillé, par une extraordinaire diminution du sentiment de soi, par un énorme appauvrissement du moi. Dans le deuil, c'est l'univers qui paraît appauvri et vide ; dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. Le malade nous dépeint son moi comme bon à rien, incapable d'agir et moralement condamnable. Il se fait des reproches, s'injurie et attend la réprobation et le châtiment. Il s'abaisse devant chacun, il plaint chacun des siens d'être apparenté à une personne aussi indigne que lui. Ne percevant pas le changement qui s'est produit en lui, il étend sa critique de lui-même au passé et prétend n'avait jamais été meilleur. Le tableau clinique de cette « micromanie » surtout morale se complète par de l'insomnie, de l'anorexie, une répression, fort étrange du point de vue psychologique, de cet instinct qui oblige tout être vivant à tenir à la vie.

Il serait vain, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue thérapeutique, de contredire un malade qui porte, contre son moi, de pareilles accusations. Le malade doit, en effet, de quelque façon, avoir raison et décrire quelque chose qui agit comme il lui semble. Nous pouvons sur l'heure confirmer sans restrictions certains de ses dires. Il est vraiment, autant qu'il l'affirme, dépourvu d'intérêt, incapable d'aimer et d'agir. Mais tout cela est, nous le savons, secondaire et résulte de l'élaboration intérieure, comparable au deuil, qui ronge son moi et qui nous reste inconnue. Le malade paraît aussi avoir raison touchant certaines auto-accusations et semble seulement saisir, mieux que ceux qui ne sont pas mélancoliques, la vérité. Lorsque, se critiquant lui-même davantage, il se dépeint comme un homme mesquin, égoïste, peu sincère, manquant d'indépendance, toujours préoccupé de dissimuler les faiblesses de sa nature, il se rapproche sans doute de ce que nous savons sur la reconnaissance de nous-mêmes et nous arrivons alors à nous demander pourquoi seule la maladie permet à de pareilles vérités de nous devenir accessibles. Car c'est là un fait indubitable, quiconque professe une pareille opinion de lui-même, quiconque l'exprime devant autrui, opinion semblable à celle qu'Hamlet s'est forgée de lui et de tous les

autres (1), celui-là, qu'il dise vrai ou qu'il se fasse plus ou moins injustice, est un malade. Il n'est pas difficile non plus d'observer qu'il y a disproportion entre le degré de dénigrement de soi et la véritable valeur du sujet qui s'accuse. Telle femme qui, auparavant, s'était toujours montrée brave personne, laborieuse, attachée à ses devoirs, ne sera pas, au cours de la mélancolie, plus indulgente pour elle-même que telle autre qui avait toujours été bonne à rien. Mieux encore, peut-être la première est-elle, plus que la seconde dont nous ne saurions rien dire de bien, menacée de tomber dans la mélancolie. Enfin, un fait nous frappera, c'est que le mélancolique ne se comporte pas tout à fait comme l'être normalement dévoré de repentir et de remords. Il lui manque la honte devant autrui qui caractériserait surtour ce dernier état ou, du moins, cette honte n'attire pas l'attention. On pourrait même, chez le mélancolique, mettre en évidence le trait inverse : un besoin pressant de communication qui trouve quelque satisfaction à se montrer à nu.

Par suite, il importe ainsi fort peu que le mélancolique, dans son si pénible rabaissement de soi-même, ait à tel point raison que sa critique concorde avec le jugement d'autrui. Notons plutôt qu'il décrit avec exactitude sa situation psychologique. Il a perdu l'estime de soi et cela, sans doute, à juste titre. Il y a là, en effet, une contradiction et le problème qu'elle nous pose reste difficile à résoudre. L'analogie avec le deuil devrait nous induire à conclure que le malade a subi la perte d'un objet ; d'après ses dires, nous voyons que c'est en son moi qu'il a éprouvé cette perte.

Avant de nous préoccuper de cette contradiction, considérons un moment ces aspects de la structure du moi humain que l'affection du mélancolique nous permet d'entrevoir. Nous observons, chez lui, comment une partie du moi en vient à s'opposer à l'autre en portant sur cette dernière un jugement critique et en la prenant, en quelque sorte, pour objet. Nous soupçonnons que l'instance critique ici séparée du moi pourrait bien, en d'autres circonstances encore, manifester son indépendance et ce soupçon se trouve confirmé par toutes les observations ultérieures. Nous serons réellement justifiés à séparer cette instance du reste du moi et ce que nous apprenons ici à connaître c'est l'instance généralement appelée *conscience morale*. Avec la censure du conscient et l'épreuve de la réalité, nous la ran-

(1) *Use every men after his desert, and who should scape whipping. Hamlet*, II, 2.

gerons parmi les grandes institutions du moi et nous trouverons quelque part aussi des preuves de ce qu'elle peut, elle seule, être affectée par la maladie. Dans la mélancolie, c'est le mécontentement moral que cause le propre moi qui apparaît au premier plan. L'estimation de soi se fonde bien plus rarement sur les défauts physiques, la laideur, la faiblesse, l'infériorité sociale ; seul l'appauvrissement acquiert, parmi les appréhensions ou les assertions du malade, une place privilégiée.

Une observation, qui n'est même pas difficile à faire, nous conduit à l'explication de la contradiction ci-dessus exposée. En écoutant patiemment tous les divers reproches que s'adresse à lui-même le mélancolique, on ne peut, à la fin, se défendre de l'impression que les plus véhéments d'entre eux s'appliquent justement assez mal à la personne elle-même et conviennent, après légères modifications, à quelqu'un que le malade aime, a aimé ou devrait aimer. Cette hypothèse se trouve confirmée chaque fois que l'on étudie l'état des choses. On tient ainsi en main la clé du tableau clinique, en constatant que les auto-reproches sont des reproches adressés à un objet d'amour, reproches qui sont, de cette manière, rejetés en bloc sur le moi propre.

La femme, qui gémit tout haut de voir son mari uni à une personne aussi incapable qu'elle, veut, en réalité, se plaindre de l'incapacité de son mari, quelle que soit, par ailleurs, la nature de celle-ci. Il ne faut pas trop s'étonner de trouver quelques auto-reproches vrais disséminés parmi ceux qui ont été retournés sur soi-même ; ils peuvent se glisser au premier plan, destinés qu'ils sont à masquer les autres et à rendre impossible la reconnaissance du véritable état des choses. Ils découlent également du pour et contre du conflit amoureux qui a entraîné la perte de l'amour. Le comportement des malades devient aussi dès lors beaucoup plus compréhensible. Leurs plaintes sont des accusations ; s'ils n'ont point de honte, s'ils ne dissimulent pas, c'est parce qu'en se dépréciant eux-mêmes c'est, au fond, quelqu'un d'autre qu'ils déprécient et ils sont fort éloignés de témoigner envers leur entourage de cette même humilité, de cette même soumission qui, seules, siéraient à d'aussi indignes personnages. Au contraire, ils s'avèrent au plus degré tracassiers, se comportent toujours comme s'ils avaient été offensés, comme si quelque grande injustice leur avait été faite. Tout cela n'est rendu possible que du fait que les réactions de leur comportement partent encore

de la constellation psychique de la révolte qui, par suite de certain processus, a abouti à l'humilité mélancolique.

Rien de difficile alors à reconstituer le processus. Il y avait eu choix objectal, rattachement de la libido à une certaine personne ; sous l'influence d'une *offense* ou d'une *déception* réelles venant de la personne aimée, un relâchement de la relation objectale s'est produit. Normalement, il devrait en résulter un retrait de la libido de cet objet-là et son déplacement sur un objet nouveau. Or le résultat est autre et son obtention présuppose plusieurs conditions nécessaires. L'investissement objectal s'étant avéré peu résistant a été levé, mais la libido devenue libre ne s'est pas déplacée sur un autre objet, mais s'est retirée dans le moi. Là cependant, elle n'a pas été utilisée et n'a servi qu'à établir une *identification* du moi avec l'objet abandonné. C'est ainsi que la perte de l'objet s'est transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée a dégénéré en discorde entre l'instance critique du moi et le moi modifié par l'identification.

On peut immédiatement deviner les conditions et les résultats d'un semblable processus. D'une part, il doit exister une forte fixation à l'objet aimé, d'autre part, cependant, et en contradiction avec ce fait, une petite résistance de l'investissement objectal persiste. Cette contradiction, suivant une juste remarque de *O. Rank,* semble exiger que le choix objectal ait un fondement narcissique, de telle sorte que l'investissement objectal, au cas où des difficultés s'y opposeraient, puisse régresser vers le narcissisme. L'identification narcissique avec l'objet se substitue alors à l'investissement amoureux et le résultat en est que le lien amoureux, malgré le conflit avec la personne aimée, ne se trouve pas forcément rompu. Ce remplacement de l'amour objectal par une identification est, dans les affections narcissiques, un mécanisme important. *K. Landauer* l'a récemment pu découvrir dans les processus de guérison d'un cas de schizophrénie (1). Il correspond naturellement à la *régression* au narcissisme primitif d'un certain type de choix objectal. Nous avons dit ailleurs que l'identification était le stade préliminaire du choix objectal et constituait, pour le moi, une première manière, ambivalente en son expression, de distinguer un objet. Le moi aspirerait à s'incorporer cet objet, et cela, en rapport avec la phase orale

(1) *Intern. Zeitschr, für ärztl. Psychoanalyse,* II, 1914.

ou cannibale de l'évolution de la libido, en le dévorant. C'est à cette connexion qu'*Abraham* attribue, à juste titre sans doute, le refus de nourriture qui se manifeste dans les états graves de mélancolie.

La conclusion qu'impose cette théorie, qui attribue à la prédominance du type narcissique de choix objectal, la prédisposition totale ou partielle à la mélancolie, n'a malheureusement pu encore être vérifiée par l'observation. J'ai avoué, dès les premières lignes de ce travail, que le matériel empirique sur lequel se basait cette étude ne suffisait pas à satisfaire nos exigences. Si nous étions assurés que l'observation concorde bien avec nos théories, nous n'hésiterions pas à admettre, parmi les caractéristiques de la mélancolie, la régression de l'investissement objectal vers la phase orale de la libido, laquelle appartient encore au narcissisme. Même dans les névroses de transfert, les identifications avec l'objet ne sont nullement rares, mais constituent bien plutôt un mécanisme connu de formation des symptômes, surtout dans l'hystérie. Mais la différence entre l'identification narcissique et l'identification hystérique se manifeste en ce que, dans la première, l'investissement objectal se trouve abandonné, tandis qu'il persiste dans la seconde et provoque une action, bornée généralement à certains effets et innervations particuliers. Quoi qu'il en soit, l'identification, même dans les névroses de transfert, est l'expression d'une relation pouvant avoir le sens amoureux. L'identification narcissique est la plus primitive et nous permet d'accéder à la compréhension de l'identification hystérique moins bien étudiée.

La mélancolie emprunte ainsi une partie de ses caractères au deuil, l'autre au processus de la régression à partir du choix narcissique objectal jusqu'au narcissisme. D'une part, elle constitue bien, comme le deuil, une réaction à la perte réelle d'un objet d'amour, mais d'autre part, elle dépend d'une condition qui n'affecte pas le deuil normal ou qui, si elle l'affecte, le rend pathologique. La perte d'un objet aimé est une excellente occasion de faire apparaître et ressortir l'ambivalence des relations amoureuses. Quand il y a prédisposition à la névrose obsessionnelle, le conflit ambivalentiel confère au deuil une allure pathologique et l'oblige à se manifester sous forme d'auto-reproches. Le sujet alors s'accuse d'être responsable de la perte de l'objet aimé, c'est-à-dire d'avoir souhaité celle-ci. Ces sortes de dépressions névrotiques obsessionnelles après la mort d'êtres chers nous montre à quel résultat aboutit en soi le conflit

ambivalentiel, quand le retrait régressif de la libido n'y joue pas son rôle. Les motifs de la mélancolie s'étendent bien au delà du cas transparent de la perte due à la mort et embrassent tous les cas de vexations, d'humiliations et de déceptions du fait desquels puisse surgir dans le rapport quelque contraste d'amour et de haine, ou qui soient susceptibles de renforcer l'ambivalence déjà existante. Ce conflit d'ambivalence, d'origine tantôt plus réelle, tantôt plus constitutionnelle, ne doit pas être négligé dans les hypothèses relatives à la mélancolie. Si l'amour objectal a persisté alors que l'objet lui-même a été abandonné et s'il se réfugie dans l'identification narcissique, la haine s'attaque alors à cet objet substitutif et le sujet insulte, rabaisse, fait souffrir ce substitut et trouve, dans cette souffrance même, une satisfaction sadique. Les auto-tourments des mélancoliques sont, à n'en pas douter, générateurs de plaisir et constituent, tout comme le phénomène correspondant de la névrose obsessionnelle, une satisfaction des tendances sadiques et haineuses (1) qui visent un objet et se sont, par cette voie, retournées contre le sujet lui-même. Dans les deux affections, les malades réussissent, par le détour de l'auto-punition, à se venger des objets primitifs et à martyriser, du fait même de leur état morbide, les personnes aimées, une fois qu'ils se sont réfugiés dans la maladie. Ainsi ne sont-ils pas obligés de témoigner directement de leur hostilité. La personne, cause de la perturbation des sentiments chez le malade, celle vers laquelle la maladie est orientée, se trouve généralement dans le proche entourage de ce dernier. C'est ainsi que l'investissement amoureux du mélancolique pour son objet a subi un double destin : il a, d'une part, régressé vers l'identification et, d'autre part, il subit à nouveau l'influence du conflit d'ambivalence au stade, qui lui est proche, du sadisme.

C'est ce sadisme qui, seul, nous permet de résoudre l'énigme de la tendance au suicide, tendance qui rend si intéressante et si dangereuse la mélancolie. Or, nous avons vu que l'état primitif, d'où découlait la vie instinctuelle, était l'amour intense du moi pour lui-même ; nous observons dans l'angoisse qui surgit ,lorsque la vie est menacée, une gigantesque mise en liberté de libido narcissique. Comment alors concevoir que le moi puisse consentir à sa propre destruction ? Nous savons depuis longtemps qu'aucun névrosé

(1) En ce qui concerne leur différenciation, voir l'essai sur *Les pulsions et leur destin.*

n'éprouve de velléité de suicide qui ne soit une impulsion au meurtre retournée contre soi-même. Cependant, nous n'arrivions pas à concevoir par quel jeu de forces une telle velléité pouvait se traduire en actes. Ici, l'analyse de la mélancolie nous apprend que le moi ne peut se tuer que lorsque, par suite du retour de l'investissement objectal, il en vient à se traiter lui-même comme un objet, quand il arrive à tourner contre lui-même l'hostilité contre un objet, hostilité qui représente la réaction primitive du moi contre les objets du monde extérieur (voir « *Les pulsions et leur destin* »). Ainsi, dans la régression du choix objectal narcissique, l'objet a bien été supprimé, mais il s'est montré plus fort que le moi lui-même. Dans ces deux situations opposées : état amoureux entièrement objectal et suicide, le moi, bien que par des voies tout à fait différentes, se trouve vaincu par l'objet. Il paraît ainsi possible de rattacher l'un des caractères frappants de la mélancolie : la survenance d'une peur de la ruine, à l'érotisme anal arraché à ses liens et régressivement modifié.

La mélancolie pose encore d'autres questions auxquelles nous ne pouvons pas toujours répondre. Elle partage avec le deuil cette particularité de pouvoir, au bout de quelque temps, disparaître sans laisser d'apparentes et grossières modifications. En ce qui concerne le deuil nous avons pu voir qu'un certain temps devait s'écouler avant que s'accomplisse la liquidation en détail de ce qu'exige l'épreuve de la réalité et pour que le moi, cette tâche une fois réalisée, puisse retirer sa libido de l'objet perdu. C'est d'un travail analogue que nous pouvons nous figurer le moi occupé, au cours de la mélancolie ; au point de vue économique, nous ne comprenons ni l'un ni l'autre phénomène. Les insomnies de la mélancolie prouvent bien la fixité de l'état, l'impossibilité de réaliser la suppression générale, nécessaire au sommeil, des investissements. Le complexe de mélancolie se comporte comme une plaie béante, attirant de toutes parts vers elle des énergies d'investissement (celles que nous avons appelées, dans les névroses de transfert, des contre-investissements) et vidant le moi jusqu'à appauvrissement total ; ce complexe peut facilement s'avérer résistant au désir de sommeil du moi. L'atténuation habituelle de l'état mélancolique qui survient le soir est vraisemblablement dû à quelque facteur somatique et ne peut s'expliquer psychogéniquement. Une question se relie à ces considérations : une perte en investissement du moi ne suffirait-elle pas,

toute question d'objet mise à part, (blessure uniquement narcissique du moi), à engendrer le tableau clinique de la mélancolie et un appauvrissement du moi, purement toxique, en libido ne pourrait-il entraîner certaines formes de cette affection ?

La plus surprenante des particularités du moi, celle qui aurait le plus besoin d'être expliquée, c'est sa tendance à se muer en l'état symptomatiquement inverse, celui de la manie. Toutefois, on le sait, certaines mélancolies ne subissent pas semblable sort. Certains cas présentent des récidives périodiques, dans les intervalles desquelles nulle teinte de manie, ou des teintes très légères seulement, peuvent être décelées. D'autres présentent cette succession de phases mélancoliques et maniaques qui se manifeste dans la folie cyclique. On serait tenté de ne pas attribuer à ces cas une origine psychogène si justement le travail psychanalytique n'était parvenu à guérir ou à influencer thérapeutiquement ces maladies. Il est ainsi non seulement permis mais encore indiqué d'englober, dans une explication psychanalytique de la mélancolie, la manie elle-même.

Je ne saurais promettre que cette tentative parvienne à nous satisfaire pleinement. Elle ne fait que rendre possible une première orientation. Deux points d'appui nous sont ici offerts : le premier est fourni par une impression psychanalytique, l'autre, peut-on dire, par une expérience économique d'ordre général. L'impression, traduite déjà par nombre de chercheurs psychanalystes, est celle-ci : le contenu de la manie ne diffère pas de celui de la mélancolie ; ces deux affections luttent contre un même « complexe », celui vraisemblablement auquel le moi a succombé dans la mélancolie, tandis qu'il l'a vaincu ou écarté dans la manie. L'autre point d'appui est fourni par ce fait que tous les états de joie, de jubilation, de triomphe, qui sont les prototypes de la manie présentent le même conditionnement économique que celle-ci. Il s'agit là d'un phénomène par lequel un grand effort psychique longtemps continué ou routinièrement établi devient à la fin superflu, de telle sorte qu'il se trouve prêt à toutes sortes d'emplois et de décharges. Tel est le cas, par exemple, d'un pauvre diable qui, soudain, se trouve, par suite d'un coup de veine, débarrassé du souci chronique de gagner son pain quotidien, tel aussi celui où une longue et pénible lutte aboutit enfin au succès, celui où l'on se trouve libéré de quelque contrainte oppressante, d'une simulation longtemps imposée, etc. Dans toutes ces situations, l'homme se sent dans un état d'exaltation et manifeste, par des signes extérieurs, ses affects joyeux ; il se sent prêt à

accomplir toutes sortes d'actions, tout à fait comme dans la manie et à l'inverse de la dépression et de l'inhibition du mélancolique. On peut oser dire que la manie n'est rien d'autre qu'un triomphe semblable, mais ici, à nouveau, le moi ignore ce qu'il a vaincu et de quoi il triomphe. L'ivresse alcoolique, pour autant qu'elle se traduit par de la gaieté, rentre dans la même catégorie d'états. Il s'agit vraisemblablement là d'une suppression, toxiquement réalisée, des dépenses en refoulement. Les profanes admettent volontiers, qu'en pareil état d'allure maniaque, l'envie de remuer, d'entreprendre est attribuable à la bonne humeur. Cette conclusion erronée devra naturellement être abandonnée. Si le sujet, d'une part, semble d'humeur joyeuse et, d'autre part, se montre si « désinhibé » dans son comportement, c'est parce que, dans sa vie psychique, les conditions économiques dont nous avons parlé, se sont trouvées réalisées. Si nous venons à combiner les deux explications, nous voyons que, dans la manie, le moi doit avoir surmonté la perte de l'objet (ou le deuil de cette perte ou peut-être l'objet lui-même). Ainsi toute la charge en contre-investissement que la douloureuse souffrance de la mélancolie avait soustraite au moi et liée à elle-même devient disponible. Le mélancolique nous montre avec évidence, en se précipitant comme un affamé sur de nouveaux investissements objectaux, qu'il est libéré de l'objet dont il a souffert.

Cette explication est plausible mais semble, en premier lieu, imprécise. En second lieu, elle engendre trop de questions et trop de doutes. Nous n'éviterons cependant pas cette discussion tout en n'en attendant pas les clartés nécessaires et encore que nous n'ayons pas réponse à tout. D'abord, le deuil normal surmonte bien, lui aussi, la perte de l'objet et, en la surmontant, absorbe toutes les énergies du moi. Pourquoi alors, une fois le processus achevé, ne trouve-t-on pas la moindre trace de conditions économiques propres à assurer une phase de triomphe ? Je trouve qu'il est impossible de répondre de but en blanc à cette objection qui, en outre, attire notre attention sur le fait que nous ne sommes même pas capables de dire par quel moyen économique le deuil remplit sa tâche. Cependant, certaine hypothèse pourra peut-être nous être de quelque secours. Dans chacune des situations qui nous rappellent l'objet ou qui nous le font espérer et qui nous montrent la libido liée à l'objet perdu, la réalité prononce son verdict : elle nous dit que l'objet n'existe plus. Et le moi, obligé de décider s'il veut ou non partager le sort de l'objet perdu, considérant l'ensemble des satisfactions

narcissiques, se détermine à rompre son lien avec l'objet anéanti. Voici comment les choses peuvent se passer : ce détachement s'effectue lentement, pas à pas, de telle sorte qu'à la fin du travail, les énergies nécessaires à le réaliser se sont trouvées dissipées (1).

Il est très tentant, en partant de l'hypothèse du travail du deuil, de chercher quelle voie aboutit à un exposé du processus mélancolique, mais une incertitude nous arrêtera d'abord. Jusqu'ici, en ce qui touche la mélancolie, nous n'avons qu'à peine tenu compte du point de vue topique et nous avons omis de chercher en quels et entre quels systèmes psychiques s'effectuait le travail de la mélancolie. Parmi les processus psychiques de la maladie, lesquels se jouent encore sur les investissements objectaux inconscients abandonnés, lesquels, par identification, sur leurs susbstituts dans le moi ?

Il est facile de déclarer et d'écrire que « la représentation (réelle) inconsciente de l'objet est abandonnée par la libido ». Mais dans la réalité, cette représentation est figurée par d'innombrables impressions particulières (par des traces inconscientes de celles-ci) et l'accomplissement de ce retrait de la libido ne peut être un phénomène instantané. Au contraire, il s'agit certainement, comme pour le deuil, d'un processus de longue durée et à progression lente. On ne peut que malaisément savoir s'il débute simultanément en plusieurs endroits ou s'il implique quelque série déterminée. La psychanalyse nous permet souvent de déceler que c'est tel ou tel souvenir qui se trouve réactivé et que des plaintes semblables, fatigantes par leur monotonie, ont cependant chaque fois une causation différente. Lorsque l'objet n'a pas pour le moi une importance accrue par mille liens, sa perte n'est pas non plus susceptible de provoquer le deuil ou bien la mélancolie. Chacun de ces retraits de la libido possède donc un caractère commun au deuil et à la mélancolie, caractère vraisemblablement lié aux mêmes conditions économiques et aux mêmes tendances.

Toutefois, nous le savons, la mélancolie contient quelque chose de plus que le deuil normal. Chez elle, l'objet n'est pas simple, le conflit ambivalentiel la complique. L'ambivalence peut être soit conditionnelle, c'est-à-dire affecter toute relation amoureuse du moi

(1) Jusqu'ici il n'a pas été souvent tenu compte dans les travaux analytiques de ce point de vue économique. Citons, à titre d'exception, l'étude de V. Tausk : « *Dépréciation du facteur du refoulement par la récompense* ». *Int. Ztsch. für ärztl. Psychoanalyse*, I, 1913.

en question, soit découler justement des événements qui entraînent la menace d'une perte de l'objet. C'est pourquoi la mélancolie se trouve déclenchée par bien plus de causes que le deuil, lequel n'est en réalité provoqué que par une perte réelle, la mort de l'objet. Dans la mélancolie, une multitude de conflits particuliers se livrent autour de l'objet, conflits dans lesquels la haine et l'amour se combattent, l'une pour détacher la libido de l'objet, l'autre pour défendre contre l'attaque cette position de la libido. Nous ne saurions localiser ces conflits que dans le système inconscient, dans le royaume des traces mnésiques objectales (à l'inverse des investissements verbaux). C'est là aussi, dans le deuil, que s'effectuent les tentatives de détachement. Mais, dans le deuil, rien n'empêche que ces processus se poursuivent par la voie normale, au travers du PCS vers le CS. Cette voie se trouve barrée, pour le processus de la mélancolie, et cela du fait de multiples raisons, peut-être, qui agissent en commun. L'ambivalence constitutionnelle appartient en elle-même au refoulé, les événements traumatiques se rapportant à l'objet peuvent avoir réactivé d'autre refoulé encore. Ainsi tous ces conflits ambivalentiels échappent au conscient jusqu'à ce que leur issue caractéristique, la mélancolie, survienne. Par ce dénouement, on le sait, l'investissement libidinal menacé abandonne enfin l'objet, mais seulement pour se retirer à l'endroit du moi d'où il était parti. L'amour, en fuyant dans le moi, a ainsi échappé à sa destruction. Après cette régression de la libido, le processus peut devenir conscient et apparaît au conscient comme un conflit entre une partie du moi et l'instance critique.

Ainsi ce que perçoit le conscient de l'élaboration mélancolique n'en constitue pas la partie essentielle, ni celle à laquelle nous pourrions attribuer un rôle dans la cessation de la maladie. Nous voyons que le moi se rabaisse, fait rage contre lui-même et restons aussi perplexes que le malade sans savoir où tout cela peut aboutir, ni comment modifier l'état des choses et c'est plutôt à la partie inconsciente de l'élaboration que nous serions tentés d'attribuer le phénomène. Il ne semble, en effet, pas difficile de découvrir une analogie essentielle entre l'élaboration de la mélancolie et celle du deuil. Le deuil incite le moi à renoncer à l'objet en déclarant que ce dernier est mort et en offrant au moi la prime de rester en vie. De même, tout conflit ambivalentiel rend plus lâche le lien qui fixe la libido à l'objet, cela en dévalorisant, en rabaissant, en massacrant pour ainsi dire celui-ci. Il y a aussi possibilité pour le processus dans l'ICS de

s'achever, soit après que la colère s'est donné libre cours, soit après que l'objet, reconnu dénué de valeur, a été abandonné. Nous ne voyons pas laquelle de ces deux éventualités est de règle ou du moins la plus fréquente, laquelle entraîne la fin de la mélancolie. Nous ignorons aussi comment le dénouement peut influencer l'évolution ultérieure du cas. Sans doute, le moi savoure-t-il la satisfaction de pouvoir se considérer comme meilleur que l'objet, comme supérieur à lui.

Toutefois, même si nous admettons cette conception de l'élaboration mélancolique, elle ne parvient pas à nous éclairer sur le fait même dont nous cherchons l'explication. Notre espoir de faire dériver les conditions économiques, nécessaires à l'apparition d'une manie succédant à une mélancolie, de l'ambivalence qui domine cette dernière affection pourrait se baser sur certaines analogies observées en d'autres domaines ; mais il y a un fait devant lequel nous sommes forcés de nous incliner. Parmi les trois conditions de la mélancolie : perte de l'objet, ambivalence, régression de la libido dans le moi, on retrouve les deux premières dans les reproches obsédants qu'on s'adresse à soi-même après un décès. C'est assurément l'ambivalence qui constitue ici le ressort du conflit et l'observation montre qu'une fois ce conflit résolu, on n'observe rien qui rappelle le triomphe de la manie. Nous sommes ainsi amenés à considérer le troisième facteur comme le seul actif. Cette accumulation d'investissement d'abord lié, puis qui devient libre, une fois l'élaboration mélancolique achevée et qui rend possible la manie, doit être en relation avec la régression de la libido au narcissisme. Le conflit dans le moi, qui dans la mélancolie remplace le conflit pour l'objet doit agir à peu près comme une douloureuse blessure qui mobilise une quantité extrêmement considérable de contre-investissement ; mais ici tout nous poussera à faire halte et à attendre pour expliquer la manie de connaître les caractères économiques d'abord de la souffrance physique, puis de la souffrance psychique qui lui est analogue. Nous n'ignorons déjà plus que l'interdépendance des problèmes psychiques si compliqués nous contraint à interrompre, avant de l'avoir achevée, toute recherche, jusqu'à ce que les résultats d'autres investigations puissent venir la compléter (1).

(1) Voir mes travaux ultérieurs sur le problème de la manie dans « *Psychologie des foules et analyse du moi* ». *Œuvres complètes*, vol. VI.

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 6 avril 1935

Présidence : Dr Ed. Pichon, *président.*

Partie administrative

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Monseigneur le Prince Pierre de Grèce et le Dr J.-L. Pierre sont nommés membres adhérents.

Partie scientifique

Communication du Dr R. Spitz : « Une forme particulière du choix objectal chez l'homme et la transformation typologique des névroses. » (A paraître dans cette Revue.)

Discussion

Le *Dr Odier* félicite le Dr Spitz de sa conférence si nourrie. Il lui fera tout de suite une objection qui lui paraît importante. « Vous attribuez, dit-il, à une certaine indulgence des parents le fait que les névroses vont souvent dans le sens des troubles du caractère. En réalité, la question se pose de savoir si, dans le cas où se forment des traits de caractère, et non pas des symptômes névrotiques circonscrits, il n'y a pas eu de vrai traumatisme, ni donc de refoulement brutal. Le refoulement progressif ne se peut-il concevoir dans les deux cas ? Je ne sais si l'on a le droit de généraliser à ce point.

» De même, je me demande si l'on a le droit de généraliser l'influence de la mode au point où le Dr Spitz l'a fait.

» Enfin, je crains d'avoir mal compris un point : vous avez cru voir, dans le cas du choix d'une femme infantile, l'effet d'une intimidation par un père brutal. Est-ce bien ce que vous avez dit ? »

Dr Spitz. — « Non, j'ai dit le contraire. »

Mme Marie Bonaparte. — La conférence du Dr Spitz l'a vivement intéressée par tous les problèmes qu'elle pose, mais elle lui a donné un cer-

tain sentiment de malaise à cause des généralisations auxquelles le Dr Spitz s'est laissé entraîner.

Elle soulèvera tout d'abord un point intéressant : l'idée du rayonnement en retour du cinéma. Et un second point : ces derniers temps on voit s'opérer un retour vers la femme opulente.

Quant à l'influence de la mère dans les cas d'homosexualité dont a parlé le Dr Spitz, l'indulgence maternelle joue certainement un rôle important.

Enfin, elle tient à faire remarquer au Dr Spitz que certains enfants ont des réactions d'une violence inouïe, bien qu'ils n'aient jamais été frappés.

Mme Morgenstern. — « Comment le Dr Spitz s'explique-t-il la transformation d'une névrose obsessionnelle en un trouble du caractère ? J'ai deux cas qui s'opposent point pour point à la thèse du Dr Spitz : ceux de deux enfants qui n'ont pas eu une sexualité très refoulée, qui n'ont jamais été punis par leurs parents à cause de la masturbation, et qui ont cependant abouti à des névroses obsessionnelles. La racine sexuelle de ces obsessions a été, dans les deux cas, retrouvée dans un traumatisme sexuel dont la mère était absente. C'est par une étrangère que l'une de ces fillettes a appris le coït parental. L'obsession s'est alors aggravée en un an. »

Mme Codet. — « Dans des cas comme ceux dont parle Mme Morgenstern, la conspiration du silence ne peut-elle avoir été terriblement gênante ? »

Mme Morgenstern. — « Evidemment. »

Dr Schiff. — « La conférence du Dr Spitz m'a paru être la suite d'une conférence faite ici par le Dr Flügel il y a quelques années.

» Le Dr Spitz s'est manifestement placé à un point de vue beaucoup trop général. Les influences dont il parle ne sont pas contemporaines, elles sont de tous les temps. Car de tout temps on a décrit, en opposition avec la femme totale, tout ensemble amante et mère, une femme-enfant. La Dora de David Copperfield n'est pas née de la guerre. Cette femme-enfant n'est pas forcément la femme fatale, à tendances homosexuelles, que décrit le Dr Spitz. Et ses amants ne sont pas forcément des hommes à tendances masochiques. Il y a eu à toutes les époques des femmes à la fois fatales et infantiles. »

Le Dr Schiff croit que l'opposition doit plutôt être faite entre la « femme-mystère » et la « femme-camarade », deux types qui correspondent à deux aspects opposés du désir masculin. Car il y a dans le goût des hommes une propension alternée vers un premier type de femme opulente, secrète et despotique, et vers un second type de femme chétive, tendre et accessible.

Le rythme de ces propensions opposées lui paraît être fonction des circonstances économiques et des conditions sociales. Dans les périodes prospères, l'homme, opulent et comblé de biens, a besoin du piment du mystère et de l'inquiétude de l'amour. La pratique psychanalytique permet de dire que, dans les périodes de convulsions économiques et

sociales, l'homme souhaite de trouver dans ses amours l'apaisement de l'inquiétude qu'il rencontre suffisamment hors de l'amour.

La mode masculine se plie à ces variations du désir masculin. Les femmes s'habillent donc, selon le mot de Balzac, tantôt comme des parapluies (premier type), et tantôt comme des sonnettes (second type).

Les relations de ces deux types avec le masochisme masculin et avec l'homosexualité dans les deux sexes ne paraissent pas au Dr Schiff telles que les a indiquées le conférencier. L'amant de la femme mystérieuse et parée a tendance, gorgé de plaisirs et de succès, à s'humilier devant l'idole qu'il s'est fabriquée. Ainsi font les adorateurs de la « Nana » de Zola. Les époques de la femme-camarade sont aussi des époques de troubles sociaux. Le désordre général n'y accroit pas l'homosexualité, il lui permet simplement de se manifester plus ouvertement.

Il lui paraît possible aussi que l'analyse des styles artistiques, l'étude du mobilier surtout, tantôt surchargé et tantôt dépouillé et austère, permette de mettre en évidence un balancement analogue. Tous ces faits paraissent au Dr Schiff requérir une explication plus approfondie que celle qui ferait appel au besoin de nouveauté ou aux lois de la dissemblance.

Le *Dr Pichon* dit avoir été très intéressé par la richesse des idées contenues dans la conférence du Dr Spitz, mais il est obligé de lui faire un reproche : ses généralisations sont trop hâtives dans le temps et dans l'espace. A toutes les époques difficiles de l'humanité on a vu des troubles analogues à ceux que l'on constate aujourd'hui. De plus, à l'intérieur d'un même pays, on voit des différences du même genre, non pas successives, mais simultanées.

Le Dr Spitz incrimine les mères contemporaines. Il ne faut pas oublier que c'est la mère qui veille sur l'éducation des enfants. Que la mère traite le garçon avec moins de rigueur que la fille s'explique très naturellement ; et cette différence de traitement est de tous les temps.

Le Dr Spitz dit que l'évolution de la femme paraît se poursuivre, actuellement, dans tous les pays. Je voudrais me garder d'un jugement de valeur sur cette évolution. La femme se modèle sur l'homme, oui, si l'on veut, à ne regarder que les femmes hoministes qui se disent féministes. En réalité, ces femmes-là ne sont pas des femmes qui cherchent à se modeler sur l'homme, ce sont des femmes en révolte contre l'homme. Elles traduisent ainsi leur inacceptation de la féminité.

« J'ai été très frappé, ajoute le Dr Pichon, du désaccord que l'on observe, ces dernières années, entre le comportement des femmes et les désirs des hommes. Les jeunes gens disent : « On ne sait plus vers quelles femmes aller. » Je veux simplement, par là, attirer l'attention sur le danger des généralisations auxquelles s'est abandonné le Dr Spitz.

» En pareille matière, autant les observations de détail sont intéressantes, autant les généralisations sur l'humanité entière sont dangereuses. »

Dr Spitz. — « J'ai suscité une tempête de contradictions, et vous m'en voyez un peu confus. Je crains d'avoir été mal compris, car j'ai dit expres-

sément que je parlais non de ce qui s'observe en France, mais de ce que j'ai observé dans trois pays que je connais, et auxquels j'ai ajouté un quatrième, en spécifiant que je n'étais pas, là, sur un terrain sûr.

» Pour ce qui est de l'évolution de la mode durant ces trois dernières années, il est vrai qu'elle se fait vers la féminité. Une répression faible entraîne chez la femme des tendances homosexuelles fortes, une répression forte la fait se retourner vers la féminité. Je crois que nous avons le droit de tirer cette conclusion générale de ce que nous observons.

» Quant à fixer le degré de la répression, c'est bien difficile. Mlle Anna Freud disait précisément, au Congrès de 1931, si je ne fais erreur, qu'il fallait trouver le juste milieu entre la répression et la permission.

» Répondant au Dr Odier, je dirai qu'en parlant de la qualité du traumatisme, j'ai voulu dire que le traumatisme a la qualité d'un fixateur, mais que c'est bien le traumatisme que rend possible la régression, et donc la névrose obsessionnelle.

» Nous ne devons pas oublier que, pour la masse, une absence de traumatisme apportera des changements dans la forme des névroses. Ce ne seront plus des névroses obsessionnelles, ni des hystéries typiques que l'on verra, mais des névroses imprécises. Dans les milieux paysans de l'Europe centrale, on trouve des névroses typiques que l'on ne trouve pas dans les grandes villes.

» Pour répondre à Mme Morgenstern, je ne prétends pas, dit le Dr Spitz, généraliser l'opinion que j'ai émise. Il y a dans certains milieux des cas de grande hystérie type Charcot. Mme Morgenstern est-elle sûre que les enfants dont elle a parlé n'auraient pas, à vingt ans, transformé leur obsession en névrose de caractère, sans symptômes obsessionnels ?

Le *Dr Pichon* tient à dire encore qu'il n'y a pas de types d'évolution à une époque donnée. On voit côte à côte, dans le monde entier, des éducations rigides et des éducations indulgentes.

Dr Spitz. — « Vous avez la chance de vivre dans le dernier pays individualiste du monde. »

Dr Pichon. — « Dans le premier, pas dans le dernier. »

Dr Spitz. — « On trouvera difficilement un pays aussi individualiste que la France. En Angleterre, en Allemagne, il y a uniformisation de l'éducation. »

Dr Pichon. — « Il ne faut pas parler d'évolution à propos de l'éducation. La France a toujours été individualiste et elle le sera toujours parce qu'elle est comme ça. »

Dr Spitz. — « Je me suis extrêmement mal exprimé si je n'ai pas réussi à faire comprendre qu'il s'agissait des cinquante dernières années. Je parle de l'évolution qui se poursuit sous nos yeux. La répression de la sexualité était effroyable il y a cinquante ans. »

Mme Marie Bonaparte. — « C'est un fait que la sexualité était réprimée à un point inouï, il y a quarante ans à peine. »

⁂

Séance du 21 *mai* 1935

Présidence : Dr Ed. Pichon, *président.*

Partie administrative

Le procès-verbal est adopté.

Nous enregistrons la candidature de Mlle Guex, de Lausanne.

Mme la Doctoresse O. Codet et le Dr Spitz demandent leur habilitation comme membres titulaires de la Société.

IXe Conférence des psychanalystes de langue française. — Le Dr Repond, rapporteur sur la famille névrotique, se désiste à raison de la préparation d'un Congrès qui lui prendra tout son temps. MM. Laforgue et Leuba sont désignés comme rapporteurs à sa place. En principe, la date de la Conférence est fixée à la première quinzaine d'octobre.

Partie scientifique

Communication du Dr Emilio Pizarro Crespo sur « Le rôle des facteurs psychiques dans le domaine de la clinique ». Cette communication a paru dans le corps de la *Revue Française de Psychanalyse,* tome VIII, année 1935, n° 3.

Discussion

Dr Laforgue. — « Le Dr Crespo a développé avec beaucoup d'érudition des idées qui nous sont chères depuis longtemps. Je voudrais attirer son attention sur un aspect de la question qu'il arrivera certainement à explorer à fond : il me paraît n'avoir pas suffisamment tenu compte, dans les symptômes qu'il a décrits, des rapports de ces symptômes avec l'homosexualité. Je pense que, dans certains cas, l'analyse de ces rapports pourrait lui rendre grand service. »

Le *Dr Codet* tient à dire toute la joie qu'il a eue à entendre cette conférence, tout entière dans un ton qui, par exception, est d'une grande sérénité. Il a fort goûté l'impartialité des jugements du Dr Pizarro.

L'attitude des médecins devant les symptômes organiques qu'ils pressentent d'origine psychique est à souligner. Beaucoup d'entre eux reconnaissent la réalité des actions psychiques, mais ils n'ont pas le « don ». Ils se contentent de camoufler cela sous la formule magique : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. »

Le Dr Codet voudrait souligner aussi l'action réciproque du psychisme sur le physique, action qui aboutit à des lésions qui en imposent pour des troubles purement matériels.

Le *Dr Parcheminey* s'associe aux sentiments exprimés par les Docteurs Laforgue et Codet. Il abonde dans le sens de ce qu'a dit ce dernier. « Nous avons, dit-il, vécu avec des maîtres qui ont subi l'influence de Charcot. Aujourd'hui, la psychiatrie et les maladies organiques ne forment plus deux compartiments étanches.

» On pourrait distinguer trois stades dans les influences du psychisme sur l'organisme : un stade volontaire ; un stade d'influence sur le système psycho-sensoriel, qui est l'hystérie ; et enfin le stade d'influence viscérale. Le Dr Pizarro a souligné et illustré très heureusement le dernier stade. De plus, il a insisté, d'une façon qui lui a beaucoup plu, sur l'étude des dynamismes par l'hypnose expérimentale.

» Les expériences de Métalnikoff peuvent nous faire comprendre, conjointement à l'hypnose expérimentale, les influences du psychisme sur les symptômes organiques. »

Mme Marie Bonaparte. — « Il y a deux choses qu'il faut soigneusement distinguer : d'une part la genèse du symptôme par le psychisme, d'autre part l'utilisation du symptôme par le psychisme, comme moyen d'expression. Ainsi, il n'est pas douteux que le cancer puisse être interprété, dans certains cas, comme une retour à la mère phantasmatique, mais le cancer lui-même n'est pas déterminé par le phantasme. Autrement dit, il faut soigneusement distinguer l'utilisation psychique de la genèse psychique. »

Dr Codet. — « Il y a en effet des cas où l'on utilise une petite particularité physiologique, comme par exemple dans les syndromes dits hystériques. Il en est ainsi de certains vomissements hystériques. Mais, à côté de ces cas, il y a des exploitations tout à fait involontaires d'un symptôme. Ainsi, une malade de M. Laignel-Lavastine s'était présentée avec une anesthésie du brachial, et M. Laignel-Lavastine a découvert une asymétrie de la thermo-régulation. Cette anomalie fonctionnelle préexistait probablement à son anesthésie. »

Dr Schiff. — « Il est très difficile de faire, dans certains cas, la différence entre l'utilisation et la genèse. Il en est ainsi dans l'éosinophilie émotionnelle, par exemple. » M. Schiff a pu observer, chez certains patients, l'apparition de décharges éosinophiliques sans choc émotionnel visible.

Dr Leuba. — « J'ai retenu, entre autres choses très intéressantes, une idée qui m'a fort séduit : le besoin spasmodique des médecins de trouver des lésions organiques serait en rapport, a dit le Dr Pizarro, avec des tendances nécrophiles. Cette remarque me paraît très juste. Le bon sens populaire avait depuis belle lurette subodoré ces tendances, puisqu'il appelle les médecins des morticoles.

» Je suis très d'accord avec ce qu'a dit le Dr Schiff. Il est bien vrai que, dans les chocs hémoclasiques, la mobilisation des éosinophiles et des grands mononucléaires se fait de la même façon que dans les chocs émotionnels. M. Joltrain a relaté des cas remarquables d'œdème de Quincke, ou genre Quincke, avec éosinophilie, par l'effet de l'émotion due à un bombardement. Ce que nous ignorons encore, c'est comment ce mécanisme peut ensuite se répéter, en dehors de toute émotion, avec la même éosinophilie, sans que l'on puisse dire qui a commencé, de l'éosinophilie ou de l'œdème.

» Ai-je bien compris le Dr Pizarro ? Il m'a semblé qu'il niât les corrélations blastogéniques avec certaines formes de maladies. Certaines

formes de diabète, peut-être même de névroses, certains états arthritiques et tendances aux tumeurs sont manifestement en rapport avec une constitution génotypique particulière, car elles ont le caractère de maladies familiales ; et, plus souvent, elles se transmettent comme un caractère lié au sexe.

» Enfin, je voudrais objecter au Dr Codet, à propos de la malade de M. Laignel-Lavastine, que si l'asymétrie de la thermo-régulation peut être envisagée comme antérieure à l'anesthésie, rien ne le prouve. Nous pouvons tout aussi bien considérer cette asymétrie comme un effet concomitant de l'anesthésie. Il semble établi qu'avec de l'entraînement certains Thibétains peuvent modifier leur température locale. Je crois ce fait parfaitement possible. »

Dr Laforgue. — « Je voudrais encore souligner les relations entre le fonctionnement des reins et les conflits psychiques. J'ai observé des albuminuries psychiques indubitables, et je suis intimement persuadé que les reins peuvent être bloqués par l'action de certaines émotions. »

M. Dalbiez. — « J'ajouterai simplement une référence à propos du fonctionnement du rein. Marinesco a donné récemment un article sur ce sujet dans la revue de neurologie. »

Dr Pizarro. — En raison de l'heure très avancée, il se bornera à remercier tous les argumentateurs qui lui ont ainsi manifesté le bienveillant intérêt qu'ils ont porté à son travail. Il s'excuse de n'avoir pu lui donner tous les développements qu'il méritait par la raison qu'en une matière si vaste on est bien obligé de se limiter.

⁂

Séance du 18 *juin* 1935

Présidence : Dr Ed. Pichon, *président.*

Partie administrative

I. — Le procès-verbal est adopté.

II. — Mlle Guex est nommée membre adhérent de la Société.

III. — La candidature de Mme la Doctoresse Madeleine Violet est enregistrée.

IV. — Mme la Doctoresse Odette Codet est nommée membre titulaire. M. le Dr René Spitz, venant de la Société psychanalytique de Berlin, est transféré à la Société psychanalytique de Paris et habilité par elle comme membre titulaire.

V. — La séance de juillet est supprimée.

VI. — Le Dr de Saussure ayant offert de recevoir, à Pâques 1936, les participants à la neuvième Conférence des psychanalystes de langue française dans la petite ville de Morges, en Suisse, le président demande que l'on opte soit pour la réunion de la Conférence en automne, soit pour la proposition du Dr de Saussure. Il est décidé, à l'unanimité, d'accepter l'invitation du Dr de Saussure.

MM. les rapporteurs sont instamment priés de donner leurs rapports à l'impression dès janvier 1936.

Une proposition du Dr Pichon, de faire coïncider la réunion de notre Conférence avec le Congrès de pédiatrie préventive à Bâle, n'avait pas rencontré l'assentiment général.

VII. — Le Dr Eitingon demande à ceux des membres de la Commission d'enseignement qui seront à Paris le 4 août de bien vouloir assister à la réunion de la Commission internationale d'enseignement.

Partie scientifique

Communication de Mme la Doctoresse Odette Codet : « A propos de trois cas cliniques d'anorexie mentale ». (Cette communication paraîtra dans la *Revue Française de Psychanalyse.*)

Discussion

Mme Marie Bonaparte se dit fort séduite par le tour agréable donné à sa conférence par Mme Codet. Le cas de chacun de ces trois enfants a été exposé de façon très vivante. Elle se rend très bien compte des difficultés rencontrées et de l'intérêt qu'il y avait à aller vite, surtout dans l'un de ces cas. Elle ne peut cependant s'empêcher de regretter que l'un d'eux, tout au moins, n'ait pas été poussé plus à fond du point de vue psychanalytique.

Le *Dr Leuba* a, lui aussi, fort goûté, comme tout le monde, le tour si vivant et si élégant donné par Mme Codet à sa conférence. Il fera à Mme Codet un reproche qu'il estime assez grave : elle a précisé, chez ces enfants, une situation et un comportement qui menaient tout droit à l'homosexualité, qui étaient déjà de l'homosexualité, sans prononcer le mot. Peut-être ces enfants auraient-ils, plus tard, franchi l'écueil sans dommage. Toujours est-il que Mme Codet nous a fait voir une situation nettement homosexuelle-incestueuse. Le premier rêve, du plafond crevé, est à cet égard très clair.

En second lieu, il voudrait attirer l'attention de Mme Codet sur une petite phrase : « Il y a des enfants qui sont menteurs », a-t-elle dit. Evidemment, il y en a. Ils le sont même tous, en vertu de ce que Piaget a appelé le réalisme intellectuel. L'enfant, ne prenant pas conscience de sa pensée, la perçoit comme une donnée immédiate, non contrôlée. Et comme il tend constamment, suivant le principe de plaisir, à déformer la réalité conformément à ses désirs, il ment sans aucune résistance intérieure, par le jeu normal de sa pensée.

Le *Dr Borel* a été séduit, lui aussi, par le bonheur dans l'expression et la clarté de Mme Codet. Des trois cas par elle étudiés, les deux premiers ont été traités très rapidement. Il se demande s'il y aurait vraiment eu intérêt, dans ces deux cas, à pousser l'analyse plus loin, ainsi que le demande Mme Marie Banaparte. Il cite à ce propos le cas d'une fillette qui avait de l'anorexie mentale et qui a été traitée pendant deux à trois mois par cette forme « *régressive* » de la psychanalyse qu'est la

psychothérapie, comme dit mon ami Lœwenstein. Dans la suite, cette fillette s'est montrée d'une sexualité parfaitement normale. Est-ce que, dans ces cas de fixation à la mère, il y aurait toujours homosexualité dans l'avenir ?

Dr Leuba. — « On ne fait jamais la contre-épreuve en médecine. »

Dr Borel. — « Lorsqu'on dénoue quelque chose, on rend la vie possible, mais on ne fait pas disparaître la disposition qui a créé l'obstacle. »

Mme Morgenstern. — Les résultats obtenus par Mme Codet ont été simplement merveilleux. Il est impossible de déterminer d'avance la durée d'une analyse et l'on ne sait jamais si deux ou trois mois de traitement suffiront, comme semble le dire le Dr Borel.

Elle regrette que Mme Codet n'ait pas donné plus de détails sur l'anorexie elle-même, qui peut se manifester de façons si diverses. Elle cite le cas d'un enfant anorexique qui ne mangeait pas pour rester pur, afin de se défendre contre une hostilité envers son père. Il se punissait de cette hostilité en ne mangeant pas.

Dr Lœwenstein. — En ce qui concerne les quelques points qui provoquent la discussion, je dirai ceci : « Je n'ai pas reconnu mon enfant dans ce qu'a dit M. Borel. C'est que je ne voulais pas mettre dans ce terme de régressif, appliqué à la psychothérapie, quelque chose de péjoratif. L'usage qu'a fait Mme Codet de cette méthode la justifie pleinement, puisqu'elle a donné des résultats probants.

» En objectant à Leuba qu'il ne s'agit pas nécessairement d'homosexualité dans le cas de ces enfants, Borel met en discussion toute la sexualité infantile. Il est difficile de trouver un terme moins lourd qu'homosexuel. Mais Leuba a raison, il s'agit bien ici de goûts érotiques pour un objet de même sexe. »

Dans deux cas traités par Lœwenstein, l'anorexie mentale a été tardive. Chez un garçon, notamment, l'anorexie s'est développée à la suite d'une période de névrose obsessionnelle très grave et qui, au cours de l'analyse, a fait place à un autre symptôme.

On a peut-être négligé un aspect de l'anorexie mentale : on observe un refus de manger dans un certain nombre de situations, par exemple à la mort d'un proche, à la suite d'un chagrin d'amour ou d'une colère. Il existe aussi des refus de s'alimenter reposant sur un refus charnel (thème oral), et sur des mécanismes sado-masochiques.

Le *Dr Laforgue* s'est laissé prendre au charme de l'exposé de Mme Codet au point d'en oublier presque les reproches qu'il a à lui faire. Si nous ne savons pas ce que seraient devenues ces fillettes sans l'analyse, nous savons bien qu'elles avaient une attitude nettement homosexuelle. Il désire d'ailleurs souligner non seulement l'homosexualité de la fille, mais aussi celle de la mère et l'importance qu'a pour la femme homosexuelle le choix de l'époux. Les femmes de ce genre sont poussées à choisir un homme amputé psychiquement. Il peut alors se faire, entre la mère et la fille, un accrochage sado-masochique susceptible de s'orga-

niser. Dans ce cas, la fille met toujours en avant son « bâton merdeux » et « embête » le monde entier avec ce bâton.

Le *Dr Codet* insiste sur ce qui lui paraît essentiel du point de vue doctrinal : la complexité progressive des états névrotiques, du fait des difficultés créées par les parents. A l'appui de cela, il cite le cas d'une fille menteuse, butée et bornée pour laquelle il a été consulté, sans d'ailleurs qu'il vît l'enfant. Celle-ci avait été élevée à la campagne et était rentrée chez ses parents à l'âge de dix ans. Elle ressemblait à son père par certains traits. Celui-ci avait trompé sa femme, qui lui en gardait une vieille rancune et transférait sur sa fille, image de son mari, l'hostilité qu'elle avait à l'égard de son mari. Le Dr Codet s'est borné à recommander à la mère d'être plus affectueuse avec sa fille. Le conflit a alors été apaisé au bout de très peu de temps.

Dr Odier. — « Un premier point à souligner : pourquoi sommes-nous toujours si vivement intéressés par les analyses d'enfants ? On ne saurait d'ailleurs trop recommander de recourir souvent à la lecture de ces analyses, de revenir à ces sources claires.

» L'anorexie dont Mme Codet a parlé fait penser à une attitude très commune, qui est la bouderie. Dans beaucoup de cas, Odier a eu l'impression que l'anorexie était l'aboutissement d'une bouderie. Que veut dire l'enfant, par là ? Il veut donner une leçon à ses parents, d'abord. On voit apparaître cette tendance dans le cas de cette jeune femme qui gardait son chapeau pendant l'analyse. Elle marquait ainsi une anorexie psychique : elle ne voulait rien entendre. Cette attitude peut devenir le point central du caractère masochique, une façon indirecte de réclamer l'amour.

» Dans les deux premiers cas, — et ceci répond au Dr Borel, — il s'agissait de fillettes gorgées d'amour. Si l'on avait pu pousser l'analyse du troisième cas, on eût pu éviter, ultérieurement, cette crise à la puberté. L'anorexie apparaît, dans ce cas, comme une crainte de l'enfant.

» Enfin, troisième point : la bouderie, l'anorexie et la frigidité vont ensemble. Les enfants n'acceptent la nourriture que d'une personne et la repoussent des autres. Le Dr Odier se demande, à propos de l'homosexualité, s'il ne faut pas distinguer des cas différents. Il y a par exemple des cas où l'amour du père a manqué. D'après son expérience, les cas d'homosexualité manifeste sont des cas où la mère a été méchante. L'enfant recherche alors toujours la tendresse de sa mère, qui lui a manqué. »

Le *Dr Parcheminey* s'étonne de l'aisance avec laquelle le Dr Leuba a qualifié d'homosexualité ces deux cas. On ne peut parler d'homosexualité chez des enfants impubères.

Le *Dr Spitz* tient à s'associer pleinement à l'observation de Mme Codet, que l'aneroxie se voit très fréquemment chez les enfants dont la mère a été délaissée par le père. Il cite à l'appui de cela plusieurs cas dans lesquels le père était brutal ; un autre dans lequel une fillette rejetait toute la faute sur son père, qu'elle eût voulu tuer. Et un cas assez insolite où l'enfant avait été conçu dans un seul acte, toutes relations ayant ensuite

cessé entre les parents. Dans ce dernier cas, la frigidité prenait une forme singulière : la femme traduisait un immense désir de ravir le pénis de son mari en se faisant faire des enfants. L'enchaînement de l'enfant à sa mère est dans ces cas-là bien conforme à celui qu'a décrit Mme Codet.

Dr Borel. — « Si j'ai posé la question de savoir si l'on peut abandonner un enfant traité pendant huit jours, c'est pour marquer que l'on peut faire une distinction entre les cas simples et les cas difficiles. Certaines anorexies mentales ont une structure qui les rend très difficiles à réduire. On a alors affaire à de véritables névropathes, alors que dans les cas bénins il s'agit, comme l'a dit le Dr Odier, de simples bouderies.

» Dans les cas graves, il y a une structure mentale morbide. Ces cas-là sont finalement occis par les chirurgiens. »

Dr Leuba. — Si l'on réserve le terme d'homosexualité à la seule homosexualité manifeste, il est d'accord avec le Dr Parcheminey. Du moment que nous avons étendu le terme à tous les cas où le choix objectal porte sur un objet de même sexe, on est bien obligé de parler, dans le cas de ces fillettes, d'homosexualité. On y est d'autant plus fondé que, dans le dernier cas, les goûts érotiques eux-mêmes étaient homosexuels, ainsi que l'a souligné le Dr Lœwenstein.

Le *Dr Lacan* demande jusqu'où l'on doit pousser une analyse d'enfant. On ne peut pas considérer comme tout à fait morte une branche morte au fil de l'eau. Elle porte des rameaux auxquels peuvent s'accrocher des matériaux capables de faire à un moment donné tout un barrage. Un symptôme détaché par une brève thérapeutique ne peut-il faire de même ?

Il désire souligner deux points. Tout d'abord, c'est que chez les anorexiques il existe toujours des phantasmes phalliques. Il cite des rêves à l'appui de cette constatation.

Et un second point : en puisant dans ses souvenirs de consultations populaires, il retrouve une trentaine de cas d'anorexie mentale. Tous ces cas se rapportaient à des garçons, et qui étaient tous Juifs.

M. Chentrier a été très frappé de trouver, dans l'ensemble des conditions familiales qui ont créé l'anorexie, les mêmes causes, exactement, qui créent l'anorexie intellectuelle, le refus du travail. Il pense qu'il serait intéressant et utile de synthétiser ces cas.

Dr Pichon. — « Je dois féliciter Mme Codet avec une certaine pudeur, puisque c'est dans mon service qu'ont été pris ces cas. Il faut excuser Mme Codet de n'avoir pas poussé l'analyse plus qu'elle ne l'a fait. Cela n'a pas été possible pour des raisons extérieures. Je suis d'accord avec le Dr Borel pour dire qu'il n'est pas toujours nécessaire de pousser l'analyse très loin. Cette année, j'ai eu, dans la clientèle de ville, un enfant anorexique qui a été guéri en une séance de son anorexie. Au point de vue simplement médical et thérapeutique, il suffit souvent d'un traitement assez court.

» On a parlé d'anorexies précoces et électives. La plus fréquente des anorexies mentales est celle de l'enfant en sevrage. La plupart des

pédiatres y appliquent des régimes compliqués, point du tout psychiques. »

Mme Marie Bonaparte. — « Je tiens à dire que si j'ai regretté que l'analyse n'eût pas été plus poussée, c'est d'un point de vue purement scientifique. Au point de vue thérapeutique, il importe d'aller au plus court et d'obtenir un résultat. »

Mme Codet remercie, pour terminer, les argumentateurs, qui ont bien voulu se répondre les uns aux autres, et si bien qu'elle n'a plus à le faire. Elle tient à dire que les trois mères de ces enfants étaient trois femmes frigides. Et il se peut que les conseils donnés, en détournant ces mères de leur homosexualité, ou tout au moins en les y rendant attentives, aient rompu la chaîne qui les liait à leurs filles.

⁂

Séance du 15 *octobre* 1935

Présidence : Dr Ed. Pichon, *président.*

Partie administrative

I. — Le procès-verbal est adopté.

II. — Mme la Doctoresse Madeleine Violet est reçue membre adhérent.

III. — Le bureau établira la liste des membres qui ont le droit d'exercer la médecine, afin que soit réalisée la subdivision en deux groupes prévue par les nouveaux statuts.

Partie scientifique

Communication de M. l'abbé Paul Jury : « Descartes psychanalyste avant la lettre ». (Le texte de cette conférence paraîtra dans la *Revue Française de Psychanalyse.*)

Discussion

Avant de donner la parole aux argumentateurs, le *Dr Pichon* tient à remercier chaleureusement M. l'abbé Jury de sa brillante conférence. Sans parler encore du grand intérêt de son contenu, il se dit très heureux de ce que M. le Dr Eitingon, notre hôte de ce soir, ait pu se rendre compte de la façon bien française dont nous traitons des sujets substantiels.

Le *Dr Laforgue* s'associe aux félicitations du Dr Pichon et il approuve sans réserve le choix du sujet. La façon dont M. l'abbé a posé la question est des plus nettes. Il a cherché à comprendre l'échec de l'entreprise de Descartes quant au conflit affectif qui l'agitait. Il lui semble cependant qu'avec les éléments recueillis et développés par le conférencier il aurait pu se permettre d'envisager des conclusions plus nettes. Il se demande si le fait que Descartes redoutait d'attraper la maladie de sa mère ne dissimulait pas sa crainte de la castration.

En ce qui concerne l'interprétation que Freud avait donnée du rêve de Descartes, il aimerait à connaître la date de cette interprétation, donnée par lettre privée. Car il a l'impression que l'extrême prudence de Freud n'est pas de même nature que celle à laquelle il nous a habitués.

Nous avons en effet des indications précises, relatives à ces rêves. Dans le premier, nous avons l'Eglise, les messieurs ; dans le second, la poésie, l'amour. Il est porté vers l'amour par une force irrésistible, et par tous les moyens il cherche à faire une régression vers l'enfant (vers l'école). Le conflit semble, dans ce cas, être résolu par l'amputation et par l'échec de ses aspirations affectives. Le fruit serait alors celui qu'il chercherait dans la direction opposée, chez l'homme.

Le dictionnaire serait le père ; la poésie, un compromis avec l'amour. Après avoir passé par l'angoisse, il s'orienterait vers le côté gauche, c'est-à-dire vers l'expression idéalisée de son amour, auquel il a renoncé : il va en effet en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Son souci de dissocier l'âme du corps serait une manière de dissocier l'amour physique de l'amour idéalisé.

Dr Lœwenstein. — « Je crois qu'il est bon de suivre l'exemple de Freud et d'être prudent, sauf si l'on dispose des éléments dont dispose M. l'abbé. Il tient à souligner l'importance de ce M. Beckmann dans le rêve, parce que le revirement qui s'est fait dans la vie de Descartes s'est produit, il y insiste lui-même, le 10 novembre, date à laquelle il a fait la rencontre de ce M. Beckmann. »

M. l'abbé Jury. — « Cette date du 10 novembre est en effet capitale pour Descartes. C'est à cette date qu'il a rencontré Beckmann. »

Dr Lœwenstein. — « Vous avez souligné l'antinomie, l'ambivalence de Descartes entre l'idéalisme et le naturalisme. On peut se demander si l'impossibilité de résoudre l'alternative tient à des conflits ou si elle tient à la difficulté du sujet. »

M. l'abbé Jury. — « Descartes prétend avoir résolu l'antinomie. »

Le *Dr Schiff* est très étonné et émerveillé de ce que l'abbé Jury a tiré de Descartes. Il voudrait savoir si Descartes a vraiment été jusqu'au bout victime de son échec, comme dirait Laforgue, et s'il n'a pu aller quand même vers l'ordre. Un fait lui semble important, c'est que Descartes, à la fin de sa vie, ait brûlé le *Traité de l'homme* : serait-ce là une manifestation de son conflit ?

M. l'abbé Jury. — « Descartes avait assisté à l'exécution d'un hérétique. Peut-être le souvenir de cette exécution l'avait-il rendu circonspect. »

Dr Schiff. — « Je voudrais encore faire une petite remarque : il est très difficile de faire le diagnostic de schizoïdie pour un génie comme Descartes. » En outre, il voudrait que l'on ne parlât pas d'échec à propos d'un homme dont l'œuvre a fait lever une magnifique floraison de philosophes. En pensant au cas de Descartes, il ne peut s'empêcher de penser à deux ou trois philosophes, dont Spinoza, qui ont eu, comme Descartes, leur nuit de Damas. Succédant à une déception, un repliement sur soi-même, une fierté de trouver en soi de quoi compenser sa déception.

Descartes a eu toute une descendance philosophique, comme aucun philosophe n'en a eue. On ne devrait pas alors parler d'échec, mais d'une sorte de déchirement.

La question qui se pose, c'est de savoir ce que l'on aurait pu tirer du *Traité de l'homme,* que Descartes a détruit.

Mme Morgenstern est heureuse d'avoir trouvé chez M. l'abbé Jury l'idée d'une réussite chez Descartes en fonction de sa mère. C'est tout le conflit de l'enfance qui part de la source maternelle. Il y a dans ce rêve de Descartes comme une cristallisation de la culpabilité enfantine. Il cherche une punition à un péché de l'enfance. Les conflits actuels de l'adulte attirent les conflits enfantins, et réciproquement. Cela ressort nettement de l'analyse que M. l'abbé a faite des rêves.

Dr Laforgue. — « Quelques mots seulement : je n'ai pas parlé de l'échec dans la vie, je n'ai visé que l'échec de certains conflits affectifs. »

Dr Pichon. — « Nous sommes tous d'accord pour trouver que, dans ce que nous a dit M. l'abbé Jury, il y a quelque chose de très neuf à la fois et de très frappant. Tous les arguments exposés sont très intéressants. Mais il est bien évident que nous ne devons pas considérer que nous avons en Descartes un névrosé.

» Nous avons été rassurés par l'explication dernière du Dr Laforgue. Il y aurait un abus de langage à parler d'échec à propos d'une œuvre aussi grandiose. Seulement, si je concède cela au Dr Schiff, je ne me rangerai pas à son idée que la réussite de Descartes résulte de son conflit. Nous ne pouvons croire que le génie résulte des conflits. Le pouvoir de sublimation du génie est à côté des conflits, en dehors d'eux.

» Une des acquisitions les plus précieuses de la psychanalyse est de nous avoir débarrassés de l'idée fausse que le génie est la névrose. »

Dr Schiff. — « Je crois qu'un certain conflit peut fort bien conditionner la production d'un esprit génial. Je persiste à croire qu'il y a chez le génie quelque chose en relation directe avec le conflit, et que tuer le conflit serait peut-être tuer la production en sa fleur. »

Le *Dr Leuba* remercie doublement M. l'abbé Jury, tout d'abord du plaisir de qualité rare qu'il lui a procuré, et ensuite d'avoir bien voulu consentir, malgré le temps si bref qui lui était accordé, à ordonner ses copieux documents pour nous donner, à l'impromptu, la primeur de sa découverte.

Il pense aussi que l'on doit être extrêmement prudent dans l'interprétation des rêves qui nous sont livrés sans le contexte des associations spontanées. Cependant, il n'est pas interdit de faire des hypothèses, surtout quand on peut les étayer sur des données aussi précises, aussi cohérentes que celles que nous a fournies M. l'abbé.

Il ne lui semble pas téméraire de voir, dans le premier rêve de Descartes, un rêve œdipien. Il est en effet poussé par un démon à se rendre vers la chapelle (vers sa mère), mais il est repoussé par un vent violent dont on peut se douter qu'il représente son père, puisque son père est là, présent, avec deux autres hommes. Cela donne à penser que l'alternative côté gauche et côté droit représente ses efforts pour parvenir à une

sexualité normale. Ce serait un simple déplacement pour dire le devant et le derrière, autrement dit la sexualité normale et l'homosexualité. Nombre de détails viennent à l'appui de cette supposition, notamment la date du 10 novembre, où il a fait la connaissance de Beckmann.

Tout cela me fait me ranger à l'avis du Dr Schiff, contre celui du Dr Pichon, concernant le rôle du conflit dans le génie. Le Dr Pichon dit que le génie est à côté des conflits, en dehors d'eux. L'exemple de Descartes prouve exactement le contraire. Tout le *Discours de la Méthode* nous apparaît, à la lumière de ce que nous a dit, ce soir, M. l'abbé Jury, comme la rationalisation d'un rêve œdipien, avec tout ce que ce genre de rationalisations comporte de péremptoirement contradictoire et aussi d'ennuyeux.

J. Leuba.

BULLETIN
de
l'Association Internationale de Psychanalyse

Publié par Edward GLOVER, Secrétaire général

I. — CONFÉRENCE DES QUATRE ÉTATS SUCCESSEURS DE L'AUTRICHE.

Pendant la Pentecôte, du 8 au 10 juin 1935, une Conférence en commun réunit à Vienne les membres des Sociétés de Psychanalyse de Hongrie, de Vienne et d'Italie, ainsi que le Groupe d'Etudes tchécoslovaque.

Les deux derniers n'appartiennent pas à l'Association Internationale de Psychanalyse, mais le Groupe tchécoslovaque est affilié à la Société de Vienne en qualité de Groupe d'Etudes. La Société italienne de Psychanalyse est une organisation entièrement indépendante, quoique quatre de ses membres fassent partie de la Société de Vienne, et, plusieurs d'entre eux, depuis plus de dix ans. L'admission à la Conférence ne fut pas limitée aux membres des quatre Sociétés qui l'avaient convoquée, mais elle s'étendit à tous les membres des différentes branches de l'A. I. P. et à tous les hôtes présentés par les Présidents.

Voici le programme de ce Congrès :

Samedi 8 *juin* 1935 *:*

20 heures : Réception des congressistes.

21 h. 15 : *Séance administrative* (réservée aux membres des différentes branches de l'A. I. P.). Sujets discutés : « Analyses didactiques et analyses de contrôle ». Président : Dr Paul Federn.

Le Dr Paul Federn salue les membres du Congrès. Lecture est donnée d'un télégramme de bienvenue envoyé par le Président de l'A. I. P., Dr Ernest Jones, ainsi que d'une lettre de Mme le Dr Hélène Deutsch, exprimant ses regrets d'être empêchée par raison de santé d'assister à la Conférence, à laquelle elle adresse tous ses vœux de succès.

Le Dr Imre Hermann ouvre alors la discussion par une communication exposant les vues de quelques-uns des principaux psychanalystes enseignants de la Société hongroise sur la question de l'enseignement psychanalytique. Anna Freud lit la communication du Dr Hélène Deutsch sur les principes et les coutumes de la Société de Vienne relatifs à cette question. Suit une discussion très animée.

Dimanche 9 *juin* 1935 *:*

9 heures : *Première Séance scientifique,* sous la présidence du Dr

István Hollós. Sujet de discussion : « Instinct de destruction et masochisme ».

Le Dr Federn annonce que le Comité de la Conférence a salué par télégramme le Professeur Freud, le Dr Jones et le Dr Eitingon et adressé un télégramme de remercîments à l'Union Economique des Médecins Viennois, dans les locaux de laquelle se tient la Conférence.

Le Dr Edoardo Weiss donne lecture de la communication inaugurale. Résumé : Insuffisance de la théorie sur laquelle sont fondées les hypothèses relatives à l'instinct de destruction. Phénomènes qui permettent de croire à cet instinct : l'action de l'énergie non libidinale et la fonction de destruction (agressivité) ; son utilisation pour la défense et la préservation du Moi (extraversion, fonction du Moi). Le rôle joué par cette « *énergie-mortido* » (Federn) ou « *destrudo* » (Weiss) dans la création de l'angoisse (tant réelle que névrotique) et la détermination de traumatismes psychiques ; la *destrudo*, cause réelle du refoulement (protection du Moi).

Postulatum de l'instinct de destruction et validité du principe plaisir-souffrance. Nouvelle étude du concept de l'économie des sensations de plaisir et de souffrance en général.

Définition des termes sadisme et masochisme appliqués à la libido et leur relation avec le principe plaisir-souffrance. Le masochisme suppose l'existence d'une énergie destructrice instinctive (destrudo) mais cette énergie n'implique pas forcément un « instinct de destruction » si admissible que soit cette interprétation.

Exposé de l'attitude de l'auteur envers la théorie de l'angoisse de Radó.

Le Dr Imre Hermann ouvre la discussion.

Résumé : 1) Divers aspects de la question ; 2) Les idées de Ferenczi sur l'instinct de guérison ; 3) Impulsion à l'automutilation : manière de l'interpréter. Le besoin de s'attacher à autrui considéré comme un instinct composant de la libido ; le conflit de la séparation ; 4) Etude critique de l'instinct de destruction. Une théorie des instincts ; 5) Douleur et orgasme à la lueur de cette théorie.

Discussion.

15 h. 30 : *Deuxième Séance scientifique* sous la présidence du Dr Edoardo Weiss. Sujets de discussion : « Traumatismes psychiques et maniement du transfert ».

La communication inaugurale est faite par le Dr Richard Sterba (aucun résumé n'en est publié). Suit la communication du Dr Alice Bálint : *Résumé :* « Le rôle joué par la personnalité de l'analyste dans le maniement du transfert ».

Le caractère de l'analyste est facteur intégrant de la situation analytique, et, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait l'éliminer. Il peut devenir une source de troubles dans la situation du transfert, troubles qu'on ne peut rendre inoffensifs qu'en redoublant d'attention à leur égard.

Une fois cette attitude adoptée envers le malade, on s'aperçoit souvent que ce que l'on avait pris pour une projection de sa part n'est

autre que « empathie » envers l'analyste. Ici, toutefois, l'extrême acuité de la sensibilité du malade envers l'analyste signifie la résurrection d'une faculté infantile d' « empathie ».

Une fois le caractère de la situation analytique ainsi reconnu, sa solution réclame, par-dessus tout, de la part de l'analyste, une manière aussi active de procéder que le comporte l'expression : Maniement du transfert ».

Discussion.

Lundi 10 *juin* 1935 *:*

9 heures : *Troisième Séance scientifique.* Francis Deri préside. Sujet de discussion : « Problèmes de la psychologie du Moi ». La communication inaugurale est faite par le Dr Robert Walder.

Résumé : Revue de nos connaissances actuelles sur la psychologie du Moi et ses problèmes.

Si le monde n'a pas admis et n'admet pas encore la psychanalyse, c'est parce qu'il n'admet pas la psychologie du Ça. Ceci est également vrai pour les systèmes de ceux qui se détachèrent les premiers de l'enseignement de Freud. A l'heure actuelle, les divergences d'opinions qui existent parmi les adeptes de la psychanalyse sont, en grande part, dues au fait que beaucoup d'entre eux n'ont pas assimilé la psychologie analytique du Moi, ou bien à des différences de conception dans le domaine de cette psychologie.

Exemples de problèmes de psychologie du Moi : 1) le caractère système d'organisation et sa position comme facteurs des différents moyens de défense ; 2) le caractère inconscient des mécanismes de défense et son action sur la technique ; technique de l'interprétation des désirs ; 3) formes de la magie, ses bases, sa dissection graduelle et mécanismes qu'elle emploie ; relation de la magie avec la faculté qu'a le Moi de contrôler la réalité des choses et mécanismes qui l'entravent (problèmes des psychoses ; 5) le problème de la force du Moi, facteurs qui la conditionnent, méthodes éducatives et thérapeutiques capables de la développer ; 6) problèmes économiques posés par les phénomènes de dépersonnalisation : leur étude par Federn.

Insuffisance de toute explication psychanalytique excluant la psychologie du Moi.

Psychologie pré-analytique et analytique du Moi.

Une psychologie systématique du Moi arrive aux conclusions suivantes :

Les fonctions du Moi consistent à : 1) établir le contact avec le monde extérieur ; 2) anticiper sur l'avenir (pensée, angoisse) ; 3) créer des devoirs et des conflits. Méthodes selon lesquelles il les traite : le Moi est mis en présence de devoirs qui lui sont imposés du dehors (par le Ça, le monde extérieur et le Surmoi); 4) faire face au devoir qu'il s'impose lui-même de contrôler ces instances. Il lui faut donc découvrir des moyens d'accomplir ces différents devoirs, mais, étant donné qu'ils sont en conflit, il ne lui est pas possible de trouver des moyens également satisfaisants de traiter chacun d'eux. Les différentes méthodes (méca-

nismes) sont conditionnées par la nature du devoir. Il existe trois types de solutions : 1) le compromis (satisfaire tantôt l'un tantôt l'autre) ; 2) l'essai de les unir sur un plan plus élevé (intégration) ; 3) les moyens de défense. Les mécanismes de défense peuvent être mis en action : 1) contre le monde extérieur (action dynamique, rejet ou modification de la perception d'un sens ; 2) contre le Ça (défense contre les forces instinctives) ; 3) contre le Surmoi et 4) contre l'angoisse.

La liberté et la « force » du Moi dépendent de la mesure dans laquelle il commande à son quatrième devoir, celui qu'il s'est imposé lui-même (contrôler le Ça, le Surmoi et le monde extérieur). Problèmes de la force du Moi. De toutes les fonctions les plus élevées du Moi, seules celles du Surmoi et du Ça peuvent être qualifiées d' « asymptomatiques ». Ce qui constitue la force du Moi, c'est la faculté du sujet de regarder très objectivement ses propres épreuves psychiques (composants du Surmoi), faculté combinée avec l'extrême souplesse de sa vie instinctuelle (facteurs du Ça).

On a reconnu depuis longtemps (avant même que l'on ait essayé de faire une psychologie du Moi) que la souplesse des instincts était la base de la santé. Toutes les lois de la vie instinctuelle agissent sur la psychologie du Moi comme s'il était sur un plan plus élevé.

La force du Moi consiste en la capacité de répondre à la réalité (adaptation à la réalité). Problèmes du concept de l'adaptation à la réalité.

Tout d'abord, l'adaptation à la réalité signifie l'adaptation non pas à la réalité d'aujourd'hui, mais à celle de demain, qui est fonction de la réalité et des actes d'aujourd'hui. Chez la plupart des individus, ce facteur est, bien entendu, négligeable.

La réalité est tantôt acceptée, comme imposée par la réalité, tantôt refusée.

Les phénomènes pathologiques représentent des essais infructueux d'adaptation à la réalité. Exposé des diverses théories des névroses adoptées par les différentes écoles de pensée analytique ; insuffisance du concept de la « névrose » chez les psychiatres non analystes.

Quand peut-on prédire avec un certain degré de probabilité le comportement humain ? Soit quand on aura éliminé les niveaux les plus élevés du Moi (réduction aux lois de la vie instinctuelle et aux mécanismes primitifs du Moi), soit quand le Moi a seul le contrôle de la personnalité (ordonnance des relations objectives ; réduction à la structure des objets).

Le Moi fort comme but d'éducation. La règle : « La privation ne doit être infligée que si l'on offre une satisfaction compensatrice » est une règle saine du point de vue de la psychologie du Moi (apprendre aux instincts à s'adapter).

Renforcer le Moi par l'éducation : récompenser et punir sont des méthodes qui ne réclament pas un Moi fort ; l'appel à la raison est la méthode qui s'adresse au Moi. Nous devons imposer aux enfants autant que ce que leur Moi peut supporter, mais pas plus. L'appel à la raison doit être poussé aussi loin que possible tout en ayant égard au degré de

maturité atteint par la raison de l'enfant. Ainsi dans nos méthodes éducatives devons-nous faire usage du maximum d'affection et en appeler le plus possible à la raison.

Discussion des différentes théories de la psychologie du Moi ayant cours dans les milieux psychanalytiques.

Après la discussion, Federn propose qu'une nouvelle conférence ait lieu le plus tôt possible, ce qui est approuvé à l'unanimité.

(*Rapport du Comité.*)

II. — COMPTES RENDUS DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS.

Association Américaine de Psychanalyse

15 mai 1935. (Session en commun avec la Section de Psychanalyse de l'Association Américaine de Psychiatrie de Washington. D. C.)

Séance présidée par le Dr A.-A. Brill, président de la Section de Psychanalyse et de l'Association Américaine de Psychanalyse.

Dr A.-A. Brill : « Anticipations et corroborations des concepts freudiens par des sources non analytiques ». Bien que le Professeur Freud ait découvert et développé la psychanalyse comme méthode scientifique spéciale, il a lui-même attiré l'attention sur ce fait que d'autres avaient anticipé sur certaines de ses idées ou que celles-ci avaient été découvertes indépendamment de lui. Ceci est particulièrement vrai de sa conception des rêves. De nombreux passages et des indications, dans la littérature classique et même dans la littérature moderne, accusent une ressemblance marquée avec les concepts freudiens ; mais ce qui est plus curieux, c'est qu'on est en droit de supposer aujourd'hui qu'Hippocrate, le père de la médecine, pratiquait la psychanalyse de la même manière que Freud, par l'analyse des rêves et des investigations dans la vie passée de l'individu. Il aurait ainsi guéri un malade royal de ses troubles psycho-névrotiques, alors que ses adversaires n'avaient pu réussir à l'aide de régimes et de médications. Suit un compte rendu de ce traitement.

Dr Clarence P. Oberndorf : « Le sentiment du faux ». Le sentiment du faux se rencontre dans beaucoup de névroses et d'états dépressifs peu accentués. Il est lié à un conflit entre l'identification masculine et l'identification féminine concernant surtout l'activité intellectuelle. Le sentiment du faux se rencontre plus fréquemment chez les femmes qui considèrent le fait de « penser » comme un apanage masculin. Description d'un cas chez lequel le sentiment du faux exista surtout pendant les années de lycée et dépendait d'une identification mixte avec les parents.

Dr Bernard Glueck : « La psychanalyse appliquée aux questions de psychiatrie ». Dans une communication faite il y a quelques années à une réunion en commun des Associations Américaines de Psychanalyse et de Psychiatrie, le Dr Glueck avait soumis un rapport sur l'opportunité et la limitation de l'application de la technique psychanalytique aux malades psychiques.

Depuis lors, des années d'expérience ont fait naître des modifications

dans cette technique et ont abouti à une conception plus large, et, partant, à l'élaboration d'une technique qui laisse entrevoir des possibilités d'utilisation plus étendue de la psychanalyse dans le domaine de la psychiatrie. Cette communication contenait un compte rendu détaillé, illustré par des récits de cas, de l'évolution et de l'état actuel de cette technique.

Dr Smith Ely Jelliffe : « Les organes somatiques et la psychopathologie ». L'organisme humain représente le sommet de l'évolution et l'aboutissement de l'expérience de trillions d'années avec le cosmos. Il est lié à tout le passé et ses modes de comportement, internes aussi bien qu'externes, qui ont mérité de survivre sont devenus presque aussi fixes que le cours des étoiles.

L'origine de nombreuses maladies organiques est interprétée ici d'accord avec la conception qui veut que les troubles de l'instinct, de l'intuition et des formes génératrices de santé chez l'homme proviennent de fixations infantiles de satisfactions érotiques. Lorsque ces fixations sont dès leur origine organique lourdement investies de libido, il subsiste des survivances qui, sous une forme bénigne, sont en général considérées comme hystériques ; sous leur forme plus dangereuse, elles constituent certains aspects des maladies organiques.

Ces principes furent appliqués aux affections de la peau, aux états de tension artérielle, aux névroses, aux endocrinopathies, aux troubles gastriques, respiratoires et musculaires.

16 mai 1935. — *Assemblée annuelle de Printemps* (trente-quatrième Assemblée de l'Association Américaine de Psychanalyse).

Dr William-V. Silverberg : « A propos d'une théorie des instincts ». Le Dr Silverberg amorça la question par un exposé de la manière dont Briffault traite le problème des instincts dans « Les Mères ». Il essaya de formuler une théorie des instincts sur cette base et une conception de la santé biologique sur la base des poussées instinctives. Critique de la théorie des instincts de Freud, avec mention spéciale de la question de la santé comme instinct du *Todestrieb* ou instinct de destruction. Etude de la croissance et de la reproduction considérées comme manifestations instinctives surtout chez les protozoaires. Examen du rôle de la sexualité dans les instincts. Bref résumé du processus sur lequel s'appuie l'hypothèse présentée, ainsi que de certains cas cliniques qui lui servirent de base.

Dr Karen Horney : « Quelques réserves relatives au concept de la bisexualité psychique ». En littérature psychanalytique, les rêves de masculinité chez les femmes et ceux de féminité chez les hommes sont considérés soit comme l'expression directe d'une bisexualité psychique inhérente, soit comme le résultat de conflits psychiques qui se seraient en quelque sorte élevés sur cette base.

L'auteur, sans remettre en question l'existence présumée de la bisexualité psychique inhérente, appela l'attention de l'auditoire sur la difficulté que l'on éprouve à délimiter et préciser le fonctionnement de ces facteurs bisexuels dans la personnalité. C'est ainsi que l'on observe dans

bien des cas que les caractéristiques et les attitudes du sexe opposé servent d'écrans à des pulsions sado-masochiques. Chez ces malades, les principaux agents dynamiques ne sont pas les désirs bisexuels, mais les processus sado-masochiques qui en sont les causes. C'est sur eux que les efforts thérapeutiques doivent se concentrer, car en insistant sur les attitudes bisexuelles, on risque de ne pouvoir mettre au jour le sado-masochisme fondamental.

Dr Fritz Wittels : « Un type de femme à vie amoureuse triple ». Le Dr Wittels prétend que les femmes réagissent de trois manières aux exigences de leur sexe : 1) en les refusant ; 2) en badinant pour répondre au défi de la masculinité ; 3) par la vraie attitude, en y cédant. Il y a des femmes qui réagissent des trois manières, parfois presque en même temps et parfois à des moments différents de leur vie. Cette triple attitude à l'égard de l'homme et de ses exigences fait un tableau compliqué. L'orateur illustra ses observations par l'analyse de différents cas de ce genre. Il parut évident que ces femmes appartenaient au type hystérique.

Les Drs Franz Alexander et George-W. Wilson : « Etudes quantitatives des rêves (essai méthodique d'évaluation quantitative du matériel psychanalytique) ». C'est la présentation d'une étude quantitative faite sur le matériel onirique contenu dans les comptes rendus de différents traitements psychanalytiques. Les rêves ont été classés d'après les principales tendances dynamiques qu'ils expriment. L'intensité relative de ces éléments de tendances dynamiques a été estimée d'après la fréquence avec laquelle ces tendances apparaissent dans les rêves du malade. Certains types de névroses gastro-intestinales présentèrent surtout des tendances orales réceptives et agressives, tandis que des tendances à la rétension prévalaient dans d'autres. Ces différences, exprimées quantitativement par cette méthode, permirent aux auteurs de trouver des rapports quantitatifs typiques pour certaines entités nosologiques.

Un essai fut fait également pour obtenir un tableau quantitatif des progrès du traitement psychanalytique dans des cas individuels, par l'évaluation quantitative des changements dans les tendances dynamiques exprimées par les rêves du malade pendant l'analyse.

Les membres du Bureau présents : Dr A.-A. Brill, président permanent ; Dr William-A. White, vice-président, et Dr Ernest-E. Hadley, secrétaire-trésorier, furent réélus.

Ernest-E. Hadley, *secrétaire.*

Société de Psychanalyse de Boston

Premier et deuxième Trimestres 1935

5 février 1935. — *Séance spéciale de Deuil* à l'occasion de la mort du Dr William Herman. Un éloge funèbre fut prononcé par le Président, Dr Martin-W. Peck.

24 février 1935. — *Séance spéciale.* Dr Gregory Zilborg (New-York) : « Quelques à-côtés de la psychologie des assassins ».

17 mars 1935. — Dr John-M. Murray, président du Comité pour l'Institut, présenta un rapport sur ce Comité et les règlements du futur Institut.

Le Dr I.-H. Coriat fut élu membre de la Commission d'Education en remplacement du Dr Herman, décédé.

On annonça la création du Fonds Hanss Sachs, en Suisse, pour aider à la formation analytique d'élèves et d'émigrés.

23 avril 1935. — *Séance administrative.*

27 mai 1935. — *Assemblée annuelle.* Lecture des rapports de la Commission d'Education, du trésorier et du Comité de l'Institut.

Le Comité de l'Institut fut autorisé par son président, le Dr John-M. Murray, à placer l'Institut sous le régime des lois de l'Etat de Massassuchetts et à procéder à son organisation. L'Institut ouvrira ses portes à la fin de 1935.

La Constitution et les Règlements de la Société de Psychanalyse de Boston furent ratifiés à l'unanimité.

Elections de membres du Bureau : Président, Dr Martin-W. Peck ; *Vice-Président,* Dr John-M. Murray ; *Secrétaire-Trésorier,* Dr Ralph-M. Kaufman, réélus à l'unanimité. Les Drs Hanss Sachs et I.-H. Coriat furent élus pour une période de trois ans à la Commission d'Enseignement ; les Drs John-M. Murray et Ralph Kaufman sont maintenus dans leurs fonctions jusqu'en 1938. — *Administrateurs de l'Institut de Psychanalyse de Boston :* En leur qualité de membres de la Commission d'Enseignement, les Drs I.-H. Coriat, John-M. Murray, Martin-W. Peck et Ralph Kaufman devinrent automatiquement administrateurs de l'Institut. Les Drs Ives Hendrick, William Healey, Henry Murray furent élus à l'unanimité. Le Dr Hanss Sachs fut élu président du Conseil d'administration de l'Institut.

Les Drs I.-H. Coriat, Ives Hendrick, John Murray, Hanss Sachs et Ralph Kaufman furent admis, sur la recommandation de la Commission d'Education, comme professeurs d'analyse pour la prochaine année académique.

M. Ralph KAUFMAN, *secrétaire-trésorier.*

Société Britannique de Psychanalyse

Deuxième trimestre 1935

Séances scientifiques

3 avril 1935. — Professeur J.-C. Flugel : « Le sujet de Tannhäuser ».

8 mai 1935. — « Psychanalyse et Education », Dr Edward Glover, Dr Susan Isaacs, Dr Melitta Schmideberg. La discussion est ouverte par Mlle Barbara Low.

21 mai 1935. — 1) Mlle Barbara Low : « Les compensations psychologiques de l'analyste ». 2) Continuation de la discussion du 8 mai.

5 juin 1935. — M. Walter Schmideberg : « Agoraphobie et schizophrénie : une contribution à l'analyse des psychoses ».

19 juin 1935. — Conclusion des discussions des 8 et 21 mai : points relevés par le Dr Edward Glover.

Edward GLOVER, *secrétaire scientifique.*

Séances administratives

16 janvier 1935. — *Election d'un membre :* Dr Woolf Sachs (Afrique du Sud).

10 juillet 1935. — *Assemblée annuelle.* Le Dr Ernest Jones préside.

Des *rapports* présentés par le secrétaire scientifique, le secrétaire administratif, le trésorier et le bibliothécaire furent adoptés par l'assemblée.

Election de membres du Bureau : Président, Dr Jones ; *Secrétaire scientifique,* Dr Glover ; *Secrétaire administratif,* Dr Payne ; *Trésorier,* Dr Bryan.

Election de trois membres du Conseil : Les Drs Brierley, Eder, Adrian Stephen.

Election de la Commission d'Enseignement : Dr Jones, Dr Glover, Mme Klein, Dr Payne, Dr Rickman, Mlle Sharpe.

Election du bibliothécaire et de la sous-commission de la bibliothèque : Bibliothécaire, Mlle Low ; *Commission,* Dr Brierley, Dr Middlemore, M. Strachey.

Le Dr Scott et M. Walter Schmideberg furent élus membres.

Le Dr Win, de Sydney (Nouvelle-Galles du Sud), fut élu membre associé.

Le Dr Staub, membre de la Société de Berlin, fut transféré comme tel à la Société Britannique.

Il fut décidé que les Statuts de la Société seraient imprimés sous forme de brochure, après avoir été étudiés par le Conseil.

S.-M. PAYNE, *secrétaire administratif.*

Société de Psychanalyse de Chicago

Premier et deuxième trimestres 1935

12 janvier 1935. — Dr Robert Knight : « Considérations théoriques et pratiques dans l'analyse d'un ministre ».

26 janvier 1935. — Dr Thomas Ratliff : « Un cas de schizophrénie ».

9 février 1935. — *Séance administrative.* On discuta la question de réunions spéciales auxquelles pourraient être invités des psychiatres choisis ou des membres du corps médical.

Séance scientifique. — Dr Ives Hendrick (Boston) : « Lacunes dans le développement du Moi et névroses de caractère ».

23 février 1935. — Dr Catherine Bacon : « Conflits apparentés au rôle féminin dans un cas de constipation et de boulimie ».

9 mars 1935. — *Séance administrative.* Le Dr French présenta un rapport sur la situation actuelle de la Commission de Constitution de la Société Américaine de Psychanalyse.

La question des qualifications requises pour être associé ou membre actif de la Société de Psychanalyse de Chicago et professeur d'analyse fut renvoyée aux fins d'examen, à la Commission d'Education.

Séance scientifique. Dr George-J. Mohr : Psychothérapie pendant l'enfance ».

23 mars 1935. — *Séance administrative.* La Commission d'Education présenta un compte rendu revisé des qualités exigées des professeurs d'analyse. Ce compte rendu insiste sur l'enseignement scientifique et les capacités cliniques de l'analyste enseignant.

Séance scientifique. Dr Léon-J. Saul : « Note sur la psycho-genèse des symptômes organiques ».

27 avril 1935. — *Séance administrative.* Discussion de la Constitution proposée pour la Société Américaine.

25 mai 1935. — Dr Hymen Lippman (Saint-Paul) : « Un cas de névrose obsessionnelle ».

8 juin 1935. — Dr Maurice Levine : 1) « Notes sur la réalisation de désirs d'inceste ». Tableau statistique de 26 cas dans lesquels se réalisa l'inceste père-fille, frère-sœur et mère-fils, dans l'ordre de fréquence indiqué. — 2) « Interprétation de la réaction panique ».

22 juin 1935. — *Séance administrative.* Le Dr Robert Knight est élu membre associé. Les président, vice-président et secrétaire sont réélus pour l'année suivante.

Helen-Vincent McLean, *secrétaire-trésorière.*

Société de Psychanalyse Danoise-Norvégienne

Deuxième trimestre 1935

14 mai 1935. — Professeur Schjelderup : Rapport clinique.

20 mai 1935. — Dr Fenichel : « La passion de l'argent ».

A l'heure actuelle, la passion de gagner de l'argent se manifeste sous les formes les plus variées, tant normales que pathologiques. En l'examinant, nous remarquons l'interaction des forces instinctives biologiques et des conditions sociales. Ceci exerce une grande influence sur la distribution de la libido entre les différents instincts composants et sert aussi à pourvoir d'objectifs définis les désirs instinctifs biologiques. Jusqu'alors les recherches sur les relations entre l'argent et l'érotisme anal ont été inadéquates sous bien des rapports.

31 mai 1935. — Revue de « Psychopathologie et Politique », de Lasswell.

7 juin 1935. — Dr Bratoy : Rapport clinique.

17 juin 1935. — Revue des « Changements somatiques dus à la frayeur, la faim, la douleur et la colère », de Cannon.

21 juin 1935. — Revue des œuvres de Piaget.

21 juin 1935. — Dr Fenichel : « Pensées sur l'attitude ironique envers soi-même comme mécanisme de défense contre l'angoisse ».

L'analyse de l'ironie et de l'humour montre que, sous bien des formes de résistances pendant le traitement analytique et, ce qu'il y a de plus

curieux, dans bien des jeux d'enfants, l'attitude ironique envers soi-même est adoptée comme un mécanisme spécifique de défense contre l'angoisse.

1er juillet 1935. — Dr Nic Hoel : « Le problème de l'hypocondrie ».

Société Psychanalytique Néerlandaise

Deuxième trimestre 1935

25 mai 1935. — (La Haye). Dr S. Weyl : « Aventure ».

Election de membres : Dr J. Tas.

Election de membres associés : Dr Jacques de Busscher, 14, rue Guinard, Gand ; Dr P. A. I. J. Nuysink, spécialiste des maladies nerveuses, 11 Koningskade, La Haye.

A. Endtz, *secrétaire.*

Société Psychanalytique Finno-Suédoise

Deuxième trimestre 1935

I. — *Assemblées.*

18 avril 1935. — 1) *Séance administrative.* Statuts. Cotisations. 2) Dr Kulovesi : *a)* « Du symbolisme » ; *b)* « Un cas d'érythrophobie et modifications cutanées psychogènes ».

18 juin 1935. — Dr Sandström : Extraits de son récent ouvrage : *En psykoanalytisk Kvinnostudie* (Une étude psychanalytique de femme).

2) *Séance administrative. Validation d'élection :* Tora Sandström, Dr en philosophie.

II. — *Extraits de Littérature psychanalytique.*

5 avril 1935. — Ekman : « Dernières contributions à la question de l'angoisse.

9 mai 1935. — *Psychanalyses d'enfants,* de Mélanie Klein.

III. — *Cours de Contrôle.*

Des cours de contrôle furent faits les 25 avril, 7 mai, 4, 11 et 13 juin par Nielsen, Ekman et Nycander.

IV. — *Conférences.*

Des conférences pour médecins, professeurs et autres furent faites à l'Hôpital Serafinerlazarettet de Stockholm. (Auditeurs : environ 50.)

1er avril 1935. — G. Lundberg : Questions d'éducation.

15 avril 1935. — Dr Tamm : Inhibitions intellectuelles.

Alfild Tamm, *secrétaire.*

Société Psychanalytique Hongroise

Deuxième trimestre 1935

12 avril 1935. — Dr I. Hollos : Rapport sur *La psychanalyse comme méthode,* de I. Hermann.

10 mai 1935. — Mme le Dr L.-K. Rotter : « Fondations archaïques de la fixation incestueuse ».

24 mai 1935. — Dr N. Sugar (hôte de la Société) : « Un coup d'œil sur l'avenir de la psychanalyse ».

25 mai 1935. — *Séance à la mémoire de Ferenczi.* 1) Dr I. Hollos : Discours d'ouverture. 2) Dr G. Roheim : Conférence à la mémoire de Fenrenczi : « Le jardin d'Eden ou la psychologie de l'humanité ».

14 juin 1935. — Dr L. Révéz : Rapport de la Conférence des Quatre Etats Successeurs de l'Autriche, à Vienne.

21 juin 1935. — Dr G. Dukes : « De la limitation de la responsabilité ».

Dr HERMANN, *secrétaire.*

Société Psychanalytique dé New York

Deuxième trimestre 1935

30 avril 1935. — Dr Ives Hendrick : « La sexualisation de pulsions hostiles dans la résistance des rêves et en schizophrénie ».

21 mai 1935. — Deux communications sur la question de « La lactation chez une vierge ». Le Dr Walter Briehl (invité) traita les aspects psychiques du cas présenté et le Dr Ernest-W. Zulka (invité), les aspects somatiques.

Pendant ce trimestre furent admis comme membres actifs de la Société : Dr Karen Horney (transféré de la Société de Chicago), Dr Simon Rothenberg et Dr William-J. Spring.

George-E. DANIELS, *secrétaire.*

Société Psychanalytique de Vienne

Deuxième trimestre 1935

24 avril 1935. — Dr Ernest Jones (Londres) (hôte de la Société) : « Premiers stades du développement sexuel chez la femme ».

15 mai 1935. — Dr Michael Bálint (Budapest) (hôte de la Société) : « Notes critiques sur la théorie des organisation prégénitales ».

29 mai 1935. — Dorothy Tiffany Burlingham : « L' « empathy » des petits enfants pour leur mère ».

Il fut décidé de rédiger un rapport séparé de la Conférence qui se réunira du 8 au 10 juin pour les membres des Sociétés psychanalytiques hongroise, italienne, viennoise et le Groupe d'Etudes de Prague.

19 juin 1935. — Dr Erwin Stengel : « L'obsédé en schizophrénie ».

Séance administrative : Mme Else Eilpern-Fuchs, membre de la Société Psychanalytique de Berlin, fut transférée à celle de Vienne.

Robert WALDER, *secrétaire.*

XIe Congrès international de Psychologie

AVIS IMPORTANT

Le Comité d'organisation du XIe Congrès international de Psychologie, vu la coïncidence du Congrès de Madrid avec d'autres réunions en divers pays, vu d'autre part la situation internationale, a cru devoir demander au Comité international permanent s'il ne convenait pas de remettre la réunion du Congrès à une date ultérieure. La réponse ayant été affirmative, il a été décidé de reporter le Congrès international de Psychologie à la fin de juillet 1937.

La date exacte sera fixée dans une prochaine circulaire.

La réunion, à Paris, en juillet 1937, du IIe Congrès international d'Hygiène mentale, et, au début d'août, du IXe Congrès international de Philosophie, permettra à ceux des membres de ces congrès qui s'intéressent aux problèmes psychologiques de participer aussi au Congrès de Madrid.

La préparation du Congrès se poursuit au Secrétariat général, qui reçoit les communications, rapports, etc., à imprimer.

Pour tous renseignements, prière de d'adresser au Dr José Germain, secrétaire général du Congrès, Instituto Nacional de Psichotecnia, 25, Alberto Aguilera, Madrid.

Le Gérant : E. Corbière.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) — R. C. SEINE No 80.403

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Poésie — Roman — Théâtre
Littérature — Beaux-Arts
Histoire — Philosophie
Sociologie
Archéologie — Sciences

Bibliographie — Bibliophilie
Voyages — Sciences occultes
Littératures étrangères
Critique-Revue internationale
de la Quinzaine

Les abonnements partent du premier numéro du mois

(Pour les prix, demander notre catalogue)

Le MERCVRE DE FRANCE est dans sa 43e année. C'est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues, et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le MERCVRE DE FRANCE paraît en copieux fascicules in-8 et forme dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une Table générale des sommaires, une Table alphabétique par noms d'auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le MERCVRE DE FRANCE donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un spécimen sur demande

L'EUROPE NOUVELLE

24 PAGES : 2 FR.

EN VENTE PARTOUT

Directeur : MADELEINE LE VERRIER

L'EUROPE NOUVELLE publie chaque semaine :

UN ÉDITORIAL..... de PIERRE BROSSOLETTE.

LE FAIT DE LA SEMAINE..... par PIERRE DOMINIQUE.

DES ARTICLES POLITIQUES..... par PERTINAX, MAURICE PERNOT, ALBERT MOUSSET, GEORGES MEYER, JACQUES KAYSER...

DES CORRESPONDANCES DE L'ETRANGER, de A.-E. GUILLAUME, ROGER MASSIP, PIERRE DAYE, PAUL DRAILMIÈRE...

DES ARTICLES ÉCONOMIQUES..... par ROGER AUBOIN, PHILIPPE SCHWOB, TH. BERNARD...

DES CHRONIQUES & REPORTAGES par BERTRAND de JOUVENEL, ODETTE ARNAUD, P. FREDERIX, GABRIEL MARCEL...

DEMANDEZ UN SPECIMEN GRATUIT

L'EUROPE NOUVELLE *publie tous les quinze jours un supplément* **L'EUROPE NOUVELLE DOCUMENTAIRE**, *brochure contenant les textes officiels relatifs à l'actualité politique.*

ABONNEMENTS SÉRIE I (avec l'EUROPE NOUVELLE DOCUMENTAIRE)

France et Colonies.....	1 an 100 fr.	6 mois 60 fr.
Etranger.....	— 150 fr.	— 85 fr.

ABONNEMENTS SÉRIE II (sans l'EUROPE NOUVELLE DOCUMENTAIRE)

France et Colonies.....	1 an 80 fr.	6 mois 45 fr.
Etranger.....	— 125 fr.	— 75 fr.

Ségur 91-10 et 91-11 — 73 bis, Quai d'Orsay, PARIS

The International Journal - - of Psycho-Analysis - -

Official Organ of the International Association

Contents of Volume XVII, Part 1.

ORIGINAL PAPERS.

MELITTA SCHMIDEBERG. A Note on Suicide.
KARL-A. MENNINGER. Purposive Accidents as an Expression of Self-Destructive Tendencies.
M.-N. SEARL. Infantile Ideals.
THERESE BENEDEK. Dominant Ideas and their Relation to Morbid Cravings.
LUDWIG JEKELS. The Psychology of the Festival of Christmas.
CHARLES BERG. The Unconscious Significance of Hair.
ROBERT WALDER. The Problem of Freedom in Psycho-Analysis and the Problem of Reality-Testing.

SHORT COMMUNICATION.

« Hateful », « Awful », « Dreadful ». By Adrian Stephen.

Abstracts, Book Reviews. Bulletin of the International Psycho-Analytical Association.

Contents of Volume XVII, Part 2.

OBITUARY.

M.-D. EDER.

ORIGINAL PAPERS.

R. LAFORGUE. A Contribution to the Study of Schizophrenia.
MARJORIE BRIERLEY. Specific Determinants in Feminine Development.
GRETE BIBRING-LEHNER. A Contribution to the Subject of Transference-Resistance.
EDITH WEIGERT-VOWINCKEL. A Contribution to the Theory of Schizophrenia.
MICHAEL BALINT. The Final Goal of Psycho-Analytic Treatment.
SANDOR RADO. Psycho-Analysis and Psychiatry.

SHORT COMMUNICATION.

THE UNCONSCIOUS SIGNIFICANCE OF NUMBERS. Ny Harold Jeffreys.

Abstracts. Book Reviews. Bulletin of the International Psycho-Analytical Association.

Editorial communications should be sent to the Editor

Dr. Ernest JONES, 81 Harley Street, LONDON, W. I.

Business correspondence should be addressed to the publishers, **BAILLIERE, TINDALL & COX, 8, Henrietta Street, Covent Garden, LONDON, W. C. 2.**, who can also supply back volumes.

The Annual Subscription is **30**s. per volume of four parts

The Psychoanalytic Quarterly

THE QUARTERLY is devoted to original contributions in the field of theoretical, clinical and applied psychoanalysis, and is published four times a year.

The Editorial Board of the QUARTERLY consists of the Editors : Drs. Dorian Feigenbaum, Bertram D. Lewin and Gregory Zilboorg. Associate Editors : Drs. Henry Alden Bunker, Raymond Gosselin and Lawrence S. Kubie.

Editorial communications should be sent to the Editor-in-Chief, Dr. Dorian Feigenbaum, 60 Gramercy Park, New York City.

Foreign subscription price is Dol. 5.50 ; A limited number of back copies are available ; volumes in original binding, Dol. 6.50. Adress business correspondence to :

THE PSYCHOANALYTIC QUARTERLY PRESS
372-374 Broadway, Albany, New York

Vol. V APRIL 1936 N° 2

Contents

Frontispiece : SIGMUND FREUD.
EDITORS' NOTE : Sigmund Freud ; May 6th, 1936.
THOMAS M. FRENCH. A Clinical Study of Learning in the Course of a Psychoanalytic Treatment.
GERTRUDE TOFFELMEIER and KATHERINE LUOMALA. Dreams and Dream Interpretation of the Diegueno Indians of Southern California.
EDMUND BERGLER. Obscene Words.
SANDOR FERENCZI. Male and Female : Psychoanalytic Reflections on the « Theory of Genitality », and on Secondary and Tertiary Sex Differences.
SIGM. FREUD. Inhibitions, Symptoms, and Anxiety.
BOOK REVIEWS.
CURRENT PSYCHOANALYTIC LITERATURE.
NOTES.

Editeurs : FÉLIX ALCAN, Paris - NICOLA ZANICHELLI, Bologna
AKADEMISCHE VERLAGSGESELLSCHAFT, m. b. H. Leipzig - DAVID NUTT, London
G. E. STECHERT & Co., New York - RUIZ HERMANOS, Madrid - F. MACHADO & Cia, Porto - THE MARUZEN COMPANY, Tokyo.

1933 **27e Année**

REVUE INTERNATIONALE DE SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

" SCIENTIA "

Paraissant mensuellement (en fascicules de 100 à 120 pages chacun)
Directeurs : **F. BOTTAZZI - G. BRUNI - F. ENRIQUES**
Secrétaire Général : **Paolo Bonetti**

EST L'UNIQUE REVUE à collaboration internationale.
EST L'UNIQUE REVUE à diffusion vraiment mondiale.
EST L'UNIQUE REVUE de synthèse et d'unification du savoir, traitant les questions fondamentales de toutes les sciences ; mathématiques, astronomie, géologie, physique, chimie, biologie, psychologie, ethnologie, linguistique ; d'histoire des sciences, et de philosophie de la science.
EST L'UNIQUE REVUE qui, par des enquêtes conduites auprès des savants et écrivains les plus éminents de tous les pays (*Sur les principes philosophiques des diverses sciences ; Sur les questions astronomiques et physiques les plus fondamentales à l'ordre du jour ; Sur la contribution que les divers pays ont apportée au développement des diverses branches du savoir ; Sur les questions de biologie les plus importantes*, etc., etc.) étudie tous les plus grands problèmes qui agitent les milieux studieux et intellectuels du monde entier et constitue en même temps le premier exemple d'organisation internationale du mouvement philosophique et scientifique.
EST L'UNIQUE REVUE qui puisse se vanter de compter parmi ses collaborateurs les savants les plus illustres du monde entier.
Les articles sont publiés dans la langue de leurs auteurs, et **à chaque fascicule est joint un Supplément contenant la traduction française de tous les articles non français. La Revue est ainsi entièrement accessible même à qui ne connaît que le français.** (*Demandez un fascicule d'essai gratuit* au Secrétaire Général de « Scientia », Milan, *en envoyant trois francs en timbres-poste de votre Pays, - à pur titre de remboursement des frais de poste et d'envoi*).

ABONNEMENT : Fr. **200**
Il est accordé de fortes réductions à ceux qui s'abonnent pour plus d'une année
Adresser les demandes et renseignements directement à « **SCIENTIA** » Via A. De Togni, 12 - Milano 116 (Italie)

Chez DENOËL et STEELE, Editeurs
19, Rue Amélie, PARIS-VIIe

La Bibliothèque Psychanalytique

Dr RENÉ ALLENDY

La Psychanalyse, doctrines et applications ..... 15 fr. »
La Justice Intérieure ..... 18 fr. »

MARIE BONAPARTE

Edgar Poë ..... 2 vol. 80 fr. »
Des Autoérotismes Agressifs ..... 3 fr. »
La Prophylaxie Infantile des Névroses ..... 4 fr. »
Deuil, Nécrophilie et Sadisme ..... 3 fr. »
Introduction à la Théorie des Instincts ..... 10 fr. »

A. BOREL et M. CÉNAC

L'Obsession ..... 4 fr. »

ANNA FREUD

Introduction à la Psychanalyse des Enfants ..... 4 fr. »

SIGMUND FREUD

L'Avenir d'une Illusion ..... 12 fr. »
Malaise dans la Civilisation ..... 10 fr. »
Cinq Psychanalyses ..... 50 fr. »

Dr ÉDOUARD HITSCHMANN et EDMOND BERGLER

La Frigidité de la Femme ..... 7 fr. 50

Dr RENÉ LAFORGUE

L'Echec de Baudelaire, étude sur la névrose du poète ... 18 fr. »
Libido, Angoisse et Civilisation ..... 6 fr. »

Drs LAFORGUE et HESNARD

Les Processus d'Auto-Punition ..... 7 fr. »

Drs LAFORGUE et LEUBA

La Névrose Familiale et la Famille Névrotique ..... 6 fr. »

Dr OTTO RANK

Don Juan et le Double ..... 16 fr. 50